

UNIVERSITÉ DE LILLE

FACULTÉ DE MÉDECINE HENRI WAREMBOURG

Année : 2021

THÈSE POUR LE DIPLÔME D'ÉTAT DE DOCTEUR EN MÉDECINE

**La santé de Napoléon Bonaparte et la naissance de la médecine
moderne.**

Présentée et soutenue publiquement le 13/10/2021 à 18h
au Pôle Formation
par **Augustin AMYOT DU MESNIL GAILLARD**

JURY

Président :

Monsieur le Professeur Valéry Hedouin

Assesseurs :

Monsieur le Professeur Patrick Hautecoeur

Monsieur le Docteur Jan Baran

Monsieur le Professeur Michel Mahieu

Directeur de thèse :

Monsieur le Docteur Bertrand Mahieu

La santé de Napoléon Bonaparte et la naissance de la médecine moderne.

*« La perfection est atteinte, non pas
lorsqu'il n'y a plus rien à ajouter, mais
lorsqu'il n'y a plus rien à retirer. »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

INTRODUCTION

Napoléon Bonaparte naît en 1769 dans une seconde partie du XVIIIème siècle où la médecine et la pharmacie ont encore des bases purement conceptuelles fondées sur les principes « philosophiques » élaborés par Galien sous Marc-Aurèle, puis Paracelse au XVIème siècle. Sa vie est contemporaine de celle de la naissance, en Europe et particulièrement en France, de la médecine moderne en même temps que de celle des prémices de la pharmacie moderne avec les débuts de la chimie.

De constitution, semble-t-il, assez solide dans l'enfance et la jeunesse, il va tout au long de sa vie présenter de nombreux problèmes de santé, jusqu'à mourir en exil à Sainte-Hélène au terme d'une longue maladie. Compte tenu des faibles moyens diagnostiques de l'époque, il est légitime de s'interroger a posteriori et à la lumière des connaissances actuelles sur la nature exacte des affections dont il a souffert, et spécialement de celle qui l'a emporté.

Cette thèse sera donc divisée en deux grandes parties :

Une première partie où :

- Nous ferons un état des lieux sur l'hygiène, la santé, et les pathologies de Napoléon tel qu'elles sont rapportées à travers l'histoire.
- Nous interprèterons ensuite ces données avec nos connaissances actuelles afin d'essayer de tirer des conclusions ou au moins émettre des hypothèses sur les affections dont souffrait Napoléon.

Une deuxième où :

Nous étudierons les problèmes de santé qu'il a eus ainsi que les rapports fréquents qu'il avait avec les médecins ont-ils eu sur le chef d'état un rôle d'influence en faveur de l'évolution vers la médecine moderne, et par ailleurs ont-ils pu influencer les décisions du chef militaire, organisateur de l'armée, stratège en campagne et tacticien sur le champ de bataille ? Quel rôle, enfin, a pu jouer ou a-t-il fait jouer à sa maladie terminale dans l'image du personnage qu'il voulait laisser dans l'Histoire ?

Sommaire

Première partie : Le dossier médical du patient Napoléon Bonaparte.

I – Le carnet de santé de Napoléon

A – La grossesse de Laetitia et la naissance de Napoléon

B – Les antécédents familiaux

C – Les caractéristiques physiques

D – Le tempérament et le caractère

E – L'hygiène de vie

F – Les repas

G – Le sommeil

H – L'activité physique

I – Le tabac

II – Les pathologies de Napoléon

A – Revue chronologique des différentes pathologies de Napoléon tout au long de sa vie :

1 – Officier

2 – Les 1^{ère} campagne d'Italie et d'Egypte

3 – Le 1^{er} consul

4 – L'empereur

5 – L'exilé de Sainte-Hélène (ne pas oublier ici l'autopsie)

B – Synthèse critique sur les diagnostics probables à retenir

1 – Dermatose : eczéma ou gale ?

2 – Le paludisme

3 – Syndrome d'apnée du sommeil

4 – La tuberculose

5 – Maladie de cushing ?

6 – Ulcère gastrique

7 – Lithiase urinaire

8- Hémorroïdes

9– Les causes possibles du décès (les hypothèses évoquées) :

a – Ulcère perforé

b – cancer gastrique

c – perforation intestinale sur hépatite amibienne

d – Empoisonnement (la dépression allant jusqu'au suicide... , ou plutôt vraisemblablement jusque l'acceptation de l'empoisonnement ?)

Deuxième partie ; l'influence possible de sa santé sur le personnage historique

I – L'influence de sa santé sur l'homme d'état

A - Organisation du système de santé en France

B – Formation des médecins

C –Exercice de la médecine

D – Hôpitaux

II – L'influence de sa santé sur le chef militaire

A -sur l'organisateur des armées :

1. le service de santé de l'armée
2. les médecins de l'armée

B- sur le chef de guerre en campagne (stratégie) et sur le champ de bataille (tactique) :

- 1 – 1798 Arcole
- 2 – 1809 Walkeren
- 3 – 1812 la campagne de Russie
- 4 – 1815 Waterloo etc....

III-Influence de sa santé sur l'exilé politique de Sainte-Hélène

contribue fortement à son image d'exilé "martyr", victime...dans l'opinion dès le XIX siècle... bonapartisme... romantisme...

Conclusion

Annexe

Les médecins de Napoléon

A – Les médecins personnels de l'Empereur

B – Les médecins (à Sainte-Hélène)

Première partie :

Le dossier médical du patient Napoléon Bonaparte.

*« Il est plus difficile de se juger
soi-même que de juger autrui. »*

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

Chapitre I

Le carnet de santé de Napoléon

*« Se tromper est humain, persister
dans son erreur est diabolique. »*

SAINT AUGUSTIN – Les Sermons

La grossesse de Laetitia et la naissance de Napoléon

Napoléon est né à Ajaccio, le 15 août 1769 dans la maison familiale de la rue Malerba, de Charles-Marie Buonaparte et de Marie-Letizia Ramolino. ¹

Né corse, il a cependant une ascendance italienne des 2 côtés ; paternel et maternel. Charles Buonaparte, né à Ajaccio le 27

mars 1746 est issu d'une famille originaire de Sarzana en Toscane, son ancêtre Francesco étant arrivé en Corse en 1514 comme mercenaire de Gênes.

Sa mère Letizia Ramolino est issue d'une famille originaire de Lombardie par son père. De petite taille, d'allure un peu sévère et très dure à la tâche, elle va élever les 8 enfants survivants de ses 14 grossesses.



Elle sera mariée à seulement 14 ans à Charles alors âgé 18 ans. Le couple aura 2 enfants morts en bas âges, le premier enfant, un fils, en 1765, puis une fille en 1767, Le avant d'avoir 8 enfants : Joseph, Napoléon, Lucien, Elisa, Louis, Pauline, Caroline et Jérôme.

Pour Letizia, sa grossesse qui mettra au monde Napoléon n'a pas été paisible : la Corse est en pleine crise ; en effet le 15 mai 1768, celle ci est cédée à la France par la République de Gênes. Cependant les corses tentent désespérément de résister. Mais ils sont défaits le 9 mai 1769 à Ponte Novo par le Comte de Vaux. Leur chef, Pascal Paoli, embarque pour s'exiler en Angleterre le 13 juin. Fuyant devant l'invasion française, les débris de l'armée corse, les membres du gouvernement, les femmes, les enfants, se sont réfugiés dans les solitudes du Monte Rotondo, où Letizia, qui a suivi Charles, aide de camp de Paoli, va donc vivre avec lui dans des grottes. Après des négociations, le Comte de Vaux accorde des sauvegardes aux réfugiés. A son retour à Ajaccio elle donne naissance le 15 août 1769 à Napoléon Bonaparte dans la maison familiale de la rue Malerba.² Celui-ci serait d'ailleurs né avec une dent. ³

Cette date de naissance a été contestée ; pour certains, Charles aurait échangé les actes de naissance de Joseph et de Napoléon pour que ce dernier, qui se destine à l'armée, apparaisse être né sous régime français, et qu'il puisse ainsi en tirer les bénéfices afin qu'il ait bien l'âge requis pour entrer à l'école militaire de Brienne. Dans cette hypothèse, fondée sur une série de dates inexactes fournies à la fois par Joseph et par Napoléon, notamment lors de leurs mariages respectifs, Napoléon serait alors né à Corte le 7 janvier 1768. Si la question n'est toujours pas résolue à ce jour, il faut toutefois noter que Joseph a toujours été considéré comme l'aîné de la famille par Napoléon et toute la fratrie.⁽⁴⁾⁽⁵⁾

Une autre polémique concerne la paternité de Charles, celle-ci étant attribuée par certains à Monsieur de Marbeuf, gouverneur de l'île. Si une liaison entre Letizia et Marbeuf est possible et même vraisemblable, la paternité de Napoléon peut difficilement être imputée à Marbeuf dans la mesure où les relations entre Marbeuf et les Bonaparte ne débutent réellement qu'après Ponte Novo, encore que Marbeuf, en Corse depuis 1764, ait pu déjà rencontrer les Bonaparte à Corte en octobre 1768.

Napoléon est au courant de cette incertitude car il en fait part à Monge lors de la Campagne d'Egypte, lui disant s'interroger sur sa filiation et son hérédité, se demandant de qui il tient son aptitude militaire.⁽⁶⁾⁽⁷⁾⁽⁸⁾

Letizia, après de vaines tentatives pour allaiter ce second fils, fait appel à une nourrice Camilla Carbone, qui restera tout au long de la vie du futur empereur une personne importante à ses yeux, au point d'être conviée à venir à Paris assister au sacre de Napoléon. ⁹

Les antécédents familiaux

Son père Charles Buonaparte décède d'un cancer de l'estomac en 1785 à Montpellier à l'âge de 39 ans. Souffrant en 1784 de maux de ventre et de vomissements, il consulte dans l'année plusieurs médecins : M. de la Sonde médecin de la Reine à Paris, le Pr Tornatori à Aix puis de la Mure, Sabatier et Barthès à Montpellier.¹⁰ L'autopsie (25/02/1785) montre une tumeur cancéreuse « héréditaire » de l'estomac : l'orifice inférieur de l'estomac est le siège d'une tumeur de la longueur et du volume d'une poire d'hiver allongée, d'une dureté semi-cartilagineuse, sténosante et associée à un épaissement induré des tuniques de l'estomac s'étendant jusqu'au milieu de la grande courbure.¹¹ Ainsi, lorsque Napoléon s'interroge devant Monge en Egypte sur sa filiation et son hérédité, ce n'est sans doute pas seulement en raison de son aptitude militaire, mais aussi à cause du risque pour lui d'un cancer gastrique « héréditaire » si Charles est bien son père.¹²

Du côté paternel, l'oncle de Charles, l'archidiacre Lucien souffre d'une goutte sévère et invalidante. Napoléon, alors officier d'artillerie au régiment de La Fère, va écrire (en vain) en 1786 au Dr Tissot de Lausanne pour obtenir une consultation :

« ... Cette goutte, en effet, lui prit à l'âge de trente deux ans, les pieds et les mains en furent toujours le théâtre, il s'est écoulé quelquefois jusqu'à 14 ans sans qu'elle revînt ; un ou deux mois étaient la durée des accès. Il y a 10 ans entre autres qu'elle lui revint, et l'accès dura 9 mois. Il y aura 2 ans au mois de juin que la goutte l'attaqua aux pieds ;

depuis ce temps-là, il garda toujours le lit ; des pieds la goutte se communiqua aux genoux ; les genoux enflèrent considérablement ; depuis cette époque tout usage du genou lui est interdit. Des douleurs cruelles s'ensuivirent dans les genoux et les pieds, la tête s'en ressentit, et dans les crises continuelles il passa les 2 premiers mois de son séjour au lit, peu à peu sans aucun remède ; les genoux se désenflèrent, les pieds se guérèrent et le malade n'eut plus d'autre infirmité qu'une inflexibilité de genoux occasionnée par la fixation de la goutte aux jarrets... s'il essaie de remuer les genoux, des douleurs aigües lui font cesser son action ... ». ¹³ Cette lettre, assez documentée, témoigne de l'intérêt du jeune Napoléon, homme du XVIIIème siècle, héritier des Lumières, pour un savoir universel, « encyclopédique », dont la médecine.

Sa mère Letizia, en 1779, après l'accouchement d'un enfant mort-né, présente une paralysie de la main gauche qui ne va ensuite que partiellement régresser.⁽¹⁴⁾⁽¹⁵⁾ Elle meurt à Rome à l'âge de 85 ans.

Son frère Louis a, semble-t-il, des troubles psychiques ; aide de camp de Napoléon lors de la Première Campagne d'Italie puis en Egypte, il revient d'Italie avec une maladie vénérienne, puis rentre prématurément d'Egypte porteur de courriers pour le Directoire. Dès lors, il va souffrir « de neurasthénie », « d'hypocondrie »...

A noter également que sa sœur Pauline serait décédée à 45 ans d'un cancer du foie et sa sœur Caroline à 57 ans d'un cancer du duodénum.

Les caractéristiques physiques

S'il n'y a pas de données précises sur le poids et la taille de Napoléon à la naissance, il est décrit comme un nouveau-né chétif. Bartel écrit : «...elle accouche. L'enfant -un garçon un peu débile, avec une tête trop grosse-... »¹⁶ et ajoute un peu plus loin : « L'enfant est venu au monde, malingre et chétif. »¹⁷

A l'adolescence, entre 10 et 15 ans, de mai 1779 à octobre 1784, Bonaparte est pensionnaire de l'école militaire de Brienne et on dispose pour cette période de la description faite par un condisciple anglais anonyme dans une brochure éditée en 1797 à Londres par Hookham and Carpenter, intitulée « *Some account of the early years of Buonaparte at the military school of Brienne and his conduct of the commencement of the French Revolution, by Mr C. H. one of his school fellows* » rapportée traduite par Bartel qui l'a retrouvée au British Museum ¹⁸ : « ...il donnait l'apparence d'avoir une santé faible et délicate. Bien que de taille moyenne, sa carrure d'épaules est remarquable. Les yeux sont bleu foncé, petits mais vifs, les cheveux bruns, le front large et saillant, le visage allongé, le teint olivâtre. »¹⁹²⁰

A l'âge adulte, son valet Constant (Louis-Constant Wairy dit Constant), qui est à son service depuis la première Campagne d'Italie, donne une description assez détaillée du physique de Napoléon à son retour d'Egypte, donc vers l'âge de 30 ans²¹ :

- la taille est de 5 pieds, 2 pouces, 3 lignes soit 168cm (un pied 32,47 cm ; un pouce 2,7cm ; une ligne 0,22 cm)
- il est bien maigre pour l'époque
- très jaune, il a le teint cuivré
- le front est très élevé et découvert
- il a peu de cheveux, surtout sur les tempes ; ils sont très fins, très doux, de couleur châtain



- les yeux sont d'un beau bleu
- les lèvres sont égales et un peu serrées
- les dents sont régulières, très blanches et très bonnes
- le visage est émacié
- la tête est très forte mesurant 22 pouces de circonférence (soit 59,4 cm), un peu plus longue que large, donc un peu aplatie sur les tempes
- les oreilles sont petites et bien faites
- le nez est « *de forme grecque* », avec un odorat très fin
- le cou est un peu court, les épaules effacées, la poitrine large et velue
- cuisses et jambes sont moulées ; les pieds petits, sensibles, sans cors ni durillons ; les doigts de pieds bien rangés ; les bras bien faits ; les ongles soignés qu'il rongait souvent.

Agathon-Jean-François Fain, fait baron en 1809, qui connaît Bonaparte depuis 1785 ayant été commis dans les bureaux de la Convention puis archiviste du secrétaire d'Etat Maret, est le secrétaire-archiviste de Napoléon de 1806 à 1815. Il donne dans ses Mémoires une description de l'Empereur vers 1810 soit vers l'âge de 40 ans ²² :

- il est « *petit mais bien fait* », de taille 5 pieds et 2 pouces soit 167,7 cm
- avec « *peut-être déjà trop de ventre* »
- le cou est un peu court
- le visage pâle, le teint jamais coloré, les joues d'un blanc mat
- les cheveux châtain, coupés courts
- la tête ronde avec un front large et élevé
- des yeux gris-bleu avec « *une vue qui n'était pas excellente* »
- un nez « *bien fait* » avec un odorat extrêmement susceptible
- la bouche « *d'une forme gracieuse* » et de belles dents

Maitland, le capitaine du Bellérophon qui embarque Napoléon à l'île d'Aix en 1815, donne une description de son illustre passager alors âgé de 46 ans :

- une taille de 1m75
- bien bâti, robuste, mais avec de l'embonpoint
- les membres bien faits ; la cheville fine ; le pied fort petit ; la main menue
« *grassouillette comme celle d'une femme* »
- un visage d'expression agréable quand il sourit
- les yeux gris clair
- des dents saines
- une chevelure brune, presque noire sans cheveux gris, un peu éclaircie au sommet du crâne et sur le front
- un teint un peu olivâtre

Il termine par cette remarque : « *D'une manière générale, il semblait plus âgé qu'il n'était alors.* »²³

A son arrivée à Sainte-Hélène, Napoléon est d'abord logé aux Briars chez les Balcombe ; leur fille cadette, Betsy, une jeune anglaise âgée de 14 ans, qui parle le français, va sympathiser avec lui. Dans ses *Souvenirs*, elle donne une brève description physique de lui : petit, très pâle, les traits froids, impassibles, durs mais d'une grande beauté en première impression. Dès qu'il parle, un sourire et un regard au charme fascinateur, les cheveux sont brun foncé, fins, soyeux comme ceux d'un enfant, les dents noires en raison de la prise régulière de réglisse. Elle vante la beauté des mains du captif qu'elle décrit comme potelées et jolies, avec des fossettes aux jointures comme celles d'un petit enfant avec cependant des doigts effilés et des ongles parfaits.²⁴ « *J'admirais beaucoup la beauté de sa main, et lui dis un jour qu'elle ne me semblait ni assez large ni assez forte pour tenir une épée* ». ²⁵

Louis Marchand, sera le nouveau valet de chambre de Napoléon jusqu'à sa mort, suite à la défection de Constant à Fontainebleau en 1814. Il laisse lui aussi dans ses Mémoires quelques précisions sur l'aspect physique de son maître au moment de son décès.

Ce jour, 5 mai 1821, après l'autopsie, il aide le médecin Antommarchi à prendre des mesures et des observations sur l'Empereur :

- il a considérablement maigri
- la taille est de 5 pieds, 2 pouces, 4 lignes soit 168,6 cm
- la circonférence du crâne est de 20 pouces, 6 lignes, soit 55,3 cm
- le col est court et la poitrine large
- les mains et les pieds un peu petits mais « *beaux et bien faits* »²⁶

On constate sur les œuvres d'art et dans les dires des proches, un surpoids chez Napoléon ainsi qu'un cou large et robuste, particularité physique qui s'accroît avec l'âge. Le poids de Napoléon a pu être estimé à partir de 12 pantalons. L'étude suggère une augmentation de poids de 67kg à 90kg en 1820, pour une taille de 1,67m. Le pantalon porté au moment de son décès estime une perte de 11 kg, soit un poids de 79 kg au moment du décès.²⁷



Napoléon à Sainte-Hélène dictant ses mémoires au Maréchal Gourgaud 1820 - **Van Steuben** (Arch Nationale de l'Hôtel de Rohan)

L'étude a également cherché à calculer l'IMC de Napoléon, à partir de l'épaisseur de la graisse sous-cutanée abdominale au moment de l'autopsie. Celui-ci est mesuré à 1,5 pouce, associé à un poids de 79 kg pour une taille de 1,67m ; l'IMC de Napoléon au moment de sa mort est estimé à 27, ce qui le classe dans la catégorie surpoids.

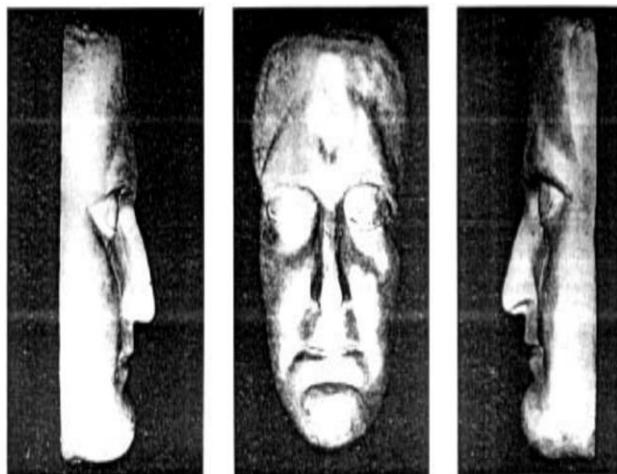
Le rétrognathisme, qui n'est pas identifié dans toutes les œuvres d'art, mais qui est particulièrement flagrant sur le buste de « L'Empereur aux lauriers » de Bartolini est indéniablement présent sur le masque mortuaire de Sainte-Hélène réalisé par Arnott.

Le masque mortuaire de Napoléon objective également une déviation de la cloison nasale avec obstruction, expliquant les fréquents épisodes de rhinite chronique²⁸.

Buste de l'Empereur (Bartolini - Musée de Versailles)



Masque mortuaire d'Arnott



Le tempérament, le caractère et la psychologie

Enfant, Napoléon était d'humeur turbulente, querelleuse, agressive.²⁹ Il dit lui-même qu'enfant « *il était turbulent* » et Letizia qu'il « *était le plus diable des enfants* ». ³⁰ Il était surnommé « *Ribulione* », le perturbateur.³¹ Il se souvient : « *J'étais querelleur et lutin.* »³² Il menait une troupe de petits camarades de la ville au combat contre les enfants des faubourgs, les petits « *borghigiani* ». ³³ ³⁴ Bruyant, désordonné, fougueux, batailleur, il offrait un contraste frappant avec Joseph qui était doux, gentil, obéissant.³⁵ Mais il a aussi très vite prit goût pour l'isolement et l'étude et à 8 ans, rapportera Madame Mère : « *Il fallut lui construire sur la terrasse de la maison une sorte de petite chambre en planches où il se retirait tout le jour afin de ne pas être troublé par ses frères.* »⁽³⁶⁾ ⁽³⁷⁾ Dès l'enfance, il prend l'ascendant sur son aîné Joseph. ³⁸ Depuis le décès du père de famille Charles en 1785 cet ascendant et ce tempérament le mèneront, bien qu'en tant que second de la fratrie, à jouer le rôle de chef de famille, à 18 ans seulement.

Adolescent, il est pensionnaire de l'école militaire de Brienne. Jeune corse, considéré un peu comme un étranger, de noblesse incertaine, désargenté (boursier),³⁹ s'exprimant difficilement en français, il s'intègre mal à ses camarades, nobles et riches qui le surnomment « *Paille au nez* ». Il se replie sur lui-même, s'isole pour lire beaucoup et cultiver sa mémoire.⁴⁰ Cette difficulté de langue explique sa préférence marquée pour les mathématiques, les chiffres étant un langage international ; ainsi, dès Brienne, il connaît par cœur les logarithmes de trente à quarante nombres.⁴¹ Il dira plus tard que, surtout au début de son séjour, il était mélancolique, nostalgique de la Corse.⁴²

Son condisciple « l'anglais anonyme » décrit dans sa brochure de 1797 « *une vivacité du regard* », « *une rudesse farouche* », « *une nature passionnée* », « *des accès de colère* » ; il est « *sombre* », « *renfermé presque toujours en lui-même* » ; « *constamment seul, ennemi de tous les jeux et de tous les amusements de l'enfance, il ne prenait pas part à la joie bruyante de ses camarades.* » ; « *d'un caractère réservé, tout entier à ses recherches, trouvant son agrément dans la solitude* » , il se construit un petit enclos

dans le jardin pour s'y isoler.⁴³ Son isolement, sa différence expliquent des relations conflictuelles avec ses camarades dont il repousse les agressions verbales ou physiques « avec sang-froid ».⁴⁴ Les relations sont également tendues avec l'encadrement ⁴⁵ : les classes étaient organisées sur le modèle de l'armée (régiment, bataillon...) et suite à une réprimande publique (« conseil de guerre ») avec destitution de son « rang de capitaine », il réagit avec beaucoup de sang-froid et de dignité, impressionnant ses camarades ; et il semble qu'il ait été dès lors mieux intégré à l'école dans la suite de son séjour, devenant « *plus sociable* », s'impliquant dans les jeux, proposant lui-même des jeux « militaires » qu'il aimait.⁴⁶

En octobre 1784, à 15 ans, il sort de l'école militaire de Brienne pour être admis dans la Compagnie des Cadets-gentilshommes établie à l'Ecole militaire de Paris située à l'Hôtel du Champ-de-Mars. Il y reste 1 an : étant reçu dès la première année au concours de 1785 d'officier d'artillerie (41ème sur 58 reçus des 137 retenus sur 202 candidats), il est nommé lieutenant en second au régiment de La Fère et affecté en garnison à Valence.

A l'école militaire de Paris, il se lie d'amitié avec un camarade Alexandre Des Mazis qui est également affecté au régiment de La Fère. Ce dernier a laissé un rapport sur leurs relations « *Cahiers d'Alexandre Des Mazis* »⁴⁷ pour une période qui s'étend de 1785 à 1792, date à laquelle Des Mazis rejoint les Emigrés. Ils seront tous les deux affectés en même temps à Valence, puis à Auxonne où ils feront à deux une randonnée au Creusot, qu'ils devront terminer à cheval, Bonaparte ayant des ampoules aux pieds. Il décrit un Napoléon souvent dans ses pensées et peu attentif lors des exercices : « *Il était retiré, peu communicatif* », « *il ne faisait aucune attention aux jeux de ses camarades, auxquels il ne prenait aucune part. Il paraissait très occupé de ses réflexions...Ces méditations lui donnait un air distrait. On le voyait ainsi s'animer, marcher à plus grands pas et rire ou gesticuler....sa conversation était toujours intéressante, elle roulait sur des choses sérieuses, il gémissait sur la frivolité des élèves, les désordres qui régnaient entre eux...* ». Il est toujours fougueux, agressif lors des exercices d'escrime et colérique, s'emportant en début de séjour contre un instructeur qui lui avait donné un coup de baguette sur les doigts, également violemment contre un ancien ami de Brienne, Laugier de Bellecour, avec lequel il avait rompu en raison des

mœurs de ce dernier qu'il désapprouvait et qui lui cherchait depuis querelle.

Napoléon est avant tout un impulsif, et s'il présente régulièrement des sautes d'humeur, et des crises de colère. ⁴⁸ Il n'en reste pas moins bienveillant et poli.⁴⁹

Fain, dans ses Mémoires, consacre un chapitre entier au caractère de Napoléon⁵⁰ : il a « *le sang chaud de la Corse* », il a peine à supporter la contradiction surtout si elle est maladroite, par surprise ou sans respect des convenances ; mais le commandement lui a appris à tempérer son premier mouvement ; s'il s'emporte quelquefois, c'est immédiatement oublié et il n'y a pas de rancune. En fait ses boutades sont presque toujours calculées dans le but de se faire craindre. Lui-même a des goûts simples et l'étalage du luxe dans son entourage est également un calcul de communication. Sa conversation est agréable, souvent enjouée et familière, au point parfois dans la chaleur de la conversation de parler un peu trop, de laisser échapper un secret. C'est un ami sûr. Il est attaché à ses amis, ses anciens compagnons, ses serviteurs et ses généreux avec eux. Fain cite un témoin qu'on ne peut pas accuser de complaisance Bourrienne, ancien camarade et secrétaire de Bonaparte, démis sous le Consulat en 1802 pour malversation : « *Napoléon n'était ni haineux ni vindicatif . Quand il avait un mouvement de mauvaise humeur, cela se passait comme un nuage et s'exhalait en paroles... je puis assurer qu'il était sensible, bon, accessible à la pitié, et que dans l'habitude de la vie privée il avait de la bonhomie : oui, de la bonhomie ! Et beaucoup d'indulgence pour la faiblesse humaine qu'il connaissait et qu'il savait apprécier. »*

Frederick Maitland contre amiral, du Bellérophon, qui amènera Napoléon à sainte Hélène indique qu'il a des manières affables et très agréables, qu'il aime prendre part aux conversations, avec bonne humeur et même une certaine familiarité, au point de susciter sur son interlocuteur une espèce de fascination ; il rapporte à ce sujet le propos que lui avait tenu Lord Keith sur le souhait que lui avait exprimé Bonaparte d'une entrevue avec le Prince Régent : « *Que le diable l'emporte ! S'il avait obtenu un entretien avec Son Altesse Royale, en une demi-heure, ils eussent été les deux meilleurs amis d'Angleterre. »*

Il lui semble également avoir une grande maîtrise de lui même. ⁵¹

A Sainte-Hélène, Betsy Balcombe indique que, pour elle, Napoléon était naturellement bon, sensible, affectueux, gai, souriant ; c'est ainsi qu'il lui apparaissait dans son intimité et notamment dans ses rapports avec les enfants. Pour elle, le caractère froid et insensible décrit par certains devait tenir à la posture du chef politique ou militaire vis à vis de subordonnés.⁵²

Dans « ses Souvenirs de Sainte-Hélène », Albine de Montholon confirme le fait signalé par Fain que dans la chaleur de la conversation, Napoléon pouvait involontairement laisser échapper un mot inadapté, dans la circonstance rapportée par la Comtesse non pas un secret, mais un propos blessant pour l'interlocuteur.⁵³ Elle indique également qu'il aimait jouer aux échecs avant le dîner mais qu'il était mauvais joueur, ne s'appliquant pas la même rigueur de jeu à lui-même qu'à son adversaire.⁵⁴

Marchand le décrit d'un commerce agréable, bon, facile et traitant avec douceur tout ce qui l'entourait ; s'il avait, rarement, un mouvement d'humeur, il était aussitôt oublié ; il était habituellement d'humeur gaie dans son intérieur ; attaché à quelqu'un, il le protégeait ; il était indulgent, conscient de la faiblesse humaine.⁵⁵

Ce caractère non rancunier explique la clémence de l'homme dans sa vie personnelle notamment par exemple vis à vis de Joséphine, lorsqu'il apprend qu'elle le trompe avec l'officier Hippolyte Charles dès le lendemain de leur mariage à peine était il parti pour la première Campagne d'Italie. Le personnage militaire et politique, comme son modèle César, composera avec cette image de clémence mais en l'adaptant aux nécessités de la fonction ; ainsi fait il preuve de clémence envers deux auteurs d'un complot ou projet d'assassinat de sa personne : en 1804, Cadoudal auquel il fait remettre une demande de recours en grâce que celui-ci refuse ; en 1809, l'allemand Stabs, arrêté prêt à le poignarder à Schönbrunn, qu'il fait examiner par Corvisart pour s'assurer qu'il est sain d'esprit et auquel il propose la grâce s'il la demande, ce que Stabs refuse.⁵⁶

Par contre, il assume l'exécution du duc d'Enghien pour raison d'Etat. De la même manière, comme chef militaire et comme César, il ne peut pas y avoir de pardon pour les renégats : c'est l'exécution des 700 prisonniers de Jaffa qui avaient été déjà libérés sur parole à El-Alrich, comme celle de Vercingétorix renégat pour César.

Il n'a pas d'esprit de vengeance pour tous ceux qui vont le trahir : Bernadotte, Talleyrand, Fouché, Murat, Ney... Ce choix de la posture du chef peut lui être parfois difficile. Le plus bel exemple est celui des nombreuses auto-mutilations parmi les jeunes recrues, les « Marie-Louise » de la Campagne de 1813 : après les batailles de Lutten et Bautzen, sous la pression de généraux tels Soult et Oudinot et même de médecins tels Desgenettes et Yvan, il se range en faveur d'une sanction exemplaire, qui passe à la condamnation à mort de tout automutilé. Dans un premier temps de deux hommes par corps pour l'exemple, mais il sera en réalité extrêmement reconnaissant à Larrey, qu'il a nommé président du jury dit « de la douane de Bautzen », chargé d'examiner les suspects (2350 en 3 jours), de lui déclarer qu'il n'a pas été trouvé un seul coupable, lui permettant ainsi de concilier la clémence qu'il souhaitait après avoir afficher l'autorité par la réunion du jury.⁵⁷

Un autre trait de caractère de l'homme dans son intimité, c'est l'existence d'une certaine sensibilité et même sentimentalité. Jeune, il est lecteur et admirateur de Rousseau, même si, ultérieurement, il critique ses idées lui préférant Voltaire. Dans ses écrits de jeunesse, deux textes vont en ce sens : la nouvelle sentimentale d'un dépit amoureux « *Clisson et Eugénie* » qu'il écrit après la rupture avec Désirée Eugénie Clary (la future épouse de Bernadotte)⁵⁸ ; et « *Dialogue sur l'amour* », la brève relation d'une conversation tenue sur ce thème avec son ami Alexandre Des Mazis⁵⁹. Les lettres qu'il écrit à Joséphine, alors qu'il est parti, à peine marié, pour la première Campagne d'Italie, témoignent d'une grande passion amoureuse et d'une grande souffrance au sentiment d'indifférence de Joséphine, laquelle ne répond pas à ses courriers.⁶⁰

Il lui arrive de pleurer à quelques rares occasions, comme lors de la prononciation de son divorce, ou la veille de la bataille de Waterloo.⁶¹ A la bataille d'Aspern-Essling, en 1809, le maréchal Lannes reçoit un boulet qui lui emporte la jambe droite à la cuisse et lui fracture la jambe gauche au genou. Il meurt de septicémie après 8 jours d'agonie. Napoléon pleure au moins à 2 reprises lorsqu'il va le voir, le jour de la blessure : « ...se jetant à ses genoux, il prit le maréchal dans ses bras, et lui dit en pleurant : *Lannes, me reconnais-tu ?*...puis le jour de sa mort : « *Le maréchal en finissant tendit la main à l'Empereur, qui l'embrassa en pleurant et sans répondre.* »⁶²

En 1813, à la bataille de Bautzen, un autre maréchal proche de lui, Duroc, est éventré par un boulet. Napoléon, venu le voir mourant, est également très affecté : « *...il s'assit sur un tabouret devant sa tente, la tête baissée, les mains jointes, et demeura plus d'une heure ainsi, sans proférer une seule parole.* »⁶³

Napoléon dégage un charisme et une aura qui imposent un profond respect, un silence, voire même une sorte de frayeur et d'angoisse, pouvant déconcerter les plus hardis.⁶⁴ Ce respect qui émane de sa personne, impose une grande loyauté des personnes de son entourage, Junot dira : « *S'il me l'ordonnait, j'abandonnerais, sans hésiter, femme et enfant, l'Empereur est à lui seul toute ma famille* », et Davout ajoutera « *s'il m'ordonnait de sacrifier ce que j'ai de plus cher, je n'hésiterais pas à obéir* ». ⁶⁵

Il semble inconcevable de parler fidélité sans mentionner le chirurgien Larrey, qui se voua à lui corps et âme, dès sa première entrevue avec Napoléon, et pour lequel sa fidélité restera jusqu'au bout inébranlable. Napoléon dira : « *Il m'aime comme un chien aime son maître* ». ⁶⁶ Il semblerait que cette admiration dépasse les frontières de son Empire, jusqu'à toucher le cœur de ses pires ennemis, les Anglais ; Lord Rosebery dira : « *Il serait devenu, parmi les anglais eux-mêmes, un objet de sympathie, nous dirons même d'admiration* » Napoléon dira lui même à Sainte-Hélène, que s'il avait vécu parmi les Anglais, il aurait gagné leurs cœurs. ⁶⁷

Constant signale l'existence d'un mouvement nerveux, d'un tic, qui consiste à relever rapidement et fréquemment l'épaule droite, qu'il a surtout dans ses longs moments de travail ou de méditation. Enfin, il indique que le portrait le plus ressemblant est celui réalisé par Horace Vernet « *Une revue du Premier Consul sur la place du Carrousel* ». Il précise également que « *plus tard, il engraisa beaucoup* » mais « *qu'il était mieux sous l'Empire que sous le Consulat ; sa peau était devenue très blanche, et son teint animé.* »⁶⁸ Fain rapporte également le tic de l'épaule droite, précisant qu'il lui échappe en même temps un léger pincement de la bouche de gauche à droite, et ce lorsqu'il est fortement préoccupé.⁶⁹ Ce que les personnes qui ne lui connaissent pas cette habitude interprètent quelquefois comme un geste de mécontentement et de désapprobation, cherchant avec inquiétude en quoi et comment elles ont pu lui déplaire.

Quant à lui, il n'y songe pas, et répète coup sur coup le même mouvement, sans s'en apercevoir.⁷⁰

Il présente d'autres tics, ou ce que l'on pourrait qualifier de manies, comme par exemple taillader le bras du fauteuil avec son canif, ou essuyer sa plume sur son pantalon.⁷¹ Lorsqu'il réfléchit, ou qu'il a une idée, il fait les 100 pas dans son bureau. Un autre geste coutumier, est de joindre les mains dans le dos, ou d'en glisser dans son manteau en regard de son estomac.⁷² Lorsqu'il est heureux, de bonne humeur, ou fier de quelques accomplissements, il félicite la dite personne, par un pincement d'oreille ou de la joue. ⁷³

Il a un tempérament plutôt frileux, probablement lié à ses origines, venant d'un pays où le temps est toujours clément. Bien que sensible au froid, il exige que l'on aère largement les pièces où il séjourne.⁷⁴

Au total, il semble qu'au fil de sa vie, avec l'éducation et les rôles militaires et politiques qui ont été les siens, Napoléon ait su par une très grande maîtrise de lui-même soit cacher, soit utiliser au mieux en les contrôlant les traits de caractère naturels de l'homme au profit du personnage, du chef militaire ou de l'homme politique. Ainsi ses mouvements d'humeur semblent avec le temps ne s'extérioriser que par calcul comme le dit Constant : c'est le fameux « *Commediante tragediante* » de Pie VII à Fontainebleau en 1813.⁷⁵

L'hygiène de vie

L'hygiène corporelle

Napoléon, éternel avant-gardiste, a une hygiène de vie sans faille. Grand amateur de bains, en temps normal il en prend deux ou trois par semaine. Les jours de grande fatigue il n'est pas rare que ce soit plusieurs bains par jour. Il affectionne que la température de l'eau soit excessivement élevée. Il entre généralement dès le lever dans son bain, où il se fait lire par ses secrétaires les dépêches et journaux. Il peut rester dans la baignoire durant une heure. À cette époque, les bains n'ont pas franchement vocation à l'hygiène corporelle, mais ils sont plutôt considérés comme un moyen thérapeutique. Jour et nuit l'eau de son bain est maintenue au chaud car il lui arrive de se réveiller la nuit pour prendre un bain puis de retourner se coucher. A l'île d'Elbe, Marchand nous dit qu'il reste longtemps dans son bain, une heure et demie à deux heures, pour se recoucher une heure, puis faire sa barbe et sa toilette.⁷⁶

A Sainte-Hélène où les occupations sont maigres, il y reste plongé plusieurs heures. O'Meara mentionne qu'il lui arrive régulièrement de déjeuner dans son bain.⁷⁷

Sa toilette du matin est un rituel qui dure presque deux heures. Après son bain, il se rase seul comme son valet Constant le lui a appris, aidé par son fidèle mamelouk Roustand qui lui tient le miroir. Sa barbe rasée, il se lave le visage et les mains avec de la pâte d'amande et du savon rose, et se fait les ongles avec soin. Puis Constant le frotte à l'aide d'une brosse en soie douce, et le frictionne avec de l'eau de Cologne qu'il consomme en quantité astronomique, suite aux habitudes qu'il a prises en Orient.⁷⁸

Lorsqu'il est en campagne militaire, il ne déroge jamais à la coutume de la toilette du matin. Dans sa cantine, il emporte avec lui : peigne, rasoirs, ciseaux et limes à ongles, brosses à dents, flacons d'eau de Cologne⁷⁹. Il aime la discipline, tôt le matin, il se frotte avec une éponge à l'eau, puis s'habille, en prêtant toujours attention à la propreté et à la perfection de son uniforme.

Napoléon entretient sa dentition avec soin et rigueur contrairement à Joséphine qui a une hygiène bucco-dentaire négligée. En effet, Napoléon, contrairement à la

plupart de ses contemporains, se sert, pour ses dents, de cure-dents de buis et d'une brosse trempée dans de l'opiat⁸⁰. Quel que soit le lieu, même en campagne militaire, il ne déroge pas au rituel bucco-dentaire quotidien, ce qui peut lui prendre plusieurs minutes : « ...*Il curait soigneusement ses dents avec un cure-dents en buis, puis les brossait longuement avec une brosse trempée dans de l'opiat, revenait avec du corail fin, et se rinçait la bouche avec un mélange d'eau-de-vie et d'eau fraîche. Il se raclait enfin la langue avec un racloir d'argent, de vermeil ou d'écaille*⁸¹. » Napoléon est fier de ses dents et n'hésite pas à sourire généreusement afin d'exhiber sa dentition à son entourage. Ses dents, sans être rangées très régulièrement, sont très-blanches et très saines ; jamais il ne s'en est plaint.⁸² Alexandre Dumas dit : « *Il avait la même prétention pour ses dents ; les dents en effet étaient belles, mais elles n'avaient point la splendeur des mains*⁸³. » Il a conscience que sa dentition est un atout de séduction. En effet, lors du siège de Toulon une dame se serait éprise de lui rien que pour son sourire, et surtout pour ses dents⁸⁴.

Son rituel de la toilette journalière est si complet, que le jour du sacre, il n'exige pas d'autre cérémonial que celui auquel il est accoutumé.⁸⁵ Paradoxalement, lors de son exil il est mentionné qu'il a de vilaines dents, et qu'il les montre peu.

L'alimentation

Dès le lever, il s'adonne de façon immuable à la sobriété. Le petit-déjeuner se fait toujours entre sept et huit heures à base d'une infusion de fleurs d'orangers ou une tasse de thé.⁸⁶ Contrairement à ce que l'on a pu être dit, Napoléon ne consomme pas beaucoup de café ; il n'en prend qu'une demi-tasse après le déjeuner et le dîner, sans sucre⁸⁷. En effet, le public estime que pour recourir à tant de génie, il lui faut faire usage et abus de café. Cependant, si Napoléon avait consommé trop de café dans la journée, cela lui aurait provoqué des insomnies.⁸⁸

Comme nous avons pu le voir, Napoléon présente une hygiène corporelle irréprochable pour l'époque. Cependant il se moque de l'hygiène à table. L'Empereur ne mange pas proprement. Il se sert volontiers de ses doigts, et s'essuie sur la nappe sans aucun remords.⁸⁹

Il n'a pas un tempérament épicurien. Ses repas ne contiennent pas de superflus. Les produits consommés sont d'une grande sobriété et strictement peu abondants. Il n'affectionne pas les repas qui s'éternisent. Il engloutit en un rien de temps sa nourriture, ne mastiquant presque pas les aliments. Une fois le repas achevé en quelques minutes, il quitte la table comme s'il venait de s'acquitter d'une tâche insupportable.⁹⁰ Cela ne le gêne pas de quitter la table, une fois son repas terminé, abandonnant ses convives ayant à peine commencé le leur.⁹¹ Sa réputation le précédant, un jour, alors que Napoléon quitte la table très rapidement comme à son habitude, au prince Eugène qui se lève immédiatement après lui, il dit : « *Mais tu n'as pas eu le temps de manger Eugène* », ce à quoi Eugène répond : « *Pardonnez-moi, mais j'avais diné d'avance* ».⁹²

Ses repas sont ingurgités en rarement plus de dix minutes ; il ne les prend qu'en courant et presque à la dérobée.⁹³ Cette habitude lui vient de ses campagnes, où il a l'habitude de manger avec ses généraux, servis en un seul service.

Pendant les repas, les officiers porteurs de messages les lui lisent pendant que Napoléon continue de manger, pour ne pas perdre de temps.⁹⁴ En effet, c'est un homme pressé : son emploi du temps est si chargé qu'il ne se permet pas de s'éterniser à table. Par conséquent, il prend la fâcheuse habitude de manger très vite. La

promptitude de ses repas peut quelquefois lui causer des maux d'estomac, occasionnant régulièrement des vomissements. Lorsqu'il est trop abattu par ces douleurs gastriques, il a pour habitude de s'étendre sur le tapis⁹⁵.

Tel un spartiate, il affectionne particulièrement les mets simples tels que : potage, haricots secs, lentilles, pâtes avec du parmesan, des côtelettes, une poitrine de mouton grillée, un poulet rôti. Les repas les plus simples sont ceux qu'il aime le mieux ; mais il est difficile sur la qualité du pain. Le plat qu'il préfère est une espèce de fricassée de poulet.⁹⁶ Dubois Crancé dira : « *Bonaparte mange très vite et beaucoup de pâtisserie* ». ⁹⁷

Même si l'Empereur n'est pas un fin gourmet, le XIX^{ème} siècle n'en est pas moins une période où la gastronomie française est en plein essor. Sous l'Empire, de grands chefs développent un art culinaire avec une recherche de raffinement et de nouveaux produits exotiques comme les agrumes et les épices. Aussi lors des repas diplomatiques, Napoléon attache de l'importance à l'art de recevoir à la française. La coutume veut qu'il reçoive les hauts dignitaires avec goût, rigueur et dans le luxe. Hormis les repas de représentation d'État, son alimentation quotidienne est proche de celle de son peuple, sobre et sans prétention.

Il attache en revanche peu d'importance au risque d'empoisonnement ; en effet, ses repas peuvent attendre plusieurs heures dans l'antichambre aux yeux et la portée de bien des gens. Il pousse bien trop loin la confiance qu'il porte envers les gens du service. Fusse peut-être avec raison, puisque aucune tentative de ce genre n'est signalée⁹⁸. Selon Montholon, qui y est en charge de l'approvisionnement et du service, l'attitude est différente à Sainte-Hélène où rien de ce qui est bu ni mangé par l'Empereur ne soit essayé par quelqu'un de sa maison : « *La desserte de sa table était mangée par ses valets de chambre. Je déjeunais et je dinais tous les jours avec lui, et constamment je buvais, dans la nuit, du breuvage préparé pour sa nuit...Un empoisonnement eût été impossible sans qu'un de nous en ressentit les effets.* »⁹⁹

On lui a reproché une consommation excessive de vin¹⁰⁰ ; en vérité, à table, il ne boit qu'un seul verre de vin par jour, invariablement coupé d'eau¹⁰¹. Son vin favori est le Chambertin ; peu attiré par l'alcool, il s'y connaît mal¹⁰², il n'en consomme qu'à de rares

occasions et en infime quantité¹⁰³. Il faut cependant remarquer qu'à l'époque, sont appelés « Chambertin » tous les vins produits sur la commune de Gevrey-Chambertin, la première codification des appellations des vins de Bourgogne datant de 1827, les appellations actuelles (AOC) datant de 1935. Le vin consommé par Napoléon correspond donc vraisemblablement à un Gevrey-Chambertin, et non forcément à un Grand cru de Chambertin, qui plus est au Grand cru actuel « Chambertin » lui-même.

A Sainte-Hélène, dans l'année 1816, le Chambertin fait défaut ; l'approvisionnement se faisant du Cap, il est remplacé par un vin produit en Afrique du Sud, le vin de Constance ; il lui est réservé et fourni en petite quantité : 11 bouteilles par mois sur l'état des fournitures de Longwood rapporté par Montholon le 13 juin 1816 .¹⁰⁴ Ce détail est important car il révèle que la bouteille de vin de Constance réservée à Napoléon une fois débouchée reste ouverte 3 jours.

Le sommeil

Quand il n'est pas en campagne, l'heure habituelle du coucher était 10h. À l'époque, il est peu commun de partager le lit conjugal avec son épouse. Là encore Napoléon fait exception. S'il ne dort pas auprès de Joséphine, c'est qu'il est en campagne militaire où il dort dans un confortable lit de camp. Lorsqu'il dort auprès d'elle, il lui demande de lui faire la lecture, ou bien il s'entretient avec elle, et partage des moments complices.¹⁰⁵

Le cycle nyctéméral de Napoléon est très insolite. En effet, il a la capacité de maîtriser son sommeil. Il peut aisément dormir sur commande, peu importe le lieu, et se réveiller et être aussi suffisamment en forme pour reprendre ses activités et son travail la ou il l'avait laissé, peu importe le moment de la journée ou de la nuit, puis il se rendort tout aussi facilement.

Constant son valet dira : « *J'avais déjà remarqué que, lorsqu'il lui fallait céder au sommeil, ce besoin impérieux de la nature, l'Empereur prenait le repos qui lui était nécessaire où et comme il pouvait, en vrai soldat.* »¹⁰⁶ Il lui arrive de se coucher tard dans la nuit ou qu'il se lève subitement en pleine nuit, pour travailler, en faisant parfois appeler ses secrétaires ou ses ministres. Il se sert donc une tasse de café au milieu de la nuit, mais remplace rapidement cette habitude par une infusion à la fleur d'oranger. Alors que le commun des mortels est en plein sommeil, l'Empereur a la capacité de travailler durant une heure ou deux avant de retrouver sommeil avec aisance. Il est fréquent qu'il prenne un bain la nuit.¹⁰⁷ Habituellement le lever se fait à 6h30, par son valet de chambre, Constant.¹⁰⁸

Aucun écrit de son proche entourage notamment Joséphine ne relate de potentiels ronflements chez Napoléon. Initialement, au début de l'exercice de son pouvoir, cette faculté à dormir peu et de manière fractionnée était un avantage. Il a cette capacité à garder l'esprit clair et traitait avec vélocité ses dossiers ; « *souvent réveillé plusieurs fois par nuit sans que la clarté de ses idées en soit affectée, il appréciait au contraire la présence d'esprit d'après minuit*¹⁰⁹ ».

Il peut dormir à volonté, lorsqu'il en ressent le besoin il suspendait tout exercice des facultés physiques ou morales et s'endormait.¹¹⁰ L'Empereur dort quelquefois un quart

d'heure ou une demi-heure sur le champ de bataille, lorsqu'il est fatigué, ou qu'il veut attendre plus patiemment le résultat des ordres qu'il a donnés.¹¹¹ Pour exemple, Constant rapporte que, s'étant endormi sur la pente d'un ravin, au milieu des batteries du duc de Raguse, on doit le réveiller pour lui dire que la bataille est gagnée.¹¹²

Cependant le sommeil de l'Empereur est fragile.¹¹³ Pour exemple, le lendemain de la bataille de Moskowa, Napoléon s'arrête pour dormir dans une maison insalubre, avec un odeur si insoutenable qu'il dit à son valet Constant « *Mon fils, brûlez du vinaigre; je ne puis tenir à cette odeur affreuse; c'est un supplice; je ne puis dormir.* »¹¹⁴

Mais au fil du temps, cet atout va devenir un handicap. En effet il est de plus en plus souvent pris d'insomnie : il n'est pas rare qu'il fasse pas 2 nuits complètes d'affilé. ¹¹⁵ Napoléon se plaint souvent d'être fatigué.⁽¹¹⁶⁾⁽¹¹⁷⁾ À partir de 1812, bon nombre de son entourage relate des somnolences diurnes, alors en pleine activité. Il lui est donc devenu coutumier de faire une sieste qu'il appelle « *la méridienne* ¹¹⁸ ». Dans quelques missives, à partir de cette période, il reconnaît faire face à un harcèlement et le mot « fatigue » apparaît de manière grandissante.

L'activité physique

Enfant, il aime les courses solitaires dans la campagne, à pied ou sur un cheval emprunté si l'occasion se présente.¹¹⁹ A l'école militaire royale de Paris, Alexandre des Mazis nous rapporte qu'il est très animé lors des leçons d'escrime. Il rapporte également la randonnée qu'ils firent à deux, à pied, sacs sur le dos d'Auxonne vers le Creusot, mais qu'ils finirent à cheval à partir de Citeaux, Napoléon ayant des ampoules aux pieds.¹²⁰

Général, Consul puis Empereur, Napoléon continue de se livrer à diverses activités physiques, essentiellement la marche et l'équitation. En effet les nombreuses campagnes en tant que chef de guerre à cheval, permettent à Napoléon de provoquer une sudation ou transpiration salutaire.¹²¹

Constant indique qu'il monte à cheval « *sans grâce* » et qu'il n'est pas un grand cavalier, les chevaux qu'on lui donne devant être préalablement parfaitement dressés. Il précise qu'il n'a pas véritablement de goût pour la chasse mais qu'il s'y prête pour l'étiquette.¹²² Madame de Rémusat raconte : « *Il fût tombé souvent, si on n'avait pris les précautions nécessaires. Il aimait descendre au galop des côtes rapides, au risque de faire rompre le cou à ceux qui le suivaient. Il a fait quelques chutes dont on ne parlait jamais, parce que cela lui aurait déplu* ». ¹²³

Fain le décrit « *infatigable* » aussi bien à pied qu'à cheval, marchant cinq à six heures de suite sans s'en rendre compte. Il cite le parcours en Espagne de Burgos à Valladolid (23 lieues) qu'il fait à cheval en moins d'une matinée en janvier 1809 ; la promenade à cheval de Vienne à Semmering (20 lieues) dans la matinée, pour y déjeuner et revenir ensuite ; des chasses de 36 lieues. Il dit aussi que pendant la retraite de Russie, il quitte volontiers sa voiture pour marcher, bâton à la main, avec les grenadiers de la Garde.¹²⁴

Le tabac

A l'époque, il est rapporté que Napoléon prise beaucoup de tabac, et que pour en prendre le plus vite et le plus souvent possible, il en met dans les poches de son gilet. En fait, Fain indique que, s'il a de nombreuses tabatières, il ne fait que respirer son tabac, renversant la tabatière à peine ouverte.¹²⁵ Constant confirme que si Napoléon aime respirer l'odeur du tabac, il ne le fume ni le prise. Il n'en a jamais sur lui mais uniquement dans ses tabatières qui sont nombreuses. Il approche la prise de tabac pour simplement la respirer puis jeter le tabac près de lui.

Cependant l'Empereur n'aurait jamais pris du tabac ailleurs que dans ses tabatières, bien qu'il en consomme souvent, la plus part du temps en petite quantité. De plus, souvent il se contente d'approcher la prise de tabac de sa narine ou de se pencher au dessus de sa tabatière, juste pour sentir l'odeur du tabac.¹²⁶ C'est pour lui une distraction que de priser du tabac, ou simplement de le renifler.¹²⁷ Ses mouchoirs de baptiste blanche ne sont presque pas tachés, preuve qu'il ne prise pas réellement. Il n'a essayé de fumer la pipe qu'une seule fois, sous le Consulat, lors de la visite de l'ambassadeur de Turquie ; une fois que Constant lui ait montré comment faire, l'expérience ayant été désagréable et en ayant été incommodé pendant plus d'une heure, il s'écrie : « *Ôtez-moi cela! quelle infection! oh les cochons! le cœur me tourne.* » et il ne refit plus jamais l'expérience.¹²⁸

Chapitre II

Revue chronologique des différents problèmes de santé présentés par Napoléon tout au long de sa vie

« Pour ce qui est de l'avenir, il ne s'agit
de le prévoir, mais de le rendre possible. »

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

L'Officier

Aucune affection importante n'est mentionnée dans son enfance, en 1784, le futur Empereur est cadet à l'École royale du Champs-de-Mars, à Paris. D'apparence fragile, pour autant il ne rencontre dans sa période de formation militaire aucun problème de santé. Il est uniquement fait mention d'un accident de calèche dans sa jeunesse où il aurait perdu connaissance.¹²⁹

C'est lors de ses premières affectations, en tant que simple officier qu'il connaît ses premiers déboires de santé. Les mauvaises conditions topographiques, climatiques, et de prophylaxie ont inévitablement affecté le jeune homme de cette fin de siècle, pourtant en parfaite santé. Tout cela malgré une hygiène de vie supérieure à la moyenne. En effet en 1785, alors qu'il est en garnison à Valence, il contracte une fièvre dont peu de chose sont connues, nous savons seulement qu'une jeune femme Genevoise se serait occupé de lui.¹³⁰

En 1787 dans un courrier qu'il envoie au Dr Tissot le 1^{er} avril 1787 pour la goutte de son oncle, il écrit : « *Moi-même, depuis un mois, je suis tourmenté d'une fièvre tierce ce*

qui fait que je doute que vous puissiez lire ce griffonnage. »¹³¹ Ainsi le 21 avril alors qu'il souffre toujours de cette fièvre « tierce » il supplie Monseigneur le Maréchal de Ségur de vouloir bien lui accorder un congé de cinq mois et demi à compter du 16 mai prochain dont il a besoin pour le rétablissement de sa santé, suivant le certificat du médecin et chirurgien.¹³²

La prolongation de son séjour en Corse, cette fois ci en raison de sa santé, lui est d'ailleurs accordée avec sa solde.¹³³

Un an plus tard, Napoléon, alors lieutenant en second à la compagnie de bombardiers du régiment de la Fère, tient garnison à Auxonne. Il présente un autre épisode de fièvre, qu'il attribue à la crue de la Saône qui inonde les marécages aux alentours. La fièvre persiste plusieurs mois. Il est soigné par le chirurgien-major du régiment Bienvelot qui l'entretient de sa connaissance des fièvres, de la peste et des marécages ; de là cette hantise qu'il va garder toute sa vie pour « le mauvais air ». Une fois rétabli en janvier 1789, après une convalescence à Valence, il écrit à sa mère : *« Ce pays là est très malsain, à cause des marais qui l'entourent et des fréquents débordements de la rivière qui remplissent tous les fossés d'eau exhalant des vapeurs empestées ; j'ai eu une fièvre continue pendant certains intervalles de temps et qui me laissait ensuite quelques jours de repos, et venait m'assiéger de nouveau, cela m'a affaibli, m'a donné de nombreux délires, et m'a fait souffrir une longue convalescence ; aujourd'hui que le temps s'est rétabli, je me remets à vue d'œil ... »*.^{(134) (135)}

A l'été 1789, toujours en garnison à Auxonne, il manque de se noyer dans la Saône où il est allé nager ; une crampe le saisit, il défaille et coule au fond de la rivière tandis que ses camarades crient, s'agitent, cherchent une barque pour le repêcher ; mais il heurte un banc de sable, sa tête émerge, il reprend connaissance, et grâce à ses efforts et au courant peut regagner le bord.¹³⁶

Au printemps 1790, à la suite de promenades que Napoléon aime effectuer aux Salines en Corse avec ses frères Joseph et Lucien en parlant de ses projets et de l'avenir, tous trois attrapent des fièvres « malignes » dont ils manquent de mourir. Il est initialement pris en charge à l'hôpital de Bastia, où il est traité à base de petit lait nitré et de tisane de chicorée.¹³⁷

Napoléon, pour se guérir de ces fièvres, doit demander une prolongation de congé. Le 16 avril 1790, il sollicite de son colonel un nouveau congé : « *Ma santé délabrée ne me permet point de rejoindre le régiment avant la seconde saison des eaux minérales d'Orezza, c'est à dire le 15 octobre.* » Il joint à sa demande un certificat médical attestant de la véracité de ses dires. Il se sent fiévreux, il obtient un congé de 4 mois.¹³⁸ Il quitte donc Auxonne pour se rendre à la station thermal d'Orezza. Puis a son retour a Valence au printemps 1791, il rechute d'une fièvre palustre, très sévère prise en charge par le chirurgien du régiment, Parmentier.¹³⁹

En 1793, alors qu'il est nommé capitaine de canonniers de ligne sous les ordres du général Carteau au siège de Toulon, sur la route qui le mène à Valence, il présente à Beaucaire un 4ème épisode fébrile, qui sera pris en charge chez l'habitant.¹⁴⁰

Au siège de Toulon, il est blessé à 2 reprises. Le 15 novembre 1793, dans l'action contre le fort de l'Aiguillette, il est blessé au front de manière superficielle et en gardera une cicatrice¹⁴¹; le 17 décembre, dans l'assaut du fort de la Mulgrave, son cheval est tué sous lui et s'écroule pendant la bataille ; il poursuit le combat à pied et va recevoir un coup d'esponçon donné par un Anglais (une arme blanche très prisée à l'époque) au niveau de la cuisse gauche : « *Napoléon sent son cheval s'effondrer, qui vient d'être tué. Il se relève, une douleur vive à la cuisse, un anglais vient de la blesser d'un coup de baïonnette* ». Il est initialement pris en charge par le docteur Hernandez qui préconise une amputation du membre. C'est finalement le docteur Jean-Mathieu Chargé, qui réussit à sauver le membre. Napoléon avouera plus tard au Comte de Las Cases, qu'il pensait perdre sa jambe ce jour-là¹⁴². De son vivant, nulle part il n'est fait mention de quelconques séquelles motrices, comme une boiterie résiduelle ou autre type de handicap. Cependant la cicatrice reste bien visible et il la montre souvent à son valet Constant.¹⁴³ Le rapport d'autopsie d'Antommarchi fait par d'une dépression profonde et pouvant admettre le poing. D'après Boigey il aurait été blessé à l'arme blanche à la cuisse et soigné par Hernandez.¹⁴⁴

Toujours au siège de Toulon, Napoléon contracte une affection cutanée qu'il considère être une gale. En effet, lors de la bataille, un canonnier est tué ; Napoléon se saisit du refouloir et comme un simple soldat aide à charger 10 à 12 coups malgré les

objections des soldats l'entourant. En effet le malheureux artilleur avait ou plutôt avait eu une gale de la nature la plus maligne, et le jeune capitaine en aurait ainsi été infecté. Il sera traité par Desgenettes.¹⁴⁵ Mais cette affection, mal prise en charge, va le poursuivre jusqu'en Égypte. Il ne parviendra à s'en séparer qu'après plusieurs années, les médecins supposant que cette affection mal soignée serait la cause de sa maigreur et de teint bilieux qu'il va longtemps conserver. Cette affection cutanée va rester la cause d'un prurit intarissable, et de lésions de grattage importantes, surtout au niveau de la cuisse gauche. Il soulage les prurits à l'aide de bains très chauds, une des raisons de cette habitude.¹⁴⁶ Corvisart réussit à éradiquer cette maladie seulement à son retour de la campagne d'Égypte. Aux Tuileries, Napoléon prend alors des bains sulfureux et garde quelque temps un vésicatoire, jusque là refusé.

Corvisart a vivement insisté pour un cautère. Mais Napoléon, tenant à conserver intacte la forme de son bras, ne veut point de ce remède.¹⁴⁷ : « *La gale est une terrible maladie ; je l'ai gagnée au siège de Toulon. Deux canonniers qui l'avaient contractée, furent tués devant moi et leur sang me couvrit. Cela fut mal soigné et je l'avais encore en Italie et à l'armée d'Égypte. À mon retour, Corvisart me l'a ôtée en me mettant trois vésicatoires à la poitrine qui ont amené une crise salutaire. Auparavant, j'étais jaune et maigre : depuis, je me suis toujours bien porté* »¹⁴⁸.

En 1794, après le siège de Toulon, il se retrouve à Paris dans une situation difficile, sans fonction et privé de ses appointements, sans ressources pour survenir aux besoins de la famille Bonaparte réfugiée à Marseille. C'est à ce moment qu'il a sa première tentation de suicide : « *J'étais sorti comme entraîné par un instinct animal vers le suicide, et je longeais les quais, en sentant ma faiblesse, mais sans pouvoir la vaincre. Quelques instants de plus, et je me jetais à l'eau...* » confie-t-il à Montholon. C'est la rencontre fortuite de son ami De Mazis, émigré mais rentré déguisé en France pour voir sa mère, qui le tire de ce mauvais pas en lui donnant l'argent (30 000 francs en or) qu'il portait sur lui.¹⁴⁹



La première campagne d'Italie

Nommé général de brigade à la suite du siège de Toulon, un temps écarté en raison de sa proximité avec Robespierre le jeune, puis rappelé par le Directoire pour mater l'insurrection royaliste du 13 Vendémiaire, il est promu général de division et commandant en second de l'armée de l'Intérieur. Il reçoit en mars 1796 le commandement de l'armée d'Italie. Avant de rejoindre son armée, et avant sa première nuit avec Joséphine de Beauharnais, il est mordu par un chien à plusieurs reprises au mollet.¹⁵⁰

À cette époque, son état de santé continue de se dégrader. Il rejoint l'armée d'Italie, amaigri, avec des quintes de toux, d'aspect maladif¹⁵¹.

L'attitude héroïque du Pont d'Arcole, le 15 novembre 1796, où il s'expose en première ligne, voué quasiment à une mort certaine par le tir concentré de l'ennemi sur l'espace rétréci du pont, et sauvé par le sacrifice de son aide de camp Muiron, a de l'attitude suicidaire, même si lui-même ne lui donnera jamais cette signification, le réalisme politique l'incitant à imposer l'interprétation héroïque immortalisée par le tableau de Gros. Pourtant, il est à ce moment à la fois très affecté par l'indifférence de Joséphine qui multiplie les excuses pour ne pas le rejoindre et dont il soupçonne l'infidélité, et en même temps dans une situation militaire difficile dont il ne peut sortir que par un pari audacieux, quitte à y jouer sa vie. Par ailleurs, ayant perdu connaissance et porté durant leur charge par ses grenadiers, il tombe à l'eau dans l'Adige et n'est sauvé à nouveau de la noyade qu'in extremis. C'est aussi à cette occasion qu'est évoquée pour la première fois la possibilité d'une épilepsie.¹⁵²

Durant cette campagne, lors du siège de Mantoue, région de marécages à l'embouchure du Po, Stendhal fait part d'un nouvel épisode de fièvre, mais il est le seul : « *La partie de cette armée qui bloquait Mantoue fut attaquée de fièvres épidémiques...il y eut jusqu'à quinze mille malades ; la santé du général en chef donnait, elle-même, de grandes inquiétudes. Cette armée sous tout autre commandant eût été sous Alexandrie, peut-être au Var* ». ⁽¹⁵³⁾⁽¹⁵⁴⁾ Même affaibli, Napoléon mène jusqu'au bout ce qu'il entreprend.

En septembre 1797, Napoléon démissionne de son poste de chef de l'Armée d'Italie. Si les raisons sont politiques, à l'époque il évoque son besoin de se reposer après une rude campagne militaire.¹⁵⁵ Il écrit à son frère Joseph : « *Je suis malade, ce qui m'oblige à prendre un congé de 2 ou 3 mois ; quand ma santé sera rétablie, je verrai ce que je verrai* » ; il souffre vraiment, il est fiévreux, avec des accès de désespoir. Sa peau durant l'année 1797 s'est à nouveau couverte de pustules et de dartres. Il existe peu d'informations précises à propos des symptômes imposant une telle décision.

La campagne d'Egypte

Une fois remis sur pied, en 1798, il est nommé par le Directoire commandant en chef de l'armée d'Angleterre, chargée en principe de débarquer en Irlande. C'est Bonaparte, aidé par Talleyrand, qui propose plutôt une expédition en Égypte. Il se sent mieux, cependant il est tout de même dépeint par un proche comme étant maigre, avec le teint jaunâtre, les globes oculaires enfoncé dans leurs orbites, associé à des poussées de fièvre fréquente. Corvisart diagnostiquera une inflammation pulmonaire.¹⁵⁶

Lors de cette expédition, bien que l'armée de Napoléon ait essuyé une lourde épidémie de peste, celui-ci n'en présente aucun symptôme, ni aucun souci de santé. Pour remonter le moral des troupes, à Jaffa, il rend visite aux pestiférés, parcourant les 2 hôpitaux pendant une heure et demi, aidant à soulever le cadavre d'un soldat aux vêtements souillés par l'ouverture d'un bubon abcédé (scène reprise par le célèbre tableau de Gros).¹⁵⁷ Desgenettes, lui, prélève en public un peu de pus d'un bubon provenant d'un convalescent (et non d'un malade) pour se l'inoculer et se montrer torse nu dans les jours qui suivent près de la rivière afin de répandre la fausse idée que la peste n'est en fait qu'une simple fièvre, donnant parfois des bubons.

Le 11 juillet 1798, à Damanhour, il reçoit un coup de sabot de cheval¹⁵⁸ ; Larrey mentionne : « *Le Général en chef reçut un coup de pied d'un cheval arabe, qui lui fit à la jambe droite une contusion assez forte pour qu'on dût craindre des accidents consécutifs ; je fus assez heureux pour les prévenir et le conduire en très peu de temps à la guérison, malgré sa marche pénible et son activité naturelle qui l'éloignait du repos* »¹⁵⁹.

Le 15 février 1799, Berthier s'intéresse à ses blessures : Il se plaint de douleur à la cuisse, et de céphalée, avec des résonance à l'endroit du coup.

Lors du siège de Saint Jean d'Acre, Napoléon souffre d'un nouvel épisode de prurit important allant même à se compliquer d'une formation dartreuse, qui est facilement traitée en quelques jours. Le 20 Mai 1799, il est brièvement assommé par le « vent du boulet ».¹⁶⁰

À son retour d'Égypte, il est accueilli en héros, et bien décidé à ne pas s'arrêter là. Cependant son entourage le décrit comme « *fort maigre, très jaune, le teint cuivré, les yeux assez enfoncés et ayant souvent de la fièvre* ». ¹⁶¹

Le Premier Consul

Fin 1799, Napoléon, de retour d'Égypte, fort de ses succès militaires devient l'homme providentiel dans une France où le Directoire est affaibli. Le 9 novembre 1799, il s'empare du pouvoir par « le coup d'état du 18 brumaire ». Le jeune Général instaure le Consulat, triumvirat où il a la place de Premier Consul auprès de Emmanuel-Joseph Sieyès et Roger Ducos. Durant la période du Consulat, Napoléon n'a que très peu de problème de santé, mais il garde un aspect souffreteux et amaigri. ¹⁶²



Il manque de se noyer dans de la vase lors de la bataille de Marengo en 1800. ¹⁶³

On peut noter que c'est à cette période qu'il fait la connaissance en 1801 de Corvisart.

Celui-ci lui diagnostique en 1803 à Bruxelles une congestion pulmonaire devant une hémoptysie associée à des douleurs thoraciques. ¹⁶⁴ Il traite cette affection efficacement par des vésicatoires, méthode qui consiste à soulever la peau afin de former des ampoules, et par des règles hygiéno-diététiques. Le Premier Consul se blesse au doigt lors d'une chasse aux sangliers, le 22 juin 1803. ¹⁶⁵ Plus tard à Sainte-Hélène, l'Empereur déchu confiera à son compagnon d'exil, le comte Las Cases, qu'il avait failli perdre son doigt devant une forte contusion. ¹⁶⁶ L'autopsie du Docteur Antomarchi fait état d'une cicatrice à l'extrémité de l'annulaire gauche.



L'Empereur

Le 2 décembre 1804, Napoléon est sacré Empereur des Français. Sa santé n'a jamais été aussi robuste que pendant le début de l'Empire. Il continu ses habitudes, notamment avec les bains chaud pour se délasser et proclame que sa bonne santé lui viendrait de l'exercice physique. Cependant les propos suivants auraient été rapportés par son valet de chambre Constant sur ce qu'il aurait observé le 10 septembre 1804 : "*L'Empereur dans la nuit précédente...avait eu un fort choc nerveux ou une crise épileptique, mal par lequel il était possédé*",¹⁶⁷ mais ils ne sont pas retrouvés dans les éditions authentiques de ses Mémoires. Napoléon souffrait-il de ce type de mal depuis longtemps, sans que personne n'ait pu le constater avant qu'il ne partage sa couche avec Joséphine, qui s'empresse de demander à l'aide. Cependant Napoléon ne veut pas ébruiter l'affaire, et fait promettre à Joséphine de n'en divulguer mot. De plus nous avons le témoignage de Talleyrand en 1805 : « *Il gémissait et il bavait, il avait des espèces de convulsions qui cessèrent au bout d'un quart d'heure...* ». ¹⁶⁸ une biographe de 1838 signale « *des sa jeunesse, il avait des crises épileptiques, c'est ainsi que durant sa scolarité à Paris, il eut comme punition de manger agenouillé, mais une si forte crise le traversa qu'il fut mit fin à sa punition* ». Si ces crises ont bel et bien existé elles n'ont pas gêné son activité et aucun de ses médecins ne rapportera ce diagnostique, ou autre symptôme s'en rapprochant.¹⁶⁹

Fin 1808, les premières douleurs épigastriques se font ressentir, elles sont intenses et répétées. Corvisart est convaincu que l'origine du mal vient de la rapidité des repas de l'empereur. Napoléon commence à prendre du poids.¹⁷⁰

En septembre 1808, au cours d'un jeu avec des proches et notamment l'impératrice il aurait fait une chute lors d'une course.¹⁷¹

Lors du siège de Ratisbone en 1809, Napoléon est blessé au talon ; c'est Yvan qui dispense les premiers soins. D'après Constant : « *Le coup avait été frappé si fort que l'Empereur était assis ; il venait de recevoir la balle qui l'avait frappé au talon. (...) Un*

aide de camp vint me chercher, et lorsque j'arrivai, je trouvai M. Yvan occupé à couper la botte de Sa Majesté, dont je l'aidais à panser la blessure. Quoique la douleur fût encore très vive, l'Empereur ne voulut même pas donner le temps qu'on lui remit sa botte, et pour donner le change à l'ennemi, et rassurer l'armée sur son état, il monta à cheval, partit au galop avec tout son état-major.»¹⁷²

La même année lors de la bataille d'Essling ou de Wagram le 6 juillet, il aurait reçu une balle¹⁷³, Las Cases précise « *un autre coup de feu qui lui déchire la botte, le bas et la peau de la jambe gauche* »¹⁷⁴

Cette même année 1809 à Vienne, au château de Schonbrunn, l'Empereur souffre d'une éruption cutanée au niveau de la nuque, suite à une récurrence de prurit, le forçant à consulter l'ancien médecin de Joseph II, Jean-Pierre Franck, qui pose le diagnostic de vice dartreux. Franck dit qu'il s'agit « *d'un vice dartreux qui exige un traitement long et sévère* »¹⁷⁵ " *Il me trouva, dit Napoléon, un vice dartreux, une maladie grave.*" ¹⁷⁶ Cet épisode inquiète son entourage ; on fait donc appeler Corvisart en urgence pour soigner Napoléon. Le premier médecin de l'Empereur se fait rassurant en diagnostiquant une simple inflammation locale liée au frottement du col de l'uniforme que l'Empereur a porté durant sa campagne.¹⁷⁷ Il est guéri en seulement 4 jours grâce à l'application d'un simple vésicatoire. Cet épisode dartreux ne récidivera pas. ¹⁷⁸

En 1811, après son déjeuner, Napoléon est pris de coliques et d'une sensation de malaise général. Il envoie chercher Corvisart, qui est introuvable à ce moment là. Il est donc pris en charge par Yvan qui lui fait quelques ordonnances qui le soulagent. ¹⁷⁹

Le 7 septembre 1812, à la veille de la bataille de la Moskowa, Napoléon est souffrant : il est fébrile, asthénique ; il souffre d'un rhume, d'oedème des chevilles et de dysurie¹⁸⁰ : « *Toux continuelle et sèche, respiration difficile et entrecoupé l'urine sort goutte à goutte* ». ⁽¹⁸¹⁾⁽¹⁸²⁾ Il est pris en charge par Yvan et Mestivier, un médecin subalterne Russe, qui émettront en 1825 deux bulletins de santé à la demande de Ségur pour la rédaction de ses Mémoires.¹⁸³ D'après Constant, il n'est pas aussi malade que le dit Ségur : « *Il avait depuis quelque temps un gros rhume qu'il avait un peu négligé, et qui augmenta par les fatigues continues de cette mémorable journée. Il s'y joignit une extinction de voix qu'il combattit par un remède tout-à-fait militaire ; il but du*

punch fort léger. »¹⁸⁴ Suite à cet événement Napoléon souffre d'une extinction de voix, l'empêchant de dicter et même de parler, et compliquant les directives et ordres à donner.¹⁸⁵ Les avis dans son entourage divergent concernant cet épisode précédant la bataille de Moskowa. Pour exemple, Dennié affirme qu'il s'agit d'une migraine, quand à Bausset lui il pense à un gros rhume. Pendant la campagne de Russie, Napoléon souffre également d'une dysurie importante. En effet les symptômes urinaires étaient coutumiers chez Napoléon ; cependant la recrudescence, la fréquence et l'intensité des symptômes sont majorées pendant la campagne de Russie, notamment après de longs trajets à cheval. Il est souvent vu urinant la tête appuyée contre un arbre, les jambes écartées, et il présente régulièrement une nycturie, à tel point qu'il ne dort plus avec sa nouvelle épouse Marie Louise¹⁸⁶ ; « *Napoléon ne dormait plus avec Marie-Louise, son épouse de deuxième noce qui ne supportait plus les réveils nocturnes* »⁽¹⁸⁷⁾⁽¹⁸⁸⁾

En 1813, pendant la campagne d'Allemagne, près de Dresde, l'Empereur retournant dans ses quartiers trempé jusqu'au os tant la pluie fait rage, est pris de douleurs à type de coliques hépatiques.¹⁸⁹ La fatigue associée à des frissons lui fait renoncer au traditionnel bain auquel il tient tant après une journée aussi éprouvante. Une fois couché, il finit tout de même par se relever pour prendre son habituel bain bien chaud. Celui ci ne dure que quelques minutes, car il est pris d'un malaise et des vomissements, l'obligeant à se recoucher rapidement. Le lendemain, il se réveille remis de ses maux, bien qu'il dise à son valet Constant avoir été pris durant la nuit d'un mouvement de fièvre assez fort.¹⁹⁰

Durant la bataille de Leipzig en octobre 1813, il souffre de violentes douleurs épigastriques et de l'hypochondre droit, à la limite du supportable.¹⁹¹ Il déclare même : « *Je me sens mal, dit-il, en appuyant la main sur son estomac, ma tête résiste, mon corps succombe.* ».¹⁹²

La nuit du 11 au 12 avril 1814, après sa première abdication, à Fontainebleau, Napoléon tente de se donner la mort à l'aide d'une poudre contenue dans un petit sachet. L'Empereur conservait sa potion dans un sachet de peau et de taffetas noir, qu'il portait autour du cou depuis la campagne de Russie et remis par Yvan lui-même d'après Montholon¹⁹³, depuis la campagne d'Espagne d'après Constant.¹⁹⁴ Constant son valet

est demandé par l'Empereur après qu'il ait ingurgité le breuvage. Il trouve l'Empereur dans son lit, le sachet de poison à terre. Napoléon déclare à son valet : *«Constant, je vais mourir !... Je n'ai pu résister aux tourments que j'éprouve, surtout, me dit-il d'une voix tantôt faible et tantôt violemment saccadée, à l'humiliation de me voir bientôt entouré des agents de l'étranger !...On a traîné mes aigles dans la boue !...Ils m'ont mal connu !...Mon pauvre Constant, ils me regretteront quand je ne serai plus!... Marmont m'a porté le dernier coup. Le malheureux !... Je l'aimais !... L'abandon de Berthier m'a navré!... Mes vieux amis, mes anciens compagnons d'armes!...»*¹⁹⁵. Après avoir vomi pour la première fois, Napoléon finit par demander à son valet d'appeler Yvan, son chirurgien. Après avoir vomi une deuxième fois, Napoléon s'adresse à Yvan : *«Croyez-vous que la dose soit assez forte?»*¹⁹⁶. Constant et Yvan finissent par faire boire une tasse de thé à Napoléon, et à faire cesser les vomissements. Le prétendu poison mortel se révélant inefficace, Napoléon réclame au chirurgien de lui administrer une dose complémentaire. Ce dernier refuse. Paniqué par la répercussion du geste et face à l'insistance de son patient, il prend la fuite.¹⁹⁷ Par la suite, Napoléon ne lui aurait jamais pardonné cette fuite. Yvan a bien tenté de reprendre contact pendant les Cent-Jours, mais il n'a jamais été reçu, l'Empereur ayant la rancune tenace¹⁹⁸.

L'île d'Elbe

Napoléon débarque sur l'île d'Elbe le 4 mai 1814. Son séjour y sera de courte durée, 9 mois. Loin du stress et du travail acharné de la gouvernance de la France comparée à celle de sa petite île, la santé de Napoléon est bonne.

Les cents jours et Waterloo

De retour en France, Napoléon est contraint de rester à siéger à son bureau à Paris pour réorganiser son gouvernement et son armée. Il est donc soumis à un stress et un surmenage importants. Il présente des douleurs épigastriques



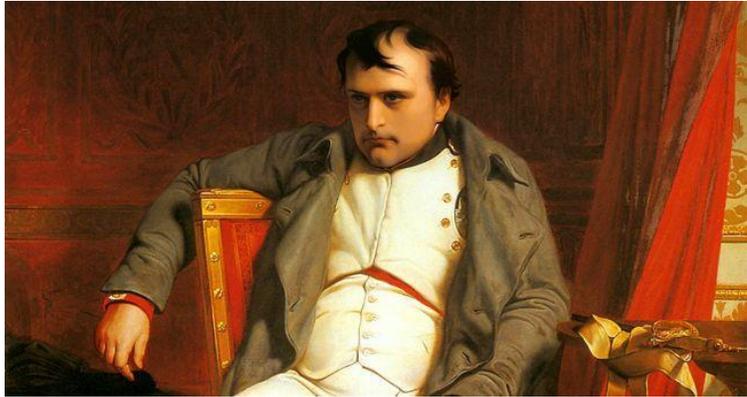
récurrentes et constantes durant toute cette période de reprise du pouvoir. ¹⁹⁹

Le 12 juin, Napoléon quitte Paris, pour rejoindre son armée. Il compte attaquer au nord en Belgique. Le 16 et le 17 juin, la veille de la bataille de Waterloo il est repris de violentes douleurs épigastriques et de l'hypochondre droit, des douleurs similaires à celles de Leipzig.²⁰⁰ Ces douleurs sont telles qu'il présente des insomnies, qu'il n'en dort pas de la nuit, et se retrouve somnolent le matin de la bataille le 18 juin 1815. ²⁰¹De plus, Napoléon semble souffrir d'une crise hémorroïdaire ce jour-là.²⁰² Aucune preuve ou document ne le stipule, il ne s'agit là que d'une simple hypothèse, mais Adolphe Thiers indique : *"Napoléon qui ne s'était couché qu'à deux heures après minuit, était debout à cinq heures du matin. Atteint dans ce moment d'une indisposition assez incommode ,..."*.²⁰³ Jean Baptiste Charras, lors de son exil en Belgique, mène des recherches, et tire la conclusion suivante : *« Napoléon souffrait depuis un an, d'une affection hémorroïdale croissante. Celle-ci notamment lui causa d'atroces douleurs, le jour même de Waterloo. Nous tenons le fait du grand maréchal du palais Bertrand et du général Gourgaud ; ... »*.²⁰⁴ Certains auteurs affirment qu'il souffrait simplement de douleur épigastrique.²⁰⁵

Sainte-Hélène

Les symptômes

Les 2 premières années de l'exil, jusqu'au printemps 1817, la santé de Napoléon n'est troublée



que par de quelques incidents banaux : quelques rhumes, quelques crises rhumatismales, quelques fluxions dentaires, une conjonctivite suite à une projection d'eau de Cologne dans l'œil.

En 1816, Napoléon grossit par manque d'exercice, en effet il ne marche presque plus, ce qui lui a d'ailleurs reproché par ses proches, il se justifie en se plaignant de douleur rhumatismales. Il ressent des douleurs au côté droit, présente des oedèmes des membres inférieurs. Las Cas relate un énorme abcès dentaire qui perturbera du 26 octobre au 9 novembre 1816.²⁰⁶

En 1817, il va présenter un syndrome scorbutique.²⁰⁷ Au début de mars 1817, il va présenter un épisode de « dysenterie » qui va durer une semaine et être traité par le calomel d'après Montholon.²⁰⁸ Gourgaud donne le soir du 1er mars comme début des troubles.²⁰⁹ O' Meara écrit le 2 mars : « *Il paraissait un peu triste, la mine pâle et se plaignait de diarrhée. Des divers remèdes que je lui ai conseillés, il n'a voulu prendre, un peu abondamment, que du bouillon de poulet léger, ou de l'eau d'orge* ». ²¹⁰ Marchand indique : « *L'Empereur fut aussi atteint de dysenterie...avec assez de force pour donner des craintes, mais bientôt le mal céda ; il disait à cette occasion au Dr O'Meara : si j'avais pris de votre médecine, je serais actuellement sur la paille. Mon bouillon de poulet et la diète m'ont guéri.* » ²¹¹ Peu de temps après, Marchand indique : « *...les jambes de l'Empereur me paraissaient engorgées à la cheville...il y avait même chez lui un renouvellement de dysenterie, mais peu intense.* » ²¹²

Les troubles digestifs réapparaissent en juin 1817 ; en effet O'Meara constate une douleur sourde du flanc droit, s'intensifiant progressivement, irradiant dans l'épaule, avec des poussées aiguës en coup de rasoir, associée à une enflure évidente, visible et

douloureuse du flanc droit. Son ventre apparaît comme gonflé et difforme. Napoléon souffre également d'asthénie et éprouve le besoin de dormir ou somnoler très souvent. Il présente une anorexie, une insomnie, des céphalées, une pâleur cutanéomuqueuse, un sub-ictère conjonctival, une langue saburrale, des accès de fièvre, une inflammation gingivale, des vomissements bilieux, une alternance de diarrhée et de constipation, des urines foncées, et des œdèmes des membres inférieurs.²¹³

Il va présenter 2 nouveaux abcès dentaire en juillet et le 16 novembre 1817, O'meara lui enlèvera d'ailleurs une dent.²¹⁴

Durant l'année 1818, Napoléon ne dors plus, et ressent une douleur sourde au niveau épigastrique et rapport des trouble urinaire important. Il est conscient que son état de santé se dégrade et évoque même une mort prochaine. D'après Bertrand il présente d'autres problèmes dentaire cette année la. ²¹⁵

Antommarchi, lors du premier entretien puis examen de Napoléon le 22 septembre 1819, pénètre dans une chambre extrêmement obscure ; d'un premier coup d'œil il constate chez l'exilé un embonpoint et une surdité que Napoléon justifie par cette réflexion : « *Sur ce triste rocher, je suis devenu tout a fait sourd* ». ²¹⁶ A l' examen clinique, il décrit un « *région épigastrique endurcie, extrêmement douloureuse à la pression* ». ²¹⁷ Les douleurs épigastriques sont parfois si intenses et fulgurantes qu'il arrive à Napoléon d'en perdre connaissance. En 1819 les douleurs épigastriques sont telles que Napoléon fait une syncope, Stockoe sont médecin anglais lui diagnostique une hépatite. Il prescrit à Napoléon une clystérisation, une saignée et enfin une purgation.²¹⁸

L'état général de Napoléon se dégrade progressivement et persiste jusque fin 1819, ou après une violente crise douloureuse le 17 décembre, la situation s'améliore quelque peu.

219



Durant l'année 1820, l'état du patient se stabilise, les douleurs disparaissent, l'appétit revient petit à petit, Napoléon reprend même un peu d'exercice dans le jardin autour de Longwood. Les troubles resurgissent progressivement fin 1820, notamment le 5 octobre, où après une balade à cheval et un repas copieux, Napoléon ressent une vive douleur dans le flanc droit irradiant dans l'épaule. Il vomit, et les expectorations paraissent inquiétantes.²²⁰

Dès lors l'aggravation est progressive : Napoléon, confiné dans sa chambre, se sent chaque jour un peu plus faible. La douleur est permanente et lancinante couplée à des poussées aiguës. Il garde cependant un semblant d'appétit, et persiste à vouloir s'alimenter, malgré des vomissements incoercibles, qui deviennent hémorragiques sur la fin. Il parle d'une impression de terre noire et d'une amertume dans la bouche²²¹. L'appétit et les forces déclinent.²²²

Le 21 janvier 1821, il fait installer une bascule et se pèse : « *Le fait est que l'Empereur est très lourd ; il pèse plus que Noverraz qui a plus de six pieds* » indique Bertrand.²²³ Par contre, il a une amyotrophie importante des membres inférieurs ; il dit : « *Le diable a mangé mes mollets* »²²⁴ Il a une sensation de froid dans les jambes.²²⁵ Il souffre également de fréquentes céphalées associées à une photophobie, une surdité importante.²²⁶ Il reste couché plusieurs heures et ne souhaite plus se lever malgré les conseils d'Antommarchi.

A partir de mars 1821, il reste alité, avec des vomissements constants, il est fébrile (36 jours sur 48) avec d'abondantes sudations nécessitant des changes réguliers.²²⁷

Il présente des douleurs abdominales constantes. Dès le mois suivant, en avril, Antommarchi note un vomissement contenant du liquide de stase ainsi qu'une hématomèse de sang ancien et des mélénes. Apparaissent par la suite des troubles de la conscience avec une alternance de somnolence et d'adynamie, des troubles mnésiques, puis des épisodes d'agitation et de délire. Il souffre d'un hoquet continu, de tremblement des lèvres. Le 1er mai, le pouls est petit, faible à 100 pulsations par minute.²²⁸

Le 3 mai, suite à la prise d'une dose de 10 grains de calomel prescrite par le Dr Arnott et administrée à son insu malgré les réticences d'Antommarchi, il émet une volumineuse selle noirâtre. Il perd connaissance le 4 mai, et Antommarchi note une voussure épigastrique qui correspond à une distension extrême de l'estomac.

Après une agonie longue et douloureuse, il meurt le 5 mai 1821 à 17h49 à l'âge de 51 ans 8 mois et 21 jours, d'un collapsus cardiovasculaire, accompagné d'une dégradation rapide de la conscience.²²⁹



Les médicaments utilisés

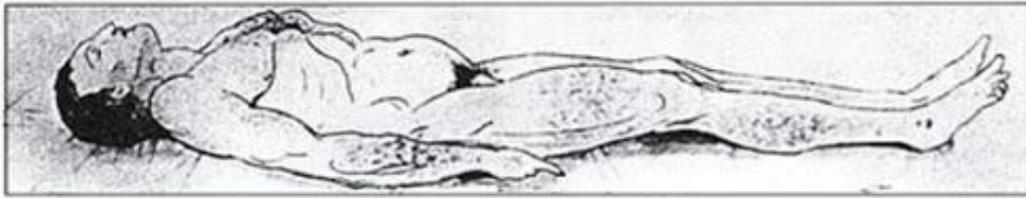
O'Meara prescrit principalement des mesures hygiéno-diététiques, telles que des frictions, des bains chauds, de l'exercice et un régime alimentaire, ce que Napoléon accepte volontiers. En revanche il éprouve une profonde répugnance envers le mercure sous forme de pilules mercurielles ou de calomel (chlorure mercurieux, sous forme de poudre blanche insoluble dans l'eau à visée purgative, cholagogue, vermifuge, et antiseptique)²³⁰ qu'il n'accepte de prendre que sur une courte période par exemple en mars 1817 car mal toléré.²³¹

Antommarchi lui aussi prescrit des mesures hygiéno-diététiques, ainsi que des liniments, des lavements, des purgatifs, des vésicatoires et des pédiluves, qui sont tous acceptés par Napoléon. En revanche ce dernier refuse les drogues, notamment les préparations mercurielles. En octobre 1820, il accepte un cautère au bras gauche (forme de pansement). A partir de décembre 1820 il se voit contraint de prendre des pilules toniques, composées d'extraits aqueux de quinquina et d'opium de Beaumé.²³²

A partir du mois d'avril 1821, les prescriptions sont de plus en plus nombreuses, l'état général de Napoléon ne lui permettant plus de refuser les traitements, tels que l'émétique (purgatif constitué d'antimoniotartrate acide de potassium)²³³, une décoction antipyrétique à base de teinture de quinquina, une mixture antiémétique opiacée, de l'extrait de rhubarbe. Sur les derniers jours, on lui administre une potion à base de fleur d'oranger, de la teinture d'opium et d'éther, un potion de gentiane et du sirop d'orgeat.²³⁴

Comme cité plus haut, Napoléon reçoit le 3 mai plus de dix grains de calomel, bien que qu'il les refusât initialement, mais suite à l'insistance de Bertrand et Montholon, qui le présentent comme le traitement de la dernière chance, Marchand, à contrecœur, administre le calomel à l'insu de Napoléon, trahissant la promesse qu'il lui avait faite.²³⁵

L'autopsie



CET EXTRAORDINAIRE DOCUMENT PEU CONNU MONTRE NAPOLÉON SUR LA TABLE D'AUTOPSIE, LE 6 MAI 1821, ON REMARQUE L'EXISTANCE D'UN PANNICULE GRAISSEUX ABDOMINAL ASSEZ IMPORTANT, LA TRACE DU CAUTÈRE SUR L'AVANT-BRAS DROIT EST CELLE DU VÉSICATOIRE POSÉ SUR LE PIED DROIT PAR ANTOMMARCHI QUELQUES HEURES AVANT LA MORT. PAR ÉLIMINATION, IL Y A TOUT LIEU D'ATTRIBUER CE DESSIN NON SIGNÉ AU CAPITAINE CROKATT, OFFICIER D'ORDONNANCE À LONGWOOD QUI AVAIT FAIT QUELQUES HEURES PLUS TÔT UN CROQUIS DE NAPOLÉON SUR SON LIT DE MORT.

L'autopsie est réalisée à la demande de Napoléon.²³⁶ Celle-ci se déroule le lendemain même de son décès, soit le 6 mai 1821, exactement 20h30 après sa mort. Par la volonté du défunt, c'est Antommarchi, médecin anatomiste, qui l'effectue en présence de 17 personnes dont 7 médecins anglais : Arnott, Short, Mitchell, Livingstone, Burton, Rutledge et Henry.

En tout 4 rapports sont rédigés, le premier, sommaire, par Antommarchi, puis un second plus complet. Les médecins anglais rédigent un rapport en commun, qu'Antommarchi refuse de signer, estimant que c'est au médecin ayant pratiqué l'autopsie de rédiger le rapport. Le quatrième rapport sera rédigé plus tard, en 1823, par Henry, à la demande de Lowe.

Le premier rapport d'Antommarchi est retranscrit par Montholon et Marchand. On y trouve une description d'importantes adhérences entre les faces antérieures et la petite courbure de l'estomac, le petit épiploon, le lobe gauche du foie et le diaphragme en rapport avec une perforation, donc bouchée, ancienne, située à la face antérieure de l'antra gastrique sur le bord inférieur d'une vaste ulcération qualifiée de cancéreuse, prédominant près du cardia à la partie supérieure des parois de l'estomac, décrites comme oedémateuses et durcies ; la présence de liquide noirâtre et nauséabond ; une hypertrophie du foie ; des adhérences de la plèvre gauche ; un épanchement pleural bilatéral de liquide clair, peu abondant, un peu plus important à droite. ²³⁷

Rapport d'autopsie du docteur Francois Antommarchi (238)/(239)

Je soussigné, François Antommarchi, chirurgien ordinaire de l'Empereur Napoléon, en exécution des ordres qui m'ont été donnés par les comtes Bertrand et Montholon, j'ai procédé à l'ouverture du corps de l'Empereur Napoléon.

Ayant ouvert les cavités du thorax et de l'estomac, j'ai observé ce qui suit :

1° La face extérieure convexe du poumon gauche adhérente en différents points à la plèvre costale correspondante.

2° Environ trois onces d'humeur lymphatique dans le sac de la plèvre costale gauche.

3° Environ huit onces du même liquide lymphatique dans le sac de la plèvre costale droite.

4° Les poumons dans un état naturel.

5° Le cœur dans un bon état enveloppé dans son péricardium et recouvert d'un peu de graisse.

6° L'estomac, les intestins, le foie, la rate et le grand amentum à leur place naturelle.

7° La face supérieure convexe du lobe gauche du foie adhérente à la partie correspondante de la face concave du diaphragme.

8° La face inférieure concave du dit lobe fortement adhérente à la face antérieure et à la petite courbure de l'estomac ainsi qu'au petit amentum.

9° Ayant détaché avec soin, tant avec le scalpel, qu'avec les doigts les dites adhérences, j'ai observé que l'adhérence de la face concave du lobe gauche du foie formait un trou du diamètre d'environ trois lignes dans la face antérieure de l'estomac, près son extrémité droite.

10° Ayant ouvert l'estomac derrière sa grande courbure, j'ai observé qu'il était rempli en partie d'une substance liquide noirâtre, d'une odeur piquante et désagréable.

11° Ayant ôté le dit liquide, j'ai observé un ulcère cancéreux fort étendu qui occupait spécialement la partie supérieure de la face interne de l'estomac et s'étendait de l'orifice du cardia jusqu'à environ un pouce du pylorum.

12° Sur le bord de cet ulcère vers le pylorum, j'ai reconnu le trou ci-dessus désigné produit par la corrosion ulcéreuse des parois de l'estomac.

13° Les parois ulcéreuses de l'estomac étaient considérablement gonflées et endurcies.

14° *Entre l'ulcère et le pylorum, et contigu à l'ulcère, j'ai observé un gonflement et une dureté squirreuse de la largeur de quelques lignes, qui occupait circulairement l'extrémité droite de l'estomac.*

15° *Le foie était engorgé et d'une grosseur plus que naturelle.*

16° *Tous les intestins étaient en bon état, mais remplis d'air.*

Longwood, 8 mai 1821

Signé : François ANTOMMARCHI

Le second rapport d'Antommarchi²⁴⁰ apporte des informations complémentaires : le liquide pleural est citrin, d'un volume estimé à 1 verre à gauche et 2 verres à droite. Le lobe supérieur gauche présente des lésions tuberculeuses : des tubercules et quelques petites excavations ; plusieurs ganglions bronchiques et médiastinaux sont gros et en suppuration. La rate est volumineuse. Le foie est hypertrophique et dur mais de structure normale à la coupe ; une adhérence ancienne l'unit sur toute sa convexité au diaphragme ; le lobe gauche est adhérent à la petite courbure et au petit épiploon. L'estomac paraît sain de l'extérieur bien que plus petit que la normale. Une perforation est décrite au sein d'une petite induration bien circonscrite. La vaste ulcération à bords irréguliers, appelée ulcère cancéreux, est située le long de la petite courbure, son centre étant situé à la partie supérieure. L'orifice du pylore est normal. Le petit épiploon est durci et gonflé. Les ganglions lymphatiques du petit épiploon situés près de la petite courbure et des piliers du diaphragme sont tuméfiés, durs, et pour certains en suppuration. Il y a des taches rouges éparses sur la séreuse péritonéale des intestins, dont la muqueuse paraît normale à l'ouverture, avec présence d'une matière noirâtre dans le colon. La vessie est petite et il y siège une lithiase, les reins sont normaux. Bertrand et Montholon s'opposent à l'ouverture de la boîte crânienne.

Le cœur et l'estomac sont placés dans un vase et une boîte en argent contenant de l'esprit de vin, mais Lowe exige qu'ils soient placés dans le cercueil avec le corps.

Le rapport des médecins anglais²⁴¹ daté du 6 mai apporte aussi des éléments complémentaires. Le corps est gras avec 2 centimètres d'épaisseur de graisse au niveau du sternum, 4cm au niveau de l'abdomen, et l'épiploon est très gras. Les lésions gastriques sont décrites comme « *un amas de tissus ulcéreux en évolution vers le cancer* ». Le foie est présenté comme normal en dehors des adhérences à l'estomac et au diaphragme.

Le rapport du docteur Henry²⁴² daté du 12 septembre 1823, est commandité par Hudson Lowe afin surtout de confirmer la normalité du foie. Il décrit un crâne volumineux ainsi que des organes génitaux de petite taille. On note également l'absence de lithiase biliaire et des lésions gastriques décrites comme « *des ulcérations de l'estomac tendant à prendre rapidement un caractère cancéreux* »

Chapitre III

Synthèse critique des différents diagnostics probables

« La vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier. »

ANTOINE DE SAINT-EXUPERY

Un certain nombre d'éléments de l'autopsie concordent avec les antécédents, les symptômes, et diverses pathologies qu'a connus Napoléon au cours de son règne.

La dermatose : eczéma ou gale ?

La gale est un mal très répandu à cette époque, particulièrement dans les corps d'armées. Il s'agit d'une des pathologies les plus chroniques dans les camps militaires. Le diagnostic peut être compliqué par l'association fréquente d'une surinfection par staphylocoques²⁴³. Cette infection causée par la femelle d'un acarien microscopique, le sarcopte scabiei variété hominis est considérée de nos jours comme une maladie sexuellement transmissible, du fait de sa forte contagiosité en cas de contact prolongé et rapproché et son traitement consiste en l'administration d'ivermectine, associée à une application cutanée de benzoate de benzyle. Afin d'éviter toute recontamination, il est nécessaire de traiter les vêtements et la literie avec un antiparasitaire.²⁴⁴ Au XIX^{ème} siècle, la substance habituellement utilisée depuis longtemps était le soufre. Le traitement se pratiquait en le brûlant sous la couette du malade, ceci en une douzaine de séances, puis le procédé a évolué en huit bains de soufre²⁴⁵.

Dans le cas de Napoléon, la dermatose dont il souffre depuis le siège de Toulon, pourrait être une gale, comme expliqué plus haut, cette pathologie étant très répandue à l'époque, surtout dans l'armée.

Cependant le diagnostic n'étant pas aisé, et au vu de la fréquence des récurrences de problèmes dermatologiques présentés (notamment Saint Jean d'Acre en 1799, Vienne en 1809, puis Sainte-Hélène), la question se pose : Napoléon ne souffrait-il pas tout simplement d'un eczéma et non d'une gale ? En effet, il semble avoir des irritations fréquentes, et un épiderme sensible à la moindre agression. Son goût pour les bains très chauds pourrait être expliqué en partie par son état cutané, les bains chauds l'apaisant probablement d'un prurit irritant.

Deux éléments semblent fournir des arguments majeurs en faveur d'un eczéma plutôt que d'une gale : des prescriptions de l'hôpital de Bastia le concernant datées de 1790 lors de l'un de ses séjours en Corse soit trois ans avant le siège de Toulon ²⁴⁶; surtout l'absence de toute atteinte des proches, notamment de Joséphine.²⁴⁷

Un paludisme

Bien qu'il soit exigeant concernant son hygiène et d'une grande prudence, les campagnes militaires obligent Napoléon à se rendre dans des lieux insalubres, et à côtoyer la misère et la maladie au quotidien.

De nos jours nous savons que le paludisme, de « *palus* », marais en latin, est dû à un parasite du genre *Plasmodium* transmis par les anophèles femelles qui sont des moustiques à la piqûre indolore, avec la particularité de se mouvoir sans bruit²⁴⁸. Cette espèce a besoin de températures tempérées, dans des lieux à forte humidité, avec parfois une pluviométrie importante.²⁴⁹ Si, de nos jours, il s'agit d'une maladie des zones tropicales, autrefois elle sévissait en Europe jusqu'en Angleterre et aux Pays-Bas. Elle aurait d'ailleurs été amenée en Amérique par Christophe Colomb. Les symptômes du paludisme associent cliniquement une fièvre accompagnée de frissons, ainsi qu'un ictère et une splénomégalie.

Napoléon a présenté 4 et peut-être 5 épisodes de fièvre sévère et prolongée entre 1787 et 1796 : une première fois en Corse en 1787 qu'il étiquette de « fièvre tierce » ; une seconde fois en 1788 en garnison à Auxonne après une crue de la Saône, où le chirurgien Bienvelot l'entretient de la responsabilité des marécages et « endroits malsains » à l'origine du « mauvais air » responsable de ses fièvres ; une troisième fois,

à nouveau en Corse, en 1789, après une promenade avec ses frères aux Salines, propriété marécageuse de la famille Bonaparte qu'ils doivent justement faire drainer et assainir ; une quatrième fois, à Beaucaire, dans la vallée du Rhône, alors qu'il est en route pour Toulon ; il y a peut-être un 5ème épisode lors du siège de Mantoue, à l'embouchure marécageuse du Pô, lors de la 1ère campagne d'Italie en 1796, mais le fait n'est rapporté que par Stendhal²⁵⁰, et Napoléon lui-même n'en a jamais fait état. L'autopsie de Napoléon confirme bel et bien une splénomégalie, et plusieurs témoignages concordent pour dire qu'il avait régulièrement le teint jaunâtre. Le paludisme est donc à retenir.²⁵¹ Lorsqu'il évoque fréquemment « le mauvais air », Napoléon lui-même donne le diagnostic puisqu'en italien on dit « mal'aria »...A noter, enfin, que Sainte-Hélène n'est pas connue comme une zone d'endémie palustre.

Un syndrome d'apnée du sommeil ?

On peut se poser la question d'un syndrome d'apnée du sommeil ou syndrome d'apnées-hypopnées obstructives du sommeil²⁵² chez Napoléon. Dans ce syndrome, la qualité du sommeil est fréquemment perturbée par des interruptions répétées et incontrôlées de la respiration, ce qui entraîne des micro-réveils incessants dont le patient n'est pas conscient. Il en résulte des somnolences diurnes associées à des symptômes tels qu'une asthénie, des troubles cognitifs et une baisse significative de la concentration accompagnée de céphalées matinales.

Napoléon adulte présente un sommeil très particulier avec des réveils nocturnes et des périodes brèves de sommeil diurne, mais qu'il paraît le plus souvent maîtriser. Il présente également des facteurs de risque de ce syndrome, un rétrognatisme et une surcharge pondérale ou une obésité les dernières années. Cependant les ronflements quasi pathognomoniques du syndrome ne sont mentionnés par personne. Mais cette particularité, peu digne du personnage, peut avoir été volontairement occultée par son entourage.

Une tuberculose

Dans son second rapport d'autopsie plus détaillé, ²⁵³ Antommarchi décrit des lésions pulmonaires du lobe supérieur gauche, qu'il affirme tuberculeuses, tubercules et excavations, associées à de nombreuses adhérences pleurales gauches et à plusieurs ganglions bronchiques et médiastinaux gros et en suppuration. L'anatomo-pathologie des lésions tuberculeuses était connue à l'époque, décrite pour la première fois par Francisco de la Boë Sylvius dans son ouvrage « Opera Medica », et l'objet de travaux plus récents publiés en 1810 par Gaspard Laurent Bayle dans « La phtisie pulmonaire ». Les lésions décrites par Antommarchi, nous le savons aujourd'hui au vu de l'aspect et de l'emplacement, concordent d'ailleurs parfaitement avec une tuberculose.

En mars 1796, lorsqu'il rejoint la campagne d'Italie, Napoléon est amaigri, fiévreux, avec des quintes de toux, et d'aspect maladif.²⁵⁴ L'épisode pourrait correspondre à une tuberculose pulmonaire, peut-être une primo-infection qui aurait évolué spontanément de manière favorable.

La tuberculose peut aussi expliquer la mauvaise tolérance de Napoléon au climat de Sainte-Hélène avec ses brutales variations de température, l'humidité et le brouillard, les refroidissements, les « rhumes » très fréquents, les accès fébriles, les sudations, la toux et les douleurs thoraciques dans le côté et l'épaule gauche.

Un ulcère de l'estomac

L'image d'Epinal du Napoléon se tenant droit la main droite glissée dans le gilet sur la région épigastrique suggère dans l'imaginaire populaire qu'il a l'estomac douloureux et donc un vraisemblable ulcère d'estomac. Pourtant il déclare à Las Cases le 11 août 1816 : « *De ma vie, je n'ai senti ma tête, ni mon estomac.* »²⁵⁵

Effectivement, s'il a parfois une intolérance pour certains aliments avec des vomissements postprandiaux précoces, il n'est pas spécialement décrit de symptomatologie évocatrice d'ulcère ni même de simples épigastralgies pendant la plus grande partie de sa vie.

C'est au cours de la bataille de Leipzig en 1813 qu'il se plaint, semble-t-il pour la première fois de violentes épigastries. Il va présenter à nouveau de violentes douleurs de l'épigastre et de l'hypocondre droit les 16 et 17 juin 1815, à la veille de Waterloo. A Sainte-Hélène, de juin 1817 jusqu'en décembre 1819, au milieu d'autres troubles, il présente, évoluant par poussées, des douleurs aiguës de l'hypocondre droit associées à des vomissements bilieux. La douleur reprend le 5 octobre 1820, décrite comme permanente, lancinante avec des poussées aiguës.

A l'autopsie, Antommarchi observe bien un ulcère de l'estomac mais qu'il décrit de grande taille, circonférentiel, centré sur la petite courbure du cardia jusqu'à 1 pouce du pylore, avec des bords boursoufflés, indurés, « squirreux », et qu'il qualifie de « cancéreux ».²⁵⁶ Au moment de la mort, la lésion gastrique observée ne correspond donc pas ou plus au classique ulcère d'estomac de Cruveilhier dont la taille moyenne habituelle est de 1 à 1,5 cm.

Une lithiase urinaire

Assez rapidement dans sa vie, Napoléon va présenter une dysurie qui semble avoir évolué par crise. Aux Tuileries, Marie-Louise, qui ne supporte pas d'être réveillée la nuit, lui demande de faire chambre à part. En campagne, les soldats le voient parfois descendre de cheval, s'approcher d'un mur ou d'un arbre, et y rester longtemps, les jambes écartées, le front appuyé à la paroi. Un épisode sévère est celui de la campagne de Russie, à la veille de la bataille de la Moskowa, où il s'appuie sur la roue d'un canon, alors qu'il est en même temps enrhumé, fébrile et fatigué. Deux autres épisodes de dysurie sévère sont également signalés à Sainte-Hélène.²⁵⁷

La cause est apportée par l'autopsie : la vessie est petite et siège d'une lithiase ; les reins sont normaux, avec cependant un rein gauche paraissant sain mais en situation ectopique : « *La vessie, vide et très rétrécie, renfermait une certaine quantité de gravier mêlé avec quelques petits calculs. De nombreuses plaques rouges étaient éparses sur la membrane plus-composée ou muqueuse ; les parois de cet organe étaient en état anormal .* »²⁵⁸

Pour le chirurgien urologue Le Clerc²⁵⁹ ces calculs vésicaux évoquent un obstacle

du bas appareil urinaire du fait d'une sténose de l'urètre ou d'une hypertrophie bénigne de la prostate. Une hypertrophie bénigne de la prostate, sans pouvoir être totalement exclue, apparaît peu vraisemblable dans la mesure où Napoléon a moins de 40 ans quand les symptômes urologiques débutent. En outre, le rapport d'autopsie n'indique pas d'hypertrophie ou d'anomalie prostatique. L'hypothèse d'une sténose de l'urètre est vraisemblable compte tenu de l'âge et vu le début de la symptomatologie. Elle pourrait être d'origine traumatique, conséquence d'une chute ou de la pratique excessive du cheval. En revanche, l'hypothèse d'une sténose urétrale d'origine infectieuse, séquelle d'une maladie sexuellement transmissible (gonococcie), semble pouvoir être écartée. En effet, il n'y a pas trace d'un éventuel épisode d'urétrite dans son jeune âge. Le seul épisode où a été évoquée la possibilité d'une « blennorragie » est celui de Waterloo, donc tardif, mais contesté, le diagnostic réunissant un quasi consensus étant celui d'une crise hémorroïdaire.²⁶⁰ Enfin, il n'y a pas d'éléments permettant d'apprécier un éventuel retentissement sur le haut appareil urinaire, en dehors de l'autopsie qui ne fait état ni de dilatation des voies excrétrices, ni d'anomalie des reins.

Des hémorroïdes

Il est également relaté que Napoléon souffrait d'hémorroïdes, pathologie très fréquente chez les cavaliers. Le fait a été surtout mentionné à propos de la bataille de Waterloo où il semble avoir présenté une crise hémorroïdaire importante l'ayant incommodé le jour de la bataille d'après Thiers²⁶¹, et surtout Charras qui tient ces propos du maréchal du palais Bertrand et du général Gourgaud.²⁶²

Une hépatite chronique

L'amibiase, désignée à l'époque par les termes « de dysenterie et d'hépatite » qu'elle entraîne, sévit à l'état endémique à Sainte-Hélène, favorisée par le climat malsain. O'Meara indique qu'elle est responsable de nombreux décès dans la population autochtone, mais surtout dans les régiments en garnison, ou les équipages des navires en escale.²⁶³

La demeure de Longwood est insalubre, humide, et mal isolée. Elle servait de « *vacherie* » avant d'être aménagée à la hâte en habitation.²⁶⁴ Si chaque jour, Napoléon fait chercher son eau de boisson à la fontaine Torbet dans 2 bouteilles en argent, l'eau commune servant notamment à la cuisine est rare et stagnante dans des tonneaux.²⁶⁵

Pratiquement tout l'entourage de Napoléon va présenter à un moment ou un autre un épisode de dysenterie : Gourgaud à 2 reprises²⁶⁶, Mme Montholon²⁶⁷, Marchand²⁶⁸ Noverraz²⁶⁹. L'homme à tout faire de Napoléon, Cipriani, est d'ailleurs probablement décédé d'une péritonite par perforation sur dysenterie, au même moment et de la même façon qu'une bonne de Mme Montholon²⁷⁰. Napoléon, lui-même, présente en mars 1817 un épisode de dysenterie associant des accès fébriles, des frissons, une diarrhée et des douleurs abdominales. Il ne prend pas ²⁷¹ le traitement prescrit par O'Meara²⁷² notamment le calomel.²⁷³

Ultérieurement, O'Meara décrit la persistance d'une hépatomégalie douloureuse, et, ce sera la conclusion de son rapport à son départ : la maladie de Napoléon est une hépatite liée au climat malsain de Sainte-Hélène. Ce diagnostic ne fait pas l'affaire des autorités anglaises car il constitue un argument de poids en faveur d'un rapatriement de Napoléon. Le rapport sur son état de santé de qu' O'Meara fait avant son départ au Grand Maréchal Bertrand est transmis à Antommarchi et au comité médical réuni pour conseiller Antommarchi avant sa venue, tous partagent l'avis d'O'Meara.²⁷⁴

Bertrand et Montholon feront en vain des démarches auprès des autorités anglaises pour obtenir le retour en Europe de Napoléon en s'appuyant sur les déclarations des médecins faisant état d'une hépatite liée au climat malsain de l'île.

A l'autopsie, le foie volumineux et dur avec un tissu rouge brun mais sans altération de structure, et les taches et plaques à la surface péritonéale des intestins sont compatibles avec le diagnostic. A noter que la vésicule est dilatée avec une bile épaisse.²⁷⁵

Un état dépressif ?

Dès l'enfance, Napoléon a une tendance à l'isolement, tendance qui persiste à l'adolescence à Brienne, où il se décrit comme souvent mélancolique et nostalgique de la Corse. Plus tard, il a manifestement des périodes dépressives avec parfois des idées ou des conduites suicidaires comme à Paris en 1794 lorsqu'il rencontre Des Mazis, au pont d'Arcole le 15 novembre 1796, à la côte de Laffrey le 7 mars 1815, et surtout lors de la tentative manquée du 11 avril 1814 à Fontainebleau. Il faut cependant remarquer que ces différents épisodes sont toujours réactionnels à des échecs ou d'importants revers dans sa vie sentimentale, sa carrière militaire ou politique.

A Sainte-Hélène, il est à nouveau manifestement dépressif au moins par période : déchu, exilé, captif, épié, désœuvré, seul loin de sa famille et de ses amis au milieu de compagnons dévoués mais assez médiocres, abandonné progressivement même par ceux-ci, il est rongé par une mélancolie nourrie par la nostalgie de son passé et de sa gloire.²⁷⁶

Las Cases parle de « tristesse », « mélancolie », « idées noires »²⁷⁷, Gourgaud de « tristesse », « ennui », « mélancolie ».²⁷⁸ De plus les différents récits ne témoignent que des moments de la journée et des jours où il est visible, alors qu'en fait, il s'isole la plupart du temps désœuvré dans sa chambre.²⁷⁹

Pourtant, c'est le même homme qui dit à Gourgaud le 6 mai 1817, rapporte Montholon²⁸⁰ : « ... après mes victoires d'Italie...j'ai prévu ce que je pouvais devenir. Je voyais déjà le monde fuir sous moi comme si j'étais emporté dans les airs. ».

Ce côté par moment dépressif chez quelqu'un à d'autres moments hyperactif, ayant des projets « pharaoniques », « mégalomaniques » disent ses détracteurs, démesurés pour le commun des mortels, se considérant supérieur aux autres, pose la question d'une éventuelle bipolarité. Ce qui est contre une bipolarité pathologique, c'est que les épisodes dépressifs sont toujours réactionnels et que les projets même ambitieux sont également toujours en adéquation avec la réalité des problèmes à résoudre.

Une épilepsie ?

A plusieurs reprises, dès sa jeunesse, Napoléon va présenter des malaises avec parfois perte de connaissance : lorsqu'il échappe à la noyade en 1789 à Auxonne puis en 1796 au pont d'Arcole, en 1804 devant Constant qui cependant omet d'en parler dans la version officielle de ses Mémoires²⁸¹, enfin en présence de Talleyrand en 1805.²⁸² Des mouvements convulsifs sont décrits lors de ces 2 derniers épisodes. Des mouvements convulsifs sont de nouveau rapportés par Constant en 1809 à la suite de la scène qu'il a eu avec Joséphine à l'annonce de sa décision de divorcer.²⁸³ Antommarchi décrit également en fin de vie le 14 avril 1821 à 2 reprises « *une violente agitation convulsive* ». ²⁸⁴ L'épisode décrit par Talleyrand dans ses Mémoires ressemble fortement à ce que nous connaissons aujourd'hui d'une crise d'épilepsie. Les presque noyades à Auxonne et sur le pont d'Arcole ont-elles été causées par une crise d'épilepsie ? D'après Jean Tulard, il n'y a aucune preuve que l'Empereur souffrait d'un tel mal.²⁸⁵ La rumeur a surtout été le fait de libellistes anglais tel Goldsmith.²⁸⁶

En fait, si Napoléon a pu présenter dans quelques rares occasions, un malaise avec quelques mouvements convulsifs, ceci ne veut pas dire qu'il ait eu une maladie épileptique : des mouvements convulsifs sont possibles en cas d'hypoglycémie ou de bas débit lors d'un malaise vagal par exemple ; et dans une véritable épilepsie, les crises auraient été répétées, et n'auraient pu passer inaperçues.

Il est possible que Napoléon ait exigé le silence auprès de son entourage sur ce point ; encore que pour lui, présenter une épilepsie n'aurait pas été forcément perçu comme un déshonneur dans la mesure où le modèle auquel il s'identifiait le mieux était Jules César qui présentait une épilepsie dans les dernières années de sa vie. Plutarque rapporte en effet qu'il aurait présenté une crise l'ayant obligé à quitter le lieu de combat le jour de la bataille de Thapsus en 46 avant J.C. ²⁸⁷

Chapitre IV

La cause de la mort

« Le bonheur, c'est continuer

à désirer ce qu'on possède. »

SAINT AUGUSTIN– Les Sermons

Une perforation intestinale dysentérique ?

C'est le diagnostic redouté par Hudson Lowe, qui confirmerait que Napoléon avait bien une hépatite amibienne liée au climat de l'île comme affirmé par O'Meara et qu'il en est mort. Elle n'est décrite dans aucun des comptes rendus d'autopsie. Pourtant le chirurgien René Leriche rapporte dans ses Mémoires²⁸⁸ qu'en 1927, en visite au musée Hunter du Royal College of Surgeons of England à Londres, on lui a présenté deux fragments sur lame d'intestin grêle attribués à Napoléon, dont l'un présentait une importante perforation. Les pièces seraient passées d'Antommarchi à O' Meara, puis au célèbre chirurgien Ashley Cooper, lequel les remit officiellement au Royal College, à charge de ne les rendre publiques qu'après un siècle. Outre l'incertitude sur leur authenticité, Antommarchi faisant état du prélèvement du coeur et de l'estomac mais pas de l'intestin²⁸⁹, elles auraient été détruites en mai 1941 lors des bombardements sur Londres de la seconde guerre mondiale.²⁹⁰

Une perforation de l'ulcération gastrique ?

Antommarchi décrit une perforation de la face antérieure de l'antra de l'estomac près de la petite courbure à 3 travers de doigt du pylore, à la partie inférieure de la vaste ulcération et au sein d'une petite induration bien circonscrite ; mais celle-ci est bouchée par la face concave du lobe gauche du foie, lequel adhère fortement à l'estomac surtout le long de la petite courbure, ainsi qu'au petit épiploon, au point qu'il doit utiliser le scalpel pour les libérer.²⁹¹ Il y a donc bien eu perforation, mais celle-ci s'est bouchée, avec à l'autopsie des lésions bien organisées et anciennes. Elle n'explique donc pas la mort, mais peut être l'une des causes du premier épisode de troubles observés à Sainte-Hélène de juin 1817 à la fin 1819.

Un cancer gastrique ?

C'est le diagnostic redouté par Napoléon lui-même depuis sa jeunesse, depuis qu'il sait que son père est décédé d'un cancer du pylore qui serait héréditaire, et qu'il craint de transmettre lui-même à son fils. C'est la raison qu'il met en avant lorsqu'il demande à Antommarchi de faire son autopsie après sa mort.

Les arguments en faveur d'un cancer gastrique chez Napoléon sont l'existence d'une prédisposition héréditaire, et les constatations de l'autopsie.

* L'existence d'une prédisposition familiale au cancer de l'estomac est reconnue même si elle n'en explique qu'une faible proportion : elle est évoquée dans 10 à 30% des cas ; la prévalence des formes familiales de cancer gastrique définie par au moins deux cancers chez des apparentés du 1er degré est estimée à 12% ; les formes héréditaires dues à une mutation constitutionnelle d'un gène sont moins fréquentes, de l'ordre de 5%.²⁹² Il s'agit essentiellement de deux mutations : celle du gène CDH1²⁹³ de transmission autosomique dominante à pénétrance incomplète, responsable d'une forme particulière infiltrante de cancer gastrique appelée « linite plastique », non décrite aux autopsies de Napoléon et de son père ; et celle, plus fréquente, appelée Syndrome de Lynch, de 6 gènes du système MMR (souvent MLH1, MSH2,

MSH6) de transmission autosomique dominante à pénétrance incomplète, responsable de plusieurs types de cancers dont le cancer de l'estomac (ovaire, voies urinaires, voies biliaires, grêle, pancréas, estomac).²⁹⁴

Napoléon, dont le père est mort à 39 ans d'un cancer de l'estomac, ainsi vraisemblablement que son oncle Fesch son frère Lucien ses sœurs Pauline à 45 ans et Caroline à 57ans de cancers digestifs²⁹⁵, présenterait les critères d'Amsterdam Il de recherche de la mutation. Cependant les membres de sa famille n'ont pas bénéficié d'autopsie afin de confirmer ou d'infirmer le diagnostic de cancer.²⁹⁶

* A l'autopsie, Antommarchi décrit un vaste ulcère irrégulier, qualifié de « *cancéreux* », allant du cardia jusqu'à un pouce du pylore, centré le long de la petite courbure, les bords de sa circonférence s'étendant sur les faces antérieure et postérieure d'une paroi durcie et oedémateuse ; à l'extrémité inférieure de cet ulcère, il observe une perforation bouchée par des adhérences au lobe gauche du foie ; il décrit également un endurcissement « squirreux » annulaire de l'extrémité droite de l'estomac à un pouce du pylore qui, lui, est normal. Le petit épiploon est gonflé et durci ; il y a des adénopathies tuméfiées, squirreuses et pour quelques-unes en suppuration le long des courbures et près des piliers du diaphragme. Il n'est pas décrit de métastases.²⁹⁷

Le diagnostic qu'évoque en première intention ce compte-rendu d'autopsie est un cancer. Cependant, si le terme « ulcère cancéreux » est bien utilisé, les éléments de ce diagnostic posent certains problèmes :

- Les 2 camps français et anglais ont été conditionnés préalablement à l'autopsie pour des raisons différentes à ce diagnostic : le camp français par Napoléon lui-même qui, hanté par la crainte d'un cancer gastrique héréditaire, en parle très souvent et demande l'autopsie pour cette raison ; le camp anglais, informé de cette crainte, y est favorable car il ne veut surtout pas d'un décès par une hépatite amibienne liée au climat de l'île.

- L'estomac mis dans un récipient sans conservateur lui-même placé dans la tombe sur ordre d'Hudson Lowe s'est détérioré et a disparu empêchant toute analyse histologique ultérieure ; or il peut être difficile de différencier sur le seul aspect macroscopique des lésions cancéreuses et inflammatoires, de même pour les adénopathies d'autant que certaines sont dites en suppuration.
- Les rapports anglais, curieusement puisque c'est l'intérêt de leur camp, sont moins affirmatifs sur la nature cancéreuse des lésions « *tissus ulcéreux en évolution vers le cancer* » dans le rapport des médecins anglais, « *Des ulcérations de l'estomac tendaient à prendre rapidement un caractère cancéreux* » dans celui du Dr Henry. ²⁹⁸
- Cliniquement, l'anorexie notamment pour les viandes et les vomissements empêchant l'alimentation sont très tardifs en février 1821 ; il n'y a pas d'amaigrissement, simplement une amyotrophie des membres inférieurs, comme en témoignent l'examen initial d'Antommarchi (« *embonpoint excessif* »)²⁹⁹ et le compte-rendu d'autopsie des médecins anglais (2cm d'épaisseur de graisse sur le sternum et 4cm sur l'abdomen).³⁰⁰
- A l'autopsie, il n'y a pas de masse tumorale ni d'infiltration, ni d'extension aux organes de voisinage. Au point que de l'extérieur avant son ouverture, l'estomac est décrit comme normal : « *L'estomac parut d'abord dans un état des plus sains* » . Il peut toutefois s'agir d'une forme exclusivement ulcérée de cancer. Enfin l'absence de métastases pour un cancer localement aussi étendu et évolué étonne.
- La longueur de l'évolution est également surprenante, la survie à 5 ans d'un cancer de l'estomac non opéré étant de 7%.³⁰¹

Un empoisonnement ?

Le risque d'empoisonnement à Sainte-Hélène est souvent évoqué par les différents éditorialistes, et curieusement particulièrement chez Montholon. Montholon lui-même compare Longwood : « à la fameuse chambre de Vincennes, où avaient été successivement enfermés par le cardinal de Richelieu, et où étaient morts Puylaurans, Ornano, et le grand prieur de Vendôme, laquelle chambre, au dire de Madame de Rambouillet, valait son pesant d'arsenic. »³⁰² ; il dit également d'Hudson Lowe : « Je dirais avec une profonde conviction que son but était la mort de l'Empereur. »³⁰³ ; il rapporte les propos de Napoléon après une visite d'Hudson Lowe : « Jetez cette tasse de café, je ne veux pas la boire, cet homme s'en est approché. Je le crois capable de tout, même de m'empoisonner. »³⁰⁴ Bertrand rapporte cette réplique : « Si Lord Castlereagh vous a donné l'ordre de nous empoisonner ou de nous faire tuer tous, faites-le le plus vite possible. »³⁰⁵ L'éventualité d'un empoisonnement est évoquée à la moindre maladie d'un membre de l'entourage, la mauvaise qualité des aliments ou le mauvais goût du vin (avec, peut-être, nous le verrons une certaine intuition) : « Ce coquin de Reade est capable de chercher à m'empoisonner, il a la clef de la cave, il peut changer les bouchons ! »³⁰⁶

Le refus par Napoléon de tout médicament, qui plus est, prescrit par les médecins anglais, est sans doute en partie lié à la crainte d'un empoisonnement. Montholon, encore lui, précise que tout ce qu'il mange ou boit est préalablement essayé par quelqu'un de l'entourage : « L'Empereur n'a jamais rien bu ni mangé à Longwood qui n'ait été essayé par quelqu'un de sa maison...ce n'est que sur mon assurance...dans le goût de ce que je venais de boire ou de manger ainsi, qu'il en prenait... »³⁰⁷

L'hypothèse d'un empoisonnement chronique par l'arsenic a été évoquée pour la première fois par le stomatologue suédois Sten Forshulvud³⁰⁸ dans les années 1960. Passionné par l'histoire napoléonienne, à la lecture des Mémoires de Marchand, il fait la corrélation entre l'empoisonnement d'un roi de Suède au XVIème siècle, et les symptômes de Napoléon. Elle est reprise par Ben Weider, René Maury³⁰⁹ et François de Candé-Montholon.³¹⁰

Elle repose sur plusieurs arguments :

1 - L'incapacité du diagnostic habituellement retenu de cancer de l'estomac à expliquer l'ensemble de la symptomatologie de la maladie terminale, les constatations anatomiques et le mécanisme de la mort.

2 - La présence dans le tableau clinique décrit chez Napoléon par ses médecins successifs de pratiquement tous les symptômes d'une intoxication chronique par l'arsenic.

L'arsenic est une substance que l'on trouve sous forme de cristaux gris, d'aspect métallique. Il s'agit d'un poison violent, que l'on retrouve à l'état naturel, dans la croûte terrestre, les sols et l'eau. Une fois ingéré, l'arsenic est distribué dans l'organisme, sans organe cible, grâce à sa fixation aux protéines plasmatiques et à la globine des hématies. Cependant en cas d'intoxication aiguë, on trouve de fortes concentrations d'arsenic dans le foie, les reins et la rate. En cas d'intoxication chronique, on retrouve l'arsenic dans les phanères.³¹¹ Le cœur, les muscles et les poumons fixent peu l'arsenic, et il passe difficilement la barrière hémato-encéphalique. Il se fixe durablement sur les os.³¹² Il est principalement métabolisé par le foie, et éliminé par les reins.

La toxicité :

□ Dans la forme suraiguë, c'est l'intérêt à l'époque en cas d'empoisonnement criminel, les symptômes sont similaires à ceux du choléra, camouflant les symptômes dans l'heure qui suit la prise, une saveur âcre dans la bouche, associée à des brûlures oesophagiennes, des vomissements, des douleurs épigastriques et abdominales, des diarrhées sanglantes et cholériformes, une déshydratation, un collapsus, enfin un coma puis la mort.³¹³ L'exemple classique est celui de madame Bovary de Gustave Flaubert.

³¹⁴

□ Dans la forme aiguë, la plus commune les symptômes sont plus tardifs, 10 heures après l'ingestion. La dose minimum létale en 24h est de 2mg/kg. Les signes sont sensiblement similaires à la forme suraiguë, mais plus étalés dans le temps. Le décès survient en 6 à 8 jours. On peut également observer une encéphalopathie avec des

crises convulsives, une hépatonéphrite ainsi que des troubles de coagulation, une hépatomégalie, une dépilation, une alopecie, une polynevrinite sensitivo-motrice. ³¹⁵

□ La forme chronique : il s'agit d'une forme où le mode d'administration est répété au long cours à une dose inférieure à 0,3 mg par jour. Les symptômes apparaissent progressivement dans le temps, associant une altération de l'état général, des troubles des phanères (éruptions cutanées notamment dans les zones de frottements, ulcérations cutanées douloureuses, mélanodermie, hyperkératose palmo-plantaire, eczéma, urticaire, alopecie), des troubles ORL (rhinite, perforation de la cloison nasale, stomatite, pharyngite, bronchite chronique), une kérato-conjonctivite ainsi que des troubles digestifs (douleurs et diarrhée).³¹⁶ Si l'exposition est répétée, on peut aussi avoir des troubles neuro-psychiques : asthénie, céphalées, troubles mnésiques, insomnie, troubles de l'humeur ; une pancytopenie ; un syndrome de Raynaud, une acrocyanose et une thrombopathie oblitérante.³¹⁷

Les signes cliniques de Napoléon

Foshufvud en comparant les signes d'intoxication chronique par l'arsenic et les symptômes de Napoléon décrits dans les Mémoires de Marchand, observe que le tableau clinique de Napoléon contient pratiquement tous ceux de cette intoxication :

- les troubles digestifs, le manque d'appétit, mais la prise de poids
- le goût de terre noire et l'amertume dans la bouche
- les maux de tête
- l'asthénie
- les sautes d'humeur passant de la tristesse à la jovialité excessive
- les cheveux fins
- les frissons
- la rhinite
- l'insomnie

-les malaises avec frissons et tremblements sans fièvre : la température prise pour la 1ère fois le 21 avril 1821 par le Dr Arnott est de 35°5 (96° Farhenheit)³¹⁸

-la transpiration

-la sensibilité des yeux à la lumière, et le larmolement

-la toux sèche et persistante

-l'enrouement

-la surdité

-le d chassement des dents sur des gencives enflées, douloureuses et saignantes

-l'éruption cutanée avec pustules et prurit

-les oedèmes des membres inférieurs

-l'hépatomégalie

-l'ictère

-la dysurie

-la polynévrite

-l' amyotrophie et les crampes des membres inférieurs

-la tachycardie, l'arythmie

Seuls trois signes ne sont pas mentionnés : la mélanodermie ; les bandes de Mees, petites stries longitudinales sur les ongles ; et la kératinisation des pieds. Mais les 2 premiers, très discrets, ne sont observés que s'il sont recherchés. La plupart des symptômes n'ont isolément aucune spécificité, et c'est ce qui fait que l'intoxication par l'arsenic est rarement évoquée sur les seuls éléments médicaux : c'est leur conjonction qui vient étayer une hypothèse évoquée par d'autres éléments. Pour Napoléon, certains ont d'autant plus de signification qu'il n'y a pas d'explication à leur origine : les variations d'humeur, l'alternance de somnolence et d'insomnie, la photophobie, la surdité, la prise de poids avec surcharge graisseuse paradoxale associée à une amyotrophie des membres inférieurs, la gingivite, les malaises avec frissons et tremblements sans fièvre,

la disparition du système pileux...

Epilogue : le 15 octobre 1840, le tombeau et les 3 cercueils de Napoléon sont ouverts avant « le retour des Cendres » en France et à la stupeur de tous, le cadavre est dans un état d'exceptionnelle conservation.³¹⁹ Or l'arsenic est connu pour retarder la décomposition des tissus.

Les cheveux de Napoléon

Forshuvuld a pu se procurer des échantillons de cheveux de l'Empereur afin de faire des analyses. Il retrouve une concentration d'arsenic supérieure à 10 fois la normale. Son étude ne précise pas sur quelle partie du cheveu est retrouvé l'arsenic, ce qui ne permet pas de conclure à une intoxication aiguë ou chronique.³²⁰

Ben Weider fera faire lui aussi des analyses sur les cheveux de Napoléon dans l'intention d'aller plus loin dans les analyses. Il finit par se procurer des cheveux datant du 6 mai 1821 et fait procéder à leur analyse, section par section, afin de déterminer précisément les jours d'intoxication. On les retrouve sur le graphique ci-dessous :

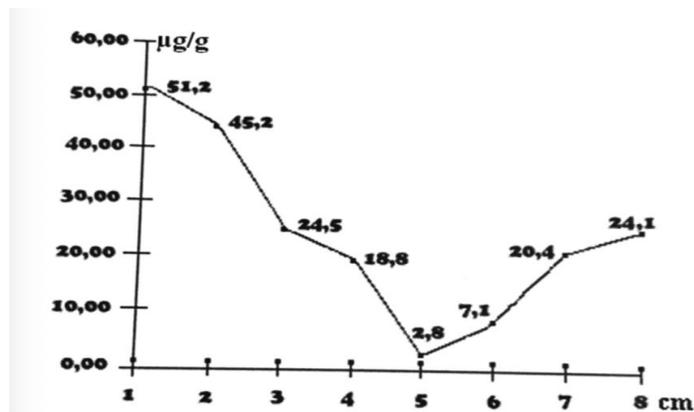


Figure 21 : Analyse d'un cheveu de Napoléon

Densité d'arsenic en µg/g en fonction de la localisation sur le cheveu (cm) (Weider, 1999)

Sur ce graphique, on constate que l'intoxication à l'arsenic de Napoléon varie selon la localisation sur le cheveu et donc que l'exposition a été très variable dans le temps.

Pour aller plus loin dans ses recherches, il finit par se procurer des échantillons de 5 mèches de cheveux : 1 mèche de cheveux datant de 1816 coupée par Las Cases, et 4 mèches coupées le lendemain du décès (mèches abbé Vignali, Lady Holland, Noverraz et Marchand). Elles sont analysées par le docteur Kintz avec les résultats suivants³²¹ :

Cheveux	Concentration en arsenic ($\mu\text{g/g}$ de cheveu)
Las Cases	7,43
Abbé Vignali	15,50
Lady Holland	38,53
Noverraz	6,99
Marchand	15,20

Tableau 6 : Concentration en arsenic dans différents cheveux de Napoléon (Kintz et al., 2002)

D'après l'analyse de Kintz, la concentration en arsenic de toutes les mèches est supérieure à la normale. De plus, si l'arsenic a été ingéré, il passe dans la circulation sanguine, et se retrouve dans la partie centrale, la medulla, des cheveux.³²² Par contre, on ne trouve l'arsenic qu' à la surface des cheveux en cas de contamination extérieure du fait du procédé de conservation de la mèche par exemple, car il n'y a pas eu de passage dans la circulation sanguine. ⁽³²³⁾⁽³²⁴⁾ L'analyse de Kintz, montre que l'arsenic contenu dans les cheveux de Napoléon se trouve dans la médulla, soit au centre du cheveu, preuve d'un passage dans la circulation sanguine, et donc d' une résorption a priori digestive mais possiblement autre, cutanée par exemple. ³²⁵

Napoléon a donc été exposé à l'arsenic qu'il a probablement ingéré de manière chronique.

La technique d'empoisonnement.

Elle aurait été celle de la marquise de Brinvilliers ⁽³²⁶⁾⁽³²⁷⁾ et des empoisonneurs de la célèbre affaire des poisons sous le règne de Louis XIV.³²⁸ C'est à l'époque le poison le plus utilisé car facile à trouver étant utilisé comme mort-aux-rats, facile à administrer car inodore et sans saveur, et efficace à faibles doses indétectables à l'autopsie. La victime présente une maladie grave d'évolution progressive dont le diagnostic échappe au médecin. Le coup de grâce est apporté involontairement par l'administration par un tiers au dessus de tout soupçon, le médecin, d'une médication isolément inoffensive, mais mortelle sur un organisme imprégné d'arsenic. La marquise utilisait l'antimoine, d'autres les mercures. Arsenic, antimoine et mercure sont des poisons cellulaires par mécanisme thioloxydant, et des doses normalement bien tolérées d'antimoine et de mercure deviennent mortelles sur un organisme préparé par l'arsenic.³²⁹

Le 22 avril, Napoléon accepte de prendre l'émétique, une préparation à base de tartrate d'antimoine, prescrite par Antommarchi³³⁰ ; le 3 mai, lui est administré à son insu, sur prescription d'Arnott une très forte dose de calomel, soit du chlorure mercurique.³³¹ Il est à noter qu'il reçoit également de l'extrait de rhubarbe incompatible avec l'antimoine ; il reçoit aussi de l'orgeat, un sirop préparé à partir d'amandes amères contenant de l'acide cyanhydrique, dont l'association au calomel contenant du mercure inerte produit du cyanure de mercure, soluble, donc résorbable, et hautement toxique. Il a également été détecté la présence de taux élevés de mercure dans les cheveux de Napoléon.³³²

La vaste ulcération de la muqueuse gastrique constatée à l'autopsie peut correspondre à une corrosion par les sels de mercure, et la couleur noirâtre de la selle volumineuse émise après la prise de calomel, ainsi que les matières noirâtres observées à l'ouverture de l'estomac et du colon, à la fois à une hémorragie secondaire à cette corrosion et à la présence de mercure métallique noir comme de l'encre.

Les suspects potentiels :

Le suspect d'être l'empoisonneur est Montholon, pour de multiples raisons. ⁽³³³⁾⁽³³⁴⁾ Toute sa vie le montre, Montholon est un aventurier, un intrigant, un personnage assez trouble ; intelligent, habile et rusé, joueur, il est proche de l'Empereur étant grand chambellan et ministre plénipotentiaire ; il arrive à être sélectionné parmi ceux qui vont l'accompagner en exil ; selon Albine sa femme, à l'île d'Aix, il est seul avec Lallemand à déconseiller à Napoléon de se fier à l'hospitalité britannique, ce qui aurait été déterminant dans la confiance que celui-ci lui témoignera ensuite³³⁵ ; à Sainte-Hélène, il intrigue pour écarter de Longwood ou faire éconduire de Sainte -Hélène progressivement les proches de l'Empereur : Bertrand qu'il remplace très rapidement comme responsable de l'intendance, puis Gourgaud avec lequel il est en conflit et qui rentre en France ; et vu ses liens réguliers avec Hudson Lowe, il est possible également qu'il ait joué un rôle dans les renvois de Las Cases et d'O'Meara. Il gagne la confiance de l'Empereur, devenant un proche et un confident. Il semble même qu'il soit complice de la relation qui s'établit entre son épouse Albine et Napoléon. Il écrit même à Albine lorsqu'elle a quitté Sainte-Hélène pour revenir en France, le 5 décembre 1820 : « *Je suis tout à fait garde-malade* »³³⁶, et le 20 décembre : « *Ma vie se passe avec lui..il veut que je sois toujours là...il ne veut prendre d'autres remèdes que ce que je lui donne ou lui conseille ; Antommarchi en perd la tête, seul je trouve grâce auprès de lui.* »³³⁷

Son dévouement ne sera pas vain, puisqu'il est le premier des bénéficiaires du testament de Napoléon, héritant de 2 millions de francs-or (500 000 francs pour Bertrand par exemple), « *en reconnaissance des soins filiaux qu'il m'a rendus.* »³³⁸

- A Longwood, il est responsable de l'intendance et des approvisionnements ; la demeure est infestée de rats et l'arsenic est à la portée de tous³³⁹, mais c'est lui qui en gère le stock ; surtout, il gère le ravitaillement et il est seul à avoir la main sur le fameux vin de Constance, dont Longwood ne dispose que d'une petite quantité (11 bouteilles par mois) et réservé à l'usage exclusif de Napoléon. C'est donc une bouteille entamée qui est servie pendant 3 jours. De plus, c'est Montholon lui-même qui le met en bouteille, une fois par mois, à partir de la bonbonne qui arrive de Hut's gate.³⁴⁰

- Curieusement, il est le seul à indiquer que Napoléon ne peut pas avoir été empoisonné à Sainte-Hélène puisque sa desserte de table était mangée par ses valets, qu'il partageait le déjeuner et le dîner avec lui, et qu'il buvait les breuvages qui lui étaient destinés hors des repas.³⁴¹

- Le couple Montholon, comme Napoléon lui-même, est parfaitement informé de la technique d'empoisonnement chronique par l'arsenic puisque nous dit Gourgaud à la date du 11 juillet 1816 : « *Sa Majesté me fait demander à 4 heures chez Mme de Montholon. Elle lit les Fables de La Fontaine et l'histoire de Mme de Brinvilliers.* ». ³⁴²

- La coïncidence entre la période de maladie de Montholon de juillet à octobre 1819 le rendant indisponible auprès de l'Empereur et la période d'amélioration de l'état de santé de Napoléon est troublante.

- troublante également est la mort brutale de Cipriani le 24 février 1818, en quelques heures, dans un tableau évoquant pour Antommarchi une péritonite, alors qu'une bonne de Mme de Montholon, amie de Cipriani, meurt la même nuit dans les mêmes circonstances ; ceci peu temps après que Cipriani a, semble-t-il, dérobé plusieurs bouteilles de vin de Constance dans la réserve étant le seul à avoir la clé avec Montholon. Enterré au cimetière protestant, sa tombe recherchée en 1840 au moment du retour des Cendres ne sera curieusement jamais retrouvée. Il semble également que le couple Bertrand ait été malade quelques mois plus tard après avoir bu une bouteille de ce vin de Constance que Napoléon leur avait offerte pour un service rendu.³⁴³

Deux détails laissent à penser que Napoléon sait ou suspecte que Montholon, qu'il considère sur son testament un peu comme un fils adoptif, l'empoisonne : c'est justement chez les Montholon en présence d'Albine qu'il lit le l'Histoire de la marquise de Brinvilliers et à Gourgaud qu'il fait appeler (comme témoin?), il insiste sur le fait que la marquise a commis ce qu'il considère comme le pire des crimes, le parricide (le coupable étant seul condamné à mort à avoir le poing droit coupé avant d' avoir la tête tranchée dans le Code pénal de 1810 - article 13 ³⁴⁴). Ensuite, les derniers mois de sa vie et sur son lit de mort, il l'appelle à plusieurs reprises « *mon fils* ». ⁽³⁴⁵⁾⁽³⁴⁶⁾

Sachant l'analogie qu'il entretient entre son destin et celui de César, on ne peut que penser au « *tu quoque, mi fili !* » de César lorsqu'il voit que son fils adoptif Brutus fait

partie de ses assassins. D'autant que précédemment en septembre 1819, il dit à Antommarchi que César connaissait ceux qui voulaient l'assassiner.³⁴⁷ Le parallèle qu'il établit entre sa mort et celle de César est bien une réalité puisque quelques jours avant celle-ci, début mai, au passage d'une comète dans le ciel de Sainte-Hélène, il déclare : « *Ah! ma mort, comme celle de César, sera marquée !* ». ³⁴⁸

Les commanditaires et les scénarios possibles

Scénario 1 : Montholon a agi seul pour son propre compte. 2 hypothèses :

-un assassinat par jalousie du fait de la relation d'Albine avec Napoléon ; puis par rancune et pour rejoindre Albine dont Napoléon a provoqué le départ ; il existe aussi une autre cause de rancune du couple surtout de la part d'Albine, humiliée, par Napoléon qui a refusé le mariage de son chambellan avec une femme de fâcheuse réputation, puis a cassé Montholon de sa charge, ce dernier ayant passé outre ³⁴⁹; dans ce cas, Montholon applique la méthode de la Brinvilliers de A à Z.

-une intoxication chronique à l'arsenic de Napoléon provoquant une maladie chronique réversible à l'arrêt dans le but d'obtenir des Anglais le retour en Europe ; Cette requête est refusée par Hudson Lowe. Le décès survient par accident, lié aux prescriptions médicales de calomel et d'émétique.

Scénario 2 : un assassinat politique pour le compte des Anglais.

L'empoisonnement sur ordre de Hudson Lowe est une éventualité que Napoléon envisage et évoque à de nombreuses reprises.⁽³⁵⁰⁾⁽³⁵¹⁾⁽³⁵²⁾⁽³⁵³⁾⁽³⁵⁴⁾ L'assassinat politique est une méthode utilisée par le Cabinet anglais probablement à l'instar de l'assassinat du Tsar Paul 1er en 1801 . Montholon est en contact régulier avec les Anglais. C est Hudson Lowe qui adresse le 25 avril à Napoléon les amandes amères permettant de préparer l'orgeat incompatible avec le calomel.³⁵⁵ Et c'est sous la pression d'Hudson Lowe, qu'a lieu le 2 mai une concertation entre les Drs Antommarchi et Arnott et les Drs Shortt et Mitchell. Ce sont les médecins anglais qui imposent le 3 mai contre l'avis d'Antommarchi la prescription d'une dose massive de calomel (dix grains alors que la dose habituelle est de un à deux grains).³⁵⁶

Scénario 3 : un assassinat politique pour le compte des Royalistes.

En France, le camp royaliste, à l'instigation du comte d'Artois, a tenté à plusieurs reprises d'assassiner Napoléon durant le Consulat et l'Empire. On se souvient notamment du complot de Cadoudal et de l'attentat de la rue Saint-Nicaise. Même déchu et exilé mais vivant, il reste pour les Ultras une menace comme l'a démontré son retour de l'île d'Elbe. Montholon a des liens anciens, « naturels », avec les royalistes. Sa famille appartient à l'ancienne noblesse depuis le XII^{ème} siècle. Après la mort de son père, sa mère se remarie avec le comte de Semonville, qui adopte les 4 enfants de sa femme. Semonville est très lié à Maret, duc de Bassano, lequel trahit Napoléon en 1814. Semonville est nommé Pair de France et travaille à la rédaction de la Charte. Montholon, le 20 avril 1814, écrit à Louis XVIII : « *Je servirai Votre Majesté aussi fidèlement que mes ancêtres ont servi Henri IV et François 1^{er}.* » Il est nommé chevalier de Saint-Louis, maréchal de camp et veneur de Sa Majesté. Mais il se rallie à l'Empereur dès son retour d'Elbe³⁵⁷, alors que Semonville se tient prudemment à l'écart durant les Cent-Jours et que son frère Louis-Désiré suit Louis XVIII à Gand...

Scénario 4 : une intoxication volontaire de Napoléon avec la complicité de Montholon.

2 hypothèses :

-un suicide assisté par Montholon.

On l'a vu plus haut, Napoléon depuis sa jeunesse est sujet à des épisodes dépressifs réactionnels à des situations d'échec. Pour Jean Paul Kauffman³⁵⁸, qui a connu lui aussi l'épreuve de l'exil et de la captivité prolongée, Napoléon, déchu, exilé au bout du monde à Sainte-Hélène, est en dépression. Abandonné par beaucoup, trahi par certains, isolé des siens, désoeuvré, épié, humilié par les conditions d'hébergement de Longwood, il présente une grande souffrance morale dont témoignent son isolement dans sa chambre des jours de suite et les termes utilisés de façon récurrente par les chroniqueurs : ennui, mélancolie, tristesse, idées noires...⁽³⁵⁹⁾⁽³⁶⁰⁾ Il garde cependant un temps l'espoir d'un retour à la faveur d'un changement de la situation politique en Europe ou en Angleterre, s'informant par la lecture de journaux anglais et la conversation de voyageurs en escale. A la souffrance morale qui s'aggrave vu le

caractère improbable d'un retour, vont s'ajouter les souffrances et la déchéance physiques liées à la maladie.

Très tôt dans son existence, le suicide est un sujet d'interrogation pour Napoléon. C'est un sujet qu'il évoque à plusieurs reprises dans ses écrits de jeunesse ; à 17 ans, en mai 1786, il écrit : « *Puisque je dois mourir, ne vaut-il pas autant se tuer ?* »³⁶¹ Sa brève nouvelle « *Le masque prophète* »³⁶² et son conte romanesque « *Clisson et Eugénie* »³⁶³ se terminent par des suicides. Il va avoir à plusieurs reprises des idées ou des conduites suicidaires, ainsi qu'une véritable tentative de suicide après sa première abdication à Fontainebleau.³⁶⁴

A Sainte-Hélène, ses conversations sur le suicide sont fréquentes. Ses réflexions portent surtout sur le suicide du chef politique ou militaire, traduisant ce qui est au centre de ses préoccupations : Pichegru³⁶⁵, Caton d'Utique, Brutus et Cassius.³⁶⁶ En août 1820, il dicte à Marchand un texte intitulé « *Pensée sur le suicide* », dans lequel il estime que si un homme a le droit de se tuer, c'est toujours une erreur en raison du caractère irréversible, absolu du geste et réversible, relatif des circonstances qui l'y poussent : « *L'homme qui se fût tué le lundi eût voulu vivre le samedi, et cependant on ne se tue qu'une fois.* »³⁶⁷

A plusieurs reprises entre novembre 1817 et avril 1821, il déclare à peu près dans les mêmes termes qu'il ne fera rien pour abréger ses jours.⁽³⁶⁸⁾⁽³⁶⁹⁾⁽³⁷⁰⁾⁽³⁷¹⁾⁽³⁷²⁾

L'hypothèse d'un suicide est donc peu probable ; si l'homme Napoléon y pense, l'homme politique ne peut se suicider ; son comportement doit être exemplaire : mourir à son heure dans la religion et les traditions de son père et de son peuple est une nécessité politique. Toutefois, s'il ne peut envisager un suicide évident qui ternirait son image, un suicide masqué par la méthode de la Brinvilliers ne peut être totalement exclu dans la mesure où il sauve les apparences.

-une intoxication volontaire par l'arsenic avec la complicité de Montholon.

L'objectif est de provoquer une maladie afin d'obtenir le retour en France, pour lequel il n'y a plus d'espoir par changement de la situation politique en Europe ou en Angleterre.

Ceci peut expliquer le refus de Napoléon la prise de tous les médicaments prescrits à Sainte-Hélène par O'Meara puis Antommarchi. Le décès est accidentel par les prescriptions médicales qu'il finit par accepter sachant sa mort de toute manière inéluctable ou auxquelles n'est plus en état de s'opposer ou administrées à son insu comme le calomel.

Scénario 5 : la mithridisation

Une dernière hypothèse serait que Napoléon ait été exposé régulièrement tout au long de sa vie à de faibles doses d'arsenic, de façon involontaire ou volontaire afin de se protéger d'une éventuelle tentative d'assassinat, comme l'avait fait auparavant Mithridate, ainsi d'ailleurs que la marquise de Brinvilliers qui avait testé l'action de faibles doses d'arsenic sur elle-même³⁷³. Ceci pourrait expliquer pourquoi Napoléon ne succombe pas à des doses peut-être plus élevées administrées à Sainte-Hélène ne présentant que des symptômes d'intoxication chronique, avant de succomber par l'interaction du manganèse et du mercure prescrits. Il évoque lui-même Mithridate, le 23 juillet 1816, alors qu'il est dans la lecture de la pièce de Racine.^{374 375}

Deuxième partie

L'influence possible de la santé de Napoléon sur le personnage historique

*« La vérité de demain se
nourrit de l'erreur d'hier ».*

Antoine de SAINT-EXUPÉRY

C'est un lieu commun que de rappeler les capacités intellectuelles hors normes de Napoléon. Citons pour illustrer le propos de l'historien Hippolyte Taine, pourtant très critique du personnage : « *...son esprit, par sa compréhension et sa plénitude, déborde au delà de toutes les proportions connues ou même croyables. Il y a trois atlas principaux en lui, chacun d'eux composé d'une vingtaine de gros livrets, distincts et perpétuellement tenus à jour.- Le premier est militaire et forme un recueil énorme de cartes topographiques aussi minutieuses que celles d'un état-major....- Le second, qui est civil, ressemble à ces gros volumes où, chaque année, nous lisons aujourd'hui l'état du budget....- Le troisième est un gigantesque dictionnaire biographique et moral, où comme un casier de haute police, chaque individu notable, chaque groupe local, chaque classe professionnelle ou sociale et même chaque peuple a sa fiche...* »³⁷⁶

Nous avons également vu précédemment la connaissance et la maîtrise que l'homme avait de sa personne et de son caractère, l'utilisant au mieux pour tenir son rang de chef d'état et de chef militaire (charme et séduction de la conversation, accès de colère, absence de rancune devant passer pour de la clémence et non de la faiblesse)... ces facultés ont-elles par moment été altérées par la maladie ?

De plus le vécu de ses propres maladies et de ce fait la préoccupation de sa propre santé, les fréquents contacts qu'il avait avec les médecins, l'opinion personnelle qu'il s'était faite de la médecine et de l'efficacité des médicaments de son temps ont-ils influencé l'intérêt qu'en homme des Lumières, il portait à la médecine comme à tout domaine du savoir, et suscité la préoccupation du chef d'armée et du chef d'état pour la santé de ses soldats et de sa population ?

Nous envisagerons donc successivement :

- l'opinion qu'il s'est faite de la médecine, des médicaments, des soins et des médecins de son époque
- l'influence de la santé de l'homme Napoléon sur l'homme d'état
- l'influence de la santé de l'homme Napoléon sur le chef militaire
- l'influence de la santé de l'exilé Napoléon sur le personnage historique

Chapitre V

Son opinion de la médecine

*« Se vider de tout ce dont on est plein,
se remplir de tout ce dont on est vide. »*

SAINT AUGUSTIN

Les nombreux problèmes de santé et donc les fréquents rapports que Napoléon a avec les médecins, conjugués à sa curiosité pour tous les domaines de la connaissance en homme des Lumières du XVIIIème l'amènent naturellement à les côtoyer et discuter très souvent avec ceux-ci de la médecine, des médicaments, des soins et du métier de médecin. Son opinion, il l'exprime notamment à son médecin personnel le Dr Corvisart :

« L'Empereur avait souvent entrepris sur la médecine le célèbre Corvisart, son médecin. Celui-ci, à part l'honneur de son corps et de ses collègues, lui confessait avoir à peu près les mêmes opinions, et les mettait même en pratique. Il était très ennemi des remèdes, les employait fort peu...Ne croyez-vous pas, disait l'Empereur, que, vu l'incertitude de la médecine en elle-même et l'ignorance des mains qui l'emploient, ses résultats pris en masse, sont plus funestes aux peuples qu'utiles ?...Corvisart en convenait franchement. »³⁷⁷ Il l'exprime à nouveau à Sainte-Hélène lorsqu'il reçoit le Dr Warden, médecin du Northumberland, en escale, qu'il a connu et apprécié lors de la traversée qui l'a amené.³⁷⁸

Son expérience personnelle pour lui-même et pour ses parents, son oncle, son père, puis son neveu Louis-Napoléon, dont il pense faire son successeur, mort du croup, explique à la fois sa préoccupation de la santé, mais également sa méfiance et sa perplexité à l'égard de la médecine. Napoléon lui reproche notamment de ne pas être assez préventive et trop iatrogène : *« Notre corps est une machine à vivre, il est organisé pour cela, laissez-y la vie se défendre elle-même, elle fera plus que si vous la paralysez*

en l'encombrant de remèdes. Notre corps est comme une montre parfaite qui doit aller un certain temps. L'horloger ne peut la manier qu'à tâtons et les yeux bandés. Pour un qui, à force de la tourmenter à l'aide d'instruments bicornus, vient à lui faire du bien, combien d'ignorants la détruisent³⁷⁹ ».

Il dit ne pas croire en la médecine car c'est « *un art conjectural* », et que les médecins sont « *des charlatans* ». Il éprouve également une profonde répugnance envers les médicaments : il n'en absorbe que dans de très rares occasions malgré les prescriptions³⁸⁰. Il croit plus en la chirurgie. Il pense que la médecine est utile, dans les maladies assez rares à l'époque, connues, consacrées par le temps et l'expérience : « *...l'art du médecin est alors comparable à celui de l'ingénieur dans les sièges où les maximes de Vauban, les règles de l'expérience ont soumis tous les hasards à des lois connues.* »³⁸¹

Il croit plus en la valeur du médecin que de la médecine. Pour lui, ce qui fait la valeur du médecin, c'est l'homme : « *La médecine est une science physico-mathématique, qui exige beaucoup de connaissances sans doute mais leur acquisition ne fait pas le médecin, il faut l'expérience et, outre cela, un bon jugement. De même, qu'un homme en sachant bien le latin ne fait pas de vers comme Horace, de même un médecin quoique bon botaniste, chimiste, etc... est un mauvais médecin. Il en est de même des généraux : toutes les connaissances du monde et l'expérience de la guerre ne font pas un bon général.* » Il estime également que les médicaments sont plus dangereux qu'efficaces. Il dit à Warden avoir eu le projet - auquel les médecins se sont opposés- d'une loi n'autorisant à la masse des médecins que la prescription des remèdes « innocents », pour ne permettre celle des remèdes « héroïques » (tel l'émétique qu'il cite) qu'à ceux ayant une certaine notoriété.³⁸²

On comprend donc que Napoléon, tout à la fois confronté lui-même à des problèmes de santé toute sa vie, depuis l'époque où, jeune officier, il doit demander à plusieurs reprises des congés pour cause de maladie, jusqu' à celle de l'exil à Sainte-Hélène où il meurt d'une longue maladie, et en même temps convaincu de l'inefficacité de la médecine de son temps, se soit montré ouvert à tout ce qui lui sera proposé pour l'améliorer dans l'intérêt de son peuple et de son armée.

Chapitre VI

L'influence sur l'homme d'Etat

*« Le monde est un livre, et ceux qui ne
voyagent pas n'en lisent qu'une page. »*

SAINT AUGUSTIN

Soucieux de sa santé et de celle de sa famille, dont témoigne à la Maison Impériale la création d'un véritable système de soins dont est chargé Corvisart, il est également conscient que ce problème concerne l'ensemble de la population. La santé va donc être l'une de ses nombreuses préoccupations de chef d'Etat.

La formation des médecins

Ce qui explique le scepticisme de Napoléon pour la médecine et les médecins, c'est qu'il a eu affaire à des médecins qui ont été formés par les Facultés de l'Ancien Régime. Jusqu'en 1793, ces 24 Facultés dispensent en latin un enseignement uniquement théorique d'une médecine purement conceptuelle basée essentiellement sur les manifestations des 4 humeurs de l'organisme : le sang, la pituite, la bile jaune et la bile noire ou humeur mélancolique. Il n'y a aucun enseignement pratique : l'examen du malade est exclu et l'autopsie rare. Il existe également depuis 1530 un Collège Royal avec des chaires d'anatomie, de chirurgie, puis de médecine sous Louis XIV dont les élèves ne sortent pas docteurs mais maîtres. Sous Louis XVI, les Facultés vont perdre la formation des chirurgiens, désormais confiée au Collège de chirurgie.³⁸³

La période fin du XVIII^{ème} - début du XIX^{ème} siècle, celle de la Révolution, du Consulat et de l'Empire, est celle de la naissance de la médecine moderne. La médecine passe d'un art livresque basé sur des théories préconçues, tel que parodié

par Molière, à une science basée sur les signes cliniques observés à l'examen du malade et aux constatations anatomiques visibles à l'intervention ou à l'autopsie. Paris est en pointe dans cette évolution vers cette méthode anatomo-clinique prônée par Corvisart et Laennec par exemple. Balzac fera dire à Emile Blondet dans *La maison Nucingen* : « *La médecine moderne, dont le plus beau titre de gloire est d'avoir, de 1799 à 1837, passé de l'état conjectural à l'état de science positive et ce par l'influence de la grande école analyste de Paris..* »³⁸⁴ La pharmacie moderne sera un peu plus tardive dans le XIXème siècle tributaire des progrès de la chimie permettant l'isolement des premiers principes actifs entre 1815 et 1820 (la quinine en 1820 par exemple).

C'est à la Révolution, sous la Convention que cette conception nouvelle de la médecine va commencer à devenir réalité en s'imposant dans les institutions. Trois médecins, qui avaient des responsabilités politiques, sont à l'origine de cette évolution : surtout Fourcroy, mais également pour une part Chaptal et Cabanis.

Fourcroy

Antoine-François Fourcroy (1755-1809), médecin, chimiste, député à la Convention. Il procède à la réforme hospitalo-universitaire. Il souhaite faire fusionner la médecine et la chirurgie et Il est à l'origine de la création des 3 nouvelles facultés de médecine³⁸⁵: Paris, Strasbourg et Montpellier (appelées écoles, puis écoles centrales puis facultés). « *Gothique* » est l'expression dont il qualifie l'enseignement jusqu'alors de la médecine.



« *Ce qui a manqué jusqu'ici aux écoles de médecine, la pratique de l'art, l'observation au lit du malade, deviendra une des principales parties de l'enseignement.* »³⁸⁶

Le études sont gratuites et l'enseignement axé sur la pratique. Après le 18 brumaire, il est nommé au poste de conseiller d'état le 25 décembre 1799, puis il se voit conférer la direction de l'instruction publique en 1802. Il participera a la création de 6 écoles de médecine et de pharmacie. Il prend part à la réforme des études de médecine et en fixe la durée, le programme à étudier, les examens et la soutenance de thèses.³⁸⁷

Bien que Napoléon ne l'apprécie pas, il le fait tout de même comte devant le travail acharné et les réformes qu'il a instaurées, mais Fourcroy ne sera jamais nommé à la tête de l'université ce qu'il considère comme une humiliation. ³⁸⁸

Chaptal

Jean-Antoine-Claude Chaptal (1756-1832), médecin, chimiste, il rejoint la société royale dans la section des aides anatomistes. Suite à un drame lors d'une dissection, (un adolescent se réveille pendant la dissection,) il décide de prendre du recul par rapport à la médecine suite à cet événement traumatisant, et préfère voir la médecine sous l'angle de la santé publique.³⁸⁹



Lorsque Bonaparte prend le pouvoir en 1799 Chaptal sera élu sénateur et ministre de l'Intérieur. Il relaie les idées de Fourcroy sur la formation médicale au Sénat et au gouvernement. C'est à son initiative que s'ouvre en 1802 une école pour sage-femmes. Avec l'aide de celles-ci, il parvient à faire nettement diminuer la mortalité infantile. Il est également adepte de la vaccination. ³⁹⁰

Cabanis

Pierre-Jean-Georges Cabanis (1757-1808), également médecin et sénateur, en complémentarité avec Fourcroy, est l'initiateur des écoles cliniques qui vont s'ouvrir à Paris dans les hôpitaux. Il est l'adjoint de Corvisart, il adopte les préceptes de Corvisart et prône l'examen du patient et l'observation des symptômes au chevet du malade.³⁹¹



Il rencontre Napoléon en 1799. Républicain, ayant eu beaucoup de réticence sur la peine de mort pendant la révolution, et ayant perdu beaucoup de ses amis pendant la période de la terreur, il est un vif partisan du coup d'état orchestré par Napoléon. ³⁹²

Napoléon, qui n'est donc pas à l'origine de cette évolution, va la conforter dès qu'il est au pouvoir en 1799, s'impliquant lui-même dans le dossier jusqu'à faire réécrire 23 fois ses textes à Fourcroy pour aboutir à la naissance de l'Université Impériale et de la médecine hospitalo-universitaire. L'enseignement obéit à 4 principes :

- fusion de la médecine et de la chirurgie en un tronc commun avec le choix entre l'une des 2 disciplines au terme du tronc commun
- enseignement pratique dans les seules cliniques hospitalières habilitées
- choix au concours comme unique test de sélection pour les étudiants comme pour les professeurs
- valeur universelle du diplôme de docteur en médecine comme en chirurgie

La gratuité, un temps envisagé, est abandonnée pour des droits universitaires qui rendent les études aussi onéreuses que sous l'Ancien Régime. L'enseignement se fait sur 3 ans. Il est théorique et pratique avec des stages cliniques chaque année, actifs et rémunérés en 3ème année. Dès le début du Consulat, Napoléon fait rétablir les examens de fin d'année et la thèse. Les autopsies et les dissections à visée anatomique font partie du quotidien de l'étudiant, ce qui ne va pas être sans poser problème : la demande est telle que certains se procurent illégalement les corps dans les cimetières le soir à la lumière des lanternes, tel Bichat, démonstrateur d'anatomie, lequel qui pratiquera plus de 500 autopsies ; il les amenait dans son amphithéâtre pour ses démonstrations privées entraînant des problèmes d'hygiène et de désagrément pour le voisinage également, vu l'odeur des cadavres en décomposition.

A Paris, est institué un concours pour sélectionner les étudiants les plus motivés à l'entrée à l'Ecole pratique créée en 1797 dans l'ancien couvent des Cordeliers. En 1801, Chaptal crée le concours de l'internat pour les hôpitaux de Paris. Le premier en 1802, plus aisé, permet à 2/3 des étudiants de l'obtenir ; le second plus complet et complexe voit un taux de réussite entre 10 et 15 %, de telle façon qu'en 1812, avec 120

impétrants, seulement 18 postes seront pourvus³⁹³. En 1811 et 1812, auront lieu les premiers concours d'accès aux chaires professorales.

En 1803, est également créé un sous-doctorat, l'officiat de santé, plus rapide et moins coûteux que le doctorat. Il s'obtient en 3 ans à la Faculté, ou en 6 ans en stage en établissement hospitalier ou auprès d'un médecin ou chirurgien. Le diplôme est délivré par des jurys issus des Facultés se déplaçant dans chaque département.

Malgré la volonté du gouvernement d'augmenter le nombre de praticiens en même temps que d'améliorer leur formation, la France en manque cruellement, moins de 5000 pour l'ensemble du pays dont environ 550 à Paris. Ainsi les « officiers de santé » en formation furent autorisés à opérer avant la fin de leur doctorat.³⁹⁴

Les 3 médecins responsables de cette « révolution » de la formation médicale seront anoblis par Napoléon au titre de « comte », ce qui montre bien le prix qu'il attache au travail qu'ils ont effectué puisque tous les autres médecins qui le soignent ou le côtoient et qu'il peut avoir en grande estime ne seront anoblis qu'au titre de « baron ».

L'exercice de la médecine

S'il y a bien une formation commune, les doctorats et les exercices de la médecine et la chirurgie restent distincts. La fusion totale en un seul doctorat et en un seul métier, souhaitée au départ par Fourcroy s'est heurtée à l'opposition des 2 professions, et Napoléon en homme du compromis a préféré temporiser. Le champ d'action des officiers de santé ou « sous-docteurs » est théoriquement limité, ces derniers ne pouvant réaliser par exemple de grandes interventions chirurgicales au risque d'encourir une sanction pénale en cas d'accident grave. Les autopsies à visée diagnostique sont pratiquées dans les hôpitaux, ainsi que procède Jean-Nicolas qui les fait directement dans son service³⁹⁵.

Les honoraires sont libres. Pour se faire une idée des revenus de l'époque, il faut savoir qu'on est électeur à partir de 4000 francs de revenus annuels. La consultation d'un médecin est de l'ordre de 1 à 2 francs dans les villes de province et les faubourgs de Paris ; mais plutôt autour de 4 ou 5 francs à Paris même ; Corvisart demande 25 francs. Le tarif des officiers de santé en milieu rural est de 50 centimes. Il est d'usage que le paiement ne se fasse pas à l'acte mais au terme de la maladie, guérison ou décès.

On sait l'intérêt et la part active qu'a pris Napoléon à l'élaboration des Codes. 3 articles du Code pénal de 1810 sont consacrés à l'exercice de la profession médicale :

- l'article 317 condamne aux travaux forcés à temps les médecins, chirurgiens et autres officiers de santé, ainsi que les pharmaciens qui auront indiqué ou administré des moyens d'avortement(s) (aliments, breuvages, médicaments, violences, ou tout autre moyen) .³⁹⁶

- l'article 378 condamne les médecins, chirurgiens et autres officiers de santé, ainsi que les sages-femmes, et toute autre personne dépositaire, par état ou profession, des secrets qu'on lui confie, qui, hors les cas où la loi les oblige à se porter

dénonciateurs, auront révélé ces secrets, à un emprisonnement de 1 à 6 mois et une amende de 100 à 500 francs.³⁹⁷

- l'article 160 condamne tout médecin, chirurgien ou autre officier de santé qui, pour favoriser quelqu'un, certifiera faussement des maladies ou infirmités propres à dispenser d'un service public, à 2 à 5 ans d'emprisonnement. S'il y a été motivé par des dons ou des promesses, il sera puni de bannissement.³⁹⁸

Cependant, comme indiqué plus haut, la France manque cruellement de médecins, ce qui laisse libre cours à des pratiques plus anciennes, faites par des civils non habilités à réaliser ces actes, tel que le maréchal-ferrant comme arracheur de dent, l'incision des abcès par les barbiers (les anciens chirurgiens), la prise en charge des entorses et autres fractures par des rebouteux, le bouche à oreille pour la transmission de remèdes « de bonne-femme » ou « de grand-mère », et la diffusion dans les almanachs d'automédications. Dans les régions les plus défavorisées, qu'on qualifierait aujourd'hui de déserts médicaux, persistent des dispensaires, vieux et usés, où la seule pratique reste la saignée, peu importe les symptômes ; sans parler des charlatans, des remèdes tel que le pèlerinage, ou encore la « boule psythérapie » mise au point pour traiter l'épilepsie en aspirant l'haleine de vache.

L'organisation d'un système de santé dans le pays

On assiste également à l'ébauche d'une organisation d'un système de santé dans le pays. Fourcroy fait recenser le nombre de praticiens (médecins, chirurgiens, officiers de santé) exerçant sur le territoire de l' « ancienne France » en 1803 puis en 1805 : ils sont 2530 praticiens en 1805. A Paris, en 1810, il y a 543 médecins ou chirurgiens. Les médecins et chirurgiens sont destinés à exercer à Paris et dans les villes, ainsi que dans les hôpitaux. Les officiers de santé sont eux voués aux campagnes, et aux faubourgs dans la limite du département où ils ont été reçus à l'examen. L'école des sages-femmes, créé par Chaptal en 1802, recrutant sur l'ensemble de la France, diplômera 1800 élèves entre 1802 et 1814.

Les Hôpitaux

A l'aube du Consulat, les hôpitaux qui sont appelés « hospices » sont dans un état assez déplorable ; Pastoret visitant l'hôpital Cochin constate le très mauvais état des locaux : toitures endommagées, vitres cassées, fuites d'eau des canalisations... c'est le désordre et la promiscuité la plus complète, entre malades, entre malades et étudiants, les opérations se faisant dans la salle d'hospitalisation même. Le préfet de la Seine

Frochot décrit en 1801 devant le conseil municipal la confusion et l'in vraisemblable désordre qui règne dans les hospices, l'encombrement des lits occupés par plusieurs personnes à la fois, mélange des malades contagieux avec des blessés ou des malades atteints de maladies simples ou aiguës, des insensés avec les gens de bon sens...³⁹⁹

En 1801, le 18 Brumaire an X exactement, Chaptal, ministre de l'Intérieur, en visite à l'Hôtel-Dieu, trace les grandes lignes de la politique hospitalière qu'il souhaite mener ; il va faire porter ses efforts sur 3 points :

-assainir et rendre viable la gestion financière des établissements

-adapter les structures et la vie hospitalière aux soins des malades et à l'enseignement des maladies aux étudiants

-rendre un minimum de dignité aux hospitalisés

Dans un premier temps, il fait séparer sur Paris entre les différents hôpitaux les malades chroniques et incurables de ceux atteints d'une maladie passagère. En 1801, il obtient du Premier Consul par les arrêtés du 27 nivose et du 15 pluviôse an IX, la création d'un Conseil général des hospices de Paris, chargé de l'administration des hôpitaux et hospices. Un 3ème arrêté, du 27 germinal an X, concerne la gestion des secours à domicile. Le Conseil est chargé d'équilibrer les dépenses et les recettes nécessaires à répartir entre le prix de journée, les dons et la contribution de l'Etat.⁴⁰⁰

C'est Chaptal qui demande en 1798 la création d'un concours pour l'admission d'élèves internes dans les hôpitaux. Il faudra attendre le Consulat pour le premier concours en 1801.⁴⁰¹

C'est encore Chaptal qui propose au Premier Consul, qui y est favorable, le retour des religieuses comme soignantes dans les hôpitaux. Il se fait à partir du 1 nivose an IX (1801).⁴⁰²

La santé publique

Très soucieux de sa propre hygiène, et conscient par sa propre expérience de l'importance d'un environnement sain, Napoléon porte un grand intérêt au sujet de la santé publique. Ainsi de nombreux ministres interrogent les facultés sur des notions portant sur les épidémies, la qualité des nutriments et aliments, la qualité de l'eau et des minéraux. Pour exemple : « *Les 9 et 15 février 1809, le Conseil des professeurs de la Faculté discute du trajet d'une épidémie d'une fièvre encore indéterminée dans la Creuse, la Corrèze, la Dordogne et la Haute-Vienne*⁴⁰³. » Il va oeuvrer pour une meilleure hygiène urbaine : « *...mais s'agissait-il d'assainir quelques quartiers, de désobstruer quelques égouts... il fallait tout mon caractère, écrire six, dix lettres par jour et se fâcher tout rouge. C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à 30 millions en égouts, dont personne ne me tiendra jamais compte.* »⁴⁰⁴

L 'hygiène

L'Empire voit également apparaître un nouveau versant de la médecine, qui est l'hygiène, dont Jean Noel Hallé, médecin de Napoléon, sera l'un des précurseurs. Il définit l'hygiène comme « *l'ensemble des dispositifs et des savoirs favorisant l'entretien de la santé* ». ⁴⁰⁵ Devant son argumentation, il obtient l'autorisation et le financement par Chaptal de créer le Conseil de salubrité de Paris en 1802. Quelques exemples de normes d'hygiène imposées par le Conseil : le lavage des mains avant la prise en charge d'un patient, un meilleur triage des patients dans les hôpitaux, la lutte contre l'insalubrité dans les immeubles. Cependant les efforts sanitaires ne sont pas égaux d'une région à une autre, et on voit une recrudescence de goitres et de crétinisme dans certaines régions, notamment en montagne. ⁴⁰⁶

Le risque épidémique

Mais l'intérêt de Napoléon pour la santé publique va au delà de la seule hygiène urbaine. Les épidémies notamment sont une grande préoccupation. Ce d'autant que Paris, durant l'hiver 1802-1803, connaît une épidémie vraisemblablement de grippe, qui fait, semble-t-il, de très nombreuses victimes au point que la presse a pour consigne de ne pas publier le nombre de décès pour éviter la panique, et qui sera vite occultée par la menace d'une reprise de la guerre avec l'Angleterre. Corvisart consulté a réuni une commission qui s'est contentée de préconiser des mesures attentistes caractéristiques de la médecine de l'époque : lit, diète, tisanes et transpiration. ⁴⁰⁷

Pourtant, déjà lors de la campagne d'Egypte et de Syrie, l'épidémie de peste avait été contenue par des mesures de confinement des malades dans les prisons et les hôpitaux.

A partir de 1805, est mis en place un système de lutte contre les épidémies. A Paris doit se trouver un médecin prodiguant des soins gratuits à visée préventive. La prévention se fait aussi aux frontières et notamment dans les ports à partir de 1809. Les

mesures prises telles que la désinfection, l'isolement des malades, l'assainissement des eaux, et l'assèchement et drainage des régions endémiques, permettent de contenir les pathologies telles que le choléra, la peste, la dysenterie, le paludisme.

En 1814, face à l'épidémie de typhus qui menace Paris à partir des blessés et des prisonniers qui arrivent de l'Est suite aux batailles de la Campagne de France, l'attitude a bien changé et se montre particulièrement efficace : une commission de salubrité est créée dont fait partie Corvisart ; elle fait établir des hôpitaux provisoires hors de Paris et confiner les prisons pour isoler les malades ; la contagion de la Capitale est évitée puisqu'il y a 60 000 morts en Alsace pour quelques centaines à Paris.⁴⁰⁸

Une autre mesure de santé publique entièrement à l'actif de Napoléon dans le domaine des maladies infectieuses est celle du stock de quinquina découvert par l'armée en Espagne en 1808. Le quinquina est le seul remède de l'époque à avoir fait preuve d'efficacité dans les fièvres épidémiques, mais venant d'Amérique, il est devenu rare en France en raison du blocus continental. Napoléon fait expédier le stock de 30 tonnes à Bayonne et de là, le fait répartir dans 40 grandes villes de l'Empire.⁴⁰⁹

Enfin, devant la recrudescence de certaines pathologies telles que la méningite cérébrospinale endémique, la tuberculose et notamment certaines MST comme la syphilis, un arrêté préfectoral de 1802, oblige les prostituées à des visites sanitaires régulières.

La vaccination

Dubitatif sur la médecine curative, défenseur de la médecine préventive, Napoléon est séduit par la découverte de la vaccine par Jenner en 1796. Talleyrand, le ministre des relations extérieures, autorise un médecin anglais à introduire les souches en France et le premier vaccin a lieu en 1800.⁴¹⁰ Napoléon encourage la vaccination contre la variole, mais les résultats restent mitigés⁴¹¹ ; en effet malgré la vaccination, la variole persiste ce qui laisse un doute sur la médecine préventive dans l'esprit de la population et des médecins : *« Cette première opération réussie de médecine préventive établit entre médecins et populations un climat durable d'incompréhension et de méfiance réciproque »*.⁴¹² De plus, des expériences non contrôlées de vaccination de « bras à bras » avec des donneurs contagieux contribuent à l'expansion de certaines pathologies, tel que le typhus, devenant alors endémique,⁴¹³ ce qui ne plaide pas en la faveur de la vaccination, et maintient un climat de méfiance. En 1804 (14 Germinal an XII), Napoléon met en place la « Société pour l'extinction de la petite vérole en France par la propagation de la vaccine ». Soucieux de l'importance de l'opinion des masses⁴¹⁴ et conscient du scepticisme de la plupart pour cette innovation, il ne la rend pas obligatoire, mais il la médiatise par la vaccination de son fils en 1811, afin de sensibiliser les populations. Avec succès, puisque 1 nouveau-né sur 2 dans la moitié des départements est vacciné entre 1811 et 1815, et que le nombre de malades tombe au quart de ce qu'il était.

Devant cette découverte historique, la plupart des pays européens rendront la vaccination obligatoire : la Grèce en 1825, l'Allemagne en 1874, l'Angleterre en 1883, l'Italie en 1888 et l'Autriche-Hongrie en 1891 alors qu'en France il faudra attendre 1902.⁴¹⁵

La mise en place de la médecine préventive et de l'hygiène reste cependant une pratique inégale, où seules les grandes villes, et les populations aisées, ont accès à ce genre de soins, aux baignoires, et soins dentaires. Tandis que les villages et les « pauvres » continuent leurs soins obsolètes.⁴¹⁶

La pharmacie

Enfin, certes sans lien direct avec la santé de Napoléon, on ne peut pas ne pas évoquer la pharmacie car cette même période du Consulat et de l'Empire correspond aussi, un peu en retard sur la médecine, aux prémices de la naissance de la pharmacie moderne, qui correspond à l'isolement des principes actifs à partir des substances naturelles. Si les premières découvertes suivent immédiatement l'Empire, la morphine de l'opium en 1817, l'atropine de la belladone et la strychnine de la noix vomique en 1819, la quinine de l'écorce de quinquina en 1820, elles sont devenues possibles grâce au progrès de la chimie, qui, comme toutes les sciences, connaît un essor considérable en France, favorisé par la volonté de Napoléon, qui est, comme on le sait, passionné par les mathématiques et les sciences. C'est l'efflorescence de grands noms des sciences : Monge, Laplace, Berthollet... Par ailleurs, Fourcroy et Chaptal étaient médecins mais aussi chimistes. On sait l'implication de Chaptal dans la recherche d'une méthode d'extraction du sucre à partir de la betterave, une priorité dans l'esprit de Napoléon.

C'est déjà cependant le début d'une fabrication artisanale du médicament ; les principes actifs n'ont pas encore été isolés mais la chimie permet par broyage, filtration et extraction d'obtenir une préparation de « petit poids », d'où l'usage de la pesée et de la balance officinale.

C'est aussi le début d'une réglementation : la loi du 10 août 1810 interdit la vente de remèdes secrets.

Au total,

initiée dès la Convention par Fourcroy et Chaptal, mais soutenue et confortée par Napoléon conscient des insuffisances de la médecine de son temps, se concrétise en France sous le Consulat et l' Empire, une évolution vers la médecine moderne avec une formation hospitalo-universitaire basée sur la méthode anatomo-clinique associée à un début de contrôle de l'exercice de la profession et d'organisation d'un système de soins dans le pays, à une volonté d'assainir les locaux, la gestion et l'accueil des malades dans les hôpitaux, et à une véritable tentative de politique de santé publique.

Chapitre VII

L'influence sur le chef militaire

*« Celui qui se perd dans sa passion perd
moins que celui qui perd sa passion. »*

SAINT AUGUSTIN - Sermons

Nous envisagerons l'influence possible de la santé de l'homme Napoléon sur le chef militaire dans son rôle d'organisateur de l'armée, puis dans son rôle de chef de guerre en campagne et sur le champ de bataille.

L'organisateur des armées

Conscient par son expérience personnelle de l'importance de la santé pour le bon état du soldat et donc la qualité de son armée, Napoléon, parmi les nombreuses réformes qu'il entreprend, ne néglige pas de réorganiser son système de santé.

L'état des lieux

A la Révolution Française, le service de santé dans l'armée est médiocre. Ce n'est pas une priorité que de s'occuper des blessés, et l'armée manque cruellement de ressource(s) dans le domaine médical sur le champ de bataille, argent, fourniture, instruments chirurgicaux. Les chirurgiens doivent s'adapter avec le peu de matériel fourni, transformant une étoffe en compresses, utilisant un seul bistouri pour toute sorte

de chirurgie etc... Les conditions d'hygiène sont déplorables. Hormis les blessures de guerre, trois pathologies ravagent les soldats : la gale, la phtiriase et la syphilis. Les maladies vénériennes et notamment la syphilis font rage dans les armées, du fait de la présence de nombre de femmes sur les champs de bataille. Ainsi pour lutter contre la propagation de la syphilis, l'Assemblée décide d'en limiter le nombre en ne gardant que les blanchisseuses et les vivandières.⁴¹⁷ Le terme « ambulance » correspond à un ensemble de moyens sanitaires humains et matériels cheminant avec l'armée et destiné à former sur le champ de bataille à l'arrière du front une structure temporaire de soins. Il s'agit donc d'hôpitaux ambulants qui sont rudimentaires ; les soldats blessés sont couchés à même le sol, sur un peu de paille. Surtout, c'est le constat de Larrey lors de la campagne du Rhin à laquelle il est affecté en 1792 : « *Les règlements militaires portaient qu'elles se tiendraient constamment à une lieue de l'armée. On laissait les blessés sur le champ de bataille jusqu'après le combat, puis on les réunissait dans un local favorable où l'ambulance se rendait aussi promptement qu'il était possible ;...elle n'arrivait jamais avant vingt-quatre heures, quelquefois même trente-six heures et davantage ; en sorte que la plupart des blessés périssaient faute de secours.* »⁴¹⁸

Le service de santé de l'armée

A la Révolution, comme la société, l'armée se retrouve totalement désorganisée. Bien entendu, il ne faudra pas attendre Napoléon pour qu'elle soit réorganisée avec notamment la conscription, l'accès de tous au grade d'officier, les commissaires, la garde nationale... Mais dès son accession au pouvoir, l'armée et son organisation vont être une priorité de Bonaparte. C'est lui, en raison de ses conceptions stratégiques, qui, par exemple, la divise en corps d'armée, ayant chacun plusieurs divisions, elles-mêmes composées de plusieurs brigades comportant chacune plusieurs régiments, modèle qui sera généralisé à toutes les armées.

Le chef d'armée Napoléon sait que l'une des premières conditions de la victoire est d'avoir des soldats en bonne forme physique. Sachant d'expérience personnelle l'importance de la santé pour le soldat, il va aussi avoir le souci d'organiser pour l'armée comme pour la nation un service de santé.

Mais l'importance qu'il attache à la santé pour le soldat est également pour lui du domaine de l'intendance comme l'habillement, le chaussage, le ravitaillement et le gîte, eux aussi tout autant nécessaires à la bonne forme du soldat.

Le système de santé de l'armée est donc entièrement inféodé à l'intendance qui a la responsabilité de sa gestion et de son administration. L'intendance, ce sont les commissaires de guerre eux-mêmes sous la responsabilité de « l'intendant général » Daru, dépendant du « Ministre directeur de l'administration de la guerre », Dejean. Les médecins-chefs et chirurgiens-chefs ne sont que des « inspecteurs généraux » dont le rôle est consultatif et purement technique limité à l'exercice de l'art médical lui-même.⁴¹⁹ Ce choix, Napoléon le justifie à Sainte-Hélène lors d'un entretien avec le Dr Baxter qu'il interroge sur le système de soins de l'armée anglaise, indiquant que, pour lui, les officiers de santé doivent rester « *uniquement des hommes de l'art, les avocats du soldat intéressés à son bien-être...les tribuns du peuple, toujours dans l'intérêt du soldat, se plaignant de tout : de la tenue des hôpitaux, de la qualité des vivres...des remèdes fournis. Ils pourraient être corrompus ou soupçonnés de l'être s'ils étaient chargés de l'administration.* »⁴²⁰

Les chirurgiens médecins et pharmaciens en chef sont assimilés aux généraux, les premières classes au chef de brigade, les deuxièmes classes aux capitaines et troisièmes classes aux lieutenants.⁴²¹

Les hôpitaux ambulants et les ambulances volantes

En 1792, dans l'armée du Rhin, Larrey avait pris conscience « *des inconvénients de la marche des ambulances et de leur manière d'agir ;...ce qui me donna l'idée d'établir une nouvelle ambulance qui fût en état de porter de prompts secours sur le champ de bataille même. Il ne me fut possible d'exécuter ce projet que quelque temps après.* »⁴²² Il y fait en 1793 une première expérimentation d' « ambulance volante », c'est à dire capable de se déplacer sur le champ de bataille même, à l'image de l'artillerie volante intégrée aux brigades de cavalerie :

*« Nous fûmes dans l'impossibilité d'aller chercher nos blessés qui tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ce fâcheux contretemps me détermina à proposer au général en chef et au commissaire général Villemanzy l'établissement d'une ambulance capable de suivre tous les mouvements, à l'instar de l'artillerie volante. Ma proposition fut acceptée et je fus autorisé à organiser cette ambulance que je nommai ambulance volante. J'avais d'abord imaginé de faire porter les blessés sur des chevaux garnis de bars et de paniers convenables, mais l'expérience me fit bientôt connaître l'insuffisance et l'inutilité de ce moyen ; je conçus alors un système de voitures qui put réunir à la solidité la célérité et la légèreté. Cette institution fit une grande sensation chez les soldats, ils furent tous persuadés d'être secourus au même instant qu'ils seraient blessés et d'être immédiatement enlevés du champ de bataille. »*⁴²³

Mais ce n'est qu'en 1797 que son projet va véritablement se réaliser. Bonaparte et le commissaire général Villemanzy demandent au ministre de la guerre qu'il se rende « *à l'armée d'Italie pour organiser et diriger des ambulances volantes conformes à celles qu'il avait établies à l'armée du Rhin en 1793* »⁴²⁴

C'est la création des premières ambulances volantes, afin de prodiguer les soins aux blessés le plus rapidement possible. Il existe deux types de voitures, à deux roues et des plus grandes à quatre roues. Chacune est composée de quatre infirmiers, d'un caisson attelé de deux à quatre chevaux, dans lequel on retrouve six couvertures, deux brancards, une caisse d'instruments de chirurgie, des bandes et des provisions.⁴²⁵ Les grandes voitures peuvent transporter jusqu'à 4 blessés.

Larrey organise les ambulances de l'armée d'Italie qu'il appelle « centuries ». Chaque ambulance se compose de trois divisions, chacune sous le commandement d'un chirurgien-major de première classe, ayant sous ses ordres deux aides-majors (chirurgiens de deuxième classe), douze sous-aides-majors, dont deux ont le rôle de pharmaciens, un lieutenant ayant la fonction d'économe et un sous-lieutenant en qualité de sous-économe, un maréchal-des-logis chef comme commis de première classe et des brigadiers comme commis de troisième classe, un trompette et un tambour, un sergent-major, deux fourriers et trois caporaux. Sont affectés douze infirmiers et vingt cinq soldats qui font office d'infirmiers. Au total cent treize personnes sont attachées à chaque division d'ambulance. Toute la légion comprend donc trois cent quarante soldats attribués aux ambulances. Chaque division est composée de douze voitures légères. En effet, le principe de l'ambulance consiste à secourir les blessés directement sur le champ de bataille, ceci sans troubler ou gêner les manœuvres en cours, tout en étant capable de se protéger. La manœuvre est effectuée par des brancardiers, le blessé étant ensuite ramené à l'arrière du front où il sera « trié » afin d'être placé et soigné en fonction de l'urgence.

En fait, l'idée de soins à l'avant, qui naît lors de la campagne du Rhin, y était partagée par un autre chirurgien, Percy qui crée lui aussi une ambulance volante d'un autre type « le würost » à partir de caissons récupérés sur l'artillerie bavaroise. Mais c'est Bonaparte en Italie qui fait le choix de généraliser les ambulances de Larrey.⁴²⁶

Les hôpitaux ambulants et les hôpitaux de campagne

Le 11 novembre 1792, la Convention prévoit un texte de loi, imposant que chaque blessé soit pourvu d'un matelas dans les hôpitaux ambulants.

En 1793, un texte de loi catégorise les différentes sortes d'hôpitaux militaires, divisés en hôpitaux fixes et d'instruction ; on retrouve également les hôpitaux ambulants et sédentaires à la suite des armées où y sont amenés les blessés évacués par les ambulances, ainsi que des hôpitaux spécifiques aux galeux et aux patients souffrants maladies vénériennes.

La répartition des malades dans les hôpitaux est attribuée par tranches de 200 par médecin. De ce fait un médecin a en charge 200 patients dans les hôpitaux ambulants. On a un seul médecin pour les hôpitaux de galeux. Le nombre de chirurgiens lui varie en fonction du nombre de malades. ⁴²⁷

En 1797, lors de la campagne d'Italie, Bonaparte, établit un hôpital de 100 lits à Millesimo, et ordonne de faire suivre chacune des divisions des généraux Massena, Laharpe et Augereau par une ambulance. En août, plus de 2000 malades sont recensés ; Napoléon ordonne de les répartir par tranches de 300 dans le couvent, et qu'on leur prodigue à chacun des soins adaptés. ⁴²⁸

Après chaque bataille, Napoléon s'informe du nombre de blessés, et se soucie de savoir si toutes les dispositions avaient été mises en place pour les prendre en charge, si les ambulances avaient bien tout le nécessaire, ainsi que les hôpitaux.

Les médecins chefs et chirurgiens chefs de l'armée

Comme il le fait en politique et dans l'armée, la priorité est pour lui est de trouver et nommer aux postes de responsabilité des hommes de confiance, compétents et capables. En ce domaine comme dans les autres , il fait preuve de grande clairvoyance choisissant des personnalités d'une telle qualité qu'ils vont un peu occulter les aspects moins réussis de l'entreprise de réorganisation.

Larrey

Dominique-Jean Larrey (1777-1842), chirurgien de la Grande Armée, est souvent considéré comme l'un des précurseurs de la chirurgie moderne. Il a l'idée d'une prise en charge chirurgicale directement sur le champ de bataille même. Son innovation, comprise et généralisée par Napoléon est la création de l'ambulance chirurgicale mobile, permettant les soins dans l'urgence, nouveau pas vers la médecine moderne. Il est aussi, entre autres, l'inventeur de la ligature des vaisseaux sanguins. Il est également l'un des premiers à pratiquer l'amputation du membre inférieur à l'articulation coxo-fémorale, et l'amputation par désarticulation de la tête humérale et ce, en quelques minutes.⁴²⁹



Né à Beudéan dans la vallée de Campan dans les Pyrénées, prématurément orphelin de père, il est élevé à la campagne auprès de sa mère. Il reçoit ses premiers enseignements en médecine aux côtés de son oncle, lui-même chirurgien dans un hospice à Toulouse. Puis c'est à Brest qu'il perfectionne sa formation dans la marine royale en tant que chirurgien. Sous le régime royaliste, il se retrouve sans poste.

En 1789 il devient très ami avec Corvisart et participe avec les étudiants de l'école de chirurgie à la prise de la Bastille. Il soignera les blessés du champ de mars.⁴³⁰

Bonaparte, qui l'a appelé à la Campagne d'Italie pour mettre en pratique son système d'ambulance volante lui déclare : « *Votre œuvre est une des plus hautes conceptions de notre siècle et suffira à elle seule à votre réputation*⁴³¹. »

Les ambulances volantes sont constituées de 3 chirurgiens, 1 infirmier à cheval, suivis de mulets transportant le matériel médical et chirurgical. Chaque division comporte 12 véhicules à 2 ou 4 roues.⁴³²

Dominique-Jean Larrey fait lui-même le tour des hôpitaux pour assigner les différents postes au personnel chirurgical qui doit rester posté à l'arrière du front. Puis il rejoint le front afin d'être au plus proche de ses ambulances volantes.

Lors de la campagne d'Égypte, il est désigné chirurgien en chef auprès de son ami Desgenettes, médecin chef des armées. Larrey organise un gigantesque hôpital lors de

la bataille des pyramides dans le demeure de Mourad Bey. Il opère 24h durant sans se reposer⁴³³

Lors de la contagion de la peste qui fait rage dans les troupes napoléoniennes, il met au point la nécessité d'une asepsie dans les campements. Sur place, il adapte son concept d'ambulance volante à dos de chameau. Il est surnommé « *la providence du soldat*⁴³⁴ ». Son ingéniosité et sa dévotion impressionnent Napoléon à tel point que celui-ci devient son ami.

Au retour d'Égypte, le Consul et désormais ami, le nomme chirurgien en chef de la Garde impériale⁴³⁵.

En 1803, Larrey soutient sa thèse de doctorat portant sur l'amputation, et devient ainsi le premier docteur en chirurgie. Sous l'Empire, Dominique Larrey en sa qualité de chirurgien en chef de la Garde, est présent au front à tous les conflits majeurs aux côtés de l'Empereur. Mais il est aussi présent auprès de Murat durant de nombreuses offensives, notamment en Espagne. Il instaure une sélection des blessés en fonction de la gravité de leur(s) états. En 1807 à Eylau il pratique 800 amputations en 3 jours. Sur les 7000 français et 5000 russes opérés 91% ont survécu. ⁴³⁶

Il contracte le typhus au chevet des prisonniers anglais de Valladolid, en 1809. Il déclare alors: « *J'aurais probablement péri sans les secours vigilants et assidus de mon élève, Alexis Larrey, mon cousin, jeune homme intelligent et donnant déjà de grandes espérances. À mon arrivée à Burgos, j'avais totalement perdu l'usage de mes sens et de mes forces*⁴³⁷. »

En 1809 c'est lui qui ampute le général Lannes, qui décèdera 8 jours plus tard. Sur le champ de bataille de Wagram en 1809, il opère 1200 soldats et en ampute 300, dont seulement 45 décèderont par la suite. Il utilise le froid pour anesthésier ses patients.⁴³⁸. Il sera anobli au titre de baron.

Lors de la campagne de Russie, Napoléon adresse ses premiers reproches à son chirurgien et ami ; il lui attribue le manque de matériel médical. Napoléon s'excusera plus tard de ses réprimandes et lui assurera son amitié. Lors de la retraite de Russie, Napoléon est de nouveau souffrant d'une fièvre typhoïde qui manque de le tuer. ⁴³⁹

En juin 1813, dans l'affaire des automutilations, comme nous l'avons évoqué plus haut, c'est à Larrey que Napoléon donne en toute confiance la présidence du jury de la « douane de Bautsen ». « ...un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous ! » dit Napoléon en prenant connaissance du rapport que Larrey lui fait. A cette occasion, Larrey écrit une note aux chirurgiens de l'armée dans laquelle il dit : « C'est au juge criminel d'interroger la conscience des accusés...le médecin est et doit être l'ami de l'humanité. En cette qualité, il doit toujours parler et agir en sa faveur. Vous devez toujours penser le coupable comme l'innocent...le reste ne nous regarde pas.... »
440441

Le 6 avril 1814, Larrey, fidèle à son souverain qui vient d'abdiquer, lui propose de le suivre à l'île d'Elbe. L'Empereur déchu refuse, estimant qu'il sera plus utile auprès de ses vieux soldats de la Garde. ⁴⁴²

Mais lors des Cent-Jours, c'est la désillusion. En effet, c'est Pierre-François Percy qui est nommé chirurgien en chef de la nouvelle armée. Cependant, Drouot, commandant de la Garde, lui demande de venir comme chirurgien de la Garde. Le soir de Waterloo, il est capturé par les Prussiens qui le prennent pour Napoléon en raison de sa taille et de sa redingote grise et veulent l'exécuter ; il est sauvé par l'intervention du chirurgien-major du régiment auquel il avait donné des leçons de clinique à Berlin ; conduit auprès de Bulow qui l'avait vu aussi à Berlin et le reconnaît également, il est amené à Blücher dont il a soigné le fils grièvement blessé en Autriche en 1813, lequel le fait libérer et conduire par un aide-de-camp à Louvain.⁴⁴³ A Waterloo toujours, Wellington aurait dit en voyant passer l'ambulance du chirurgien sur le champ de bataille : « Je salue l'honneur qui passe. »⁴⁴⁴ Celui ci fit en sorte que la zone où le chirurgien se trouvait ne soit plus attaquée.⁴⁴⁵

À la chute de l'Empire, Larrey tombe en disgrâce. Il est d'abord dépossédé de son titre de baron et de ses pensions, puis il est question de le déchoir de son poste hospitalier. Mais il est maintenu dans ses fonctions et recouvre sa pension du fait des services rendus aux centaines de soldats sauvés, toutes nations confondues.⁴⁴⁶

Il figure au 15ème rang sur le testament de Napoléon qui lui lègue 100 000 francs avec surtout la mention : « C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. »⁴⁴⁷

Desgenettes

René-Nicolas Dufriche, baron Desgenettes, (1762-1837) est né à Alençon. Son instruction médicale débute dans les services hospitaliers de Pelletan et de l'anatomiste Félix Vicq d'Azyr à Paris. En 1784, épris de voyage, il complète sa formation à Londres où il assiste aux cours de Moore et Hunter. Puis il va quatre années en Italie où il étudie et perfectionne ses connaissances en anatomie auprès du grand Mascagni.⁴⁴⁸



En 1793, à l'heure où la Terreur fait passer sur l'échafaud ses compatriotes girondins, pour qui il a pris fait et cause, il s'engage dans l'armée sur les bons conseils de son premier mentor, Vicq d'Azyr. Son séjour en Italie lui ayant permis d'appréhender la langue, il sera missionné à l'hôpital ambulante de l'armée de la Méditerranée. C'est à cette période qu'il côtoie pour la première fois le jeune capitaine d'artillerie Napoléon Bonaparte, qu'il soigne de la gale ; celui-ci est impressionné par son intelligence et sa culture.⁴⁴⁹ Pour autant, il n'est pas appelé à servir dans l'armée d'Italie. Mais Napoléon se souvient de lui et le nomme médecin chef de l'armée d'Orient auprès de Massena lors de l'expédition d'Égypte où il enraie une épidémie de typhus, dont il sera lui-même atteint et miraculeusement tiré d'affaire.⁴⁵⁰

À son arrivée sur la terre des pharaons, Desgenettes fait face à de nombreuses épidémies dans les troupes (la variole, le scorbut, la fièvre de Damiette, la conjonctivite aiguë contagieuse et la dysenterie). Desgenettes met en place des mesures d'hygiène et de prophylaxie drastiques : toilette, nettoyage des vêtements, désinfection des locaux, surveillance de l'alimentation⁴⁵¹.

Au cours de la marche des troupes à travers le désert de Syrie, Desgenettes doit faire face à une épidémie de peste. Il redoute les conséquences morales sur les troupes et refuse que l'on prononce le nom de la maladie. C'est ainsi qu'il nomme la peste « fièvre bubonneuse » ou « maladie des glandes ». À l'instar de Napoléon, il tente audacieusement de rassurer les troupes au sujet de la transmission du mal. En effet, il

boit dans le bol d'un pestiféré afin de prouver qu'elle ne se transmet pas par la salive⁴⁵².

Le médecin Desgenettes parle à Napoléon des patients à l'hôpital : « *Ils ont d'énormes bubons qui surgissent à l'aine et au cou, c'est la peste.* », mais il tente de rassurer les hommes : il trempe la pointe d'un poignard dans le pus d'un malade puis il se pique l'aisselle et l'aine.⁴⁵³

Cette épidémie de peste est à l'origine d'un conflit entre le général en chef et son médecin chef sur un sujet d'éthique médicale, l'euthanasie, sujet ancien mais qui va de ce fait redevenir un débat d'actualité.⁴⁵⁴ En mai 1799, juste avant la retraite de Saint Jean d'Acre, Napoléon convoque Desgenettes et lui dit après un court préambule sur la situation sanitaire : « *A votre place, je terminerais à la fois les souffrances de nos pestiférés et je ferais cesser les dangers dont ils nous menacent, en leur donnant de l'opium.* » Desgenettes répond : « *Mon devoir à moi, c'est de conserver* » ; Napoléon dit alors : « *...qu'il conseillait pour les autres ce qu'il demanderait pour lui-même... qu'il était chargé de la conservation de l'armée...et se devait, par conséquence, d'empêcher nos malades délaissés tomber vivants sous le cimeterre des Turcs.* »⁴⁵⁵

Les pestiférés sont ramenés avec les blessés jusqu'à Jaffa en partie par la mer, en partie par la terre. La question se repose à Jaffa où il y a 25 à 30 pestiférés mourants et intransportables. C'est là, que les deux versions divergent, celle de Desgenettes qui dit qu'une forte dose de laudanum leur est administrée ; et celle de Napoléon qui indique lui que, sur suggestion de Larrey, il a retardé son départ à la nuit et laissé aux ordres de Murat une arrière-garde de 500 cavaliers chargée de rester jusqu'à 2 heures de l'après-midi à attendre leur mort naturelle, tout en demandant au chirurgien resté avec l'arrière-garde de laisser à disposition des mourants de l'opium « *en leur en désignant l'usage comme unique moyen d'échapper aux cruautés des Turcs.* »⁴⁵⁶

Nouvellement Premier Consul, Napoléon ne semble pas tenir rigueur de cet épisode de tension en Égypte, puisqu'il nomme Degenette médecin à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg. Mais Desgenettes refuse, ayant besoin de stabilité après une campagne difficile. À sa demande, Napoléon lui accorde un poste à l'hôpital du Val-de-Grâce.⁴⁵⁷

Après le couronnement de l'Empereur, il est nommé inspecteur général du Service

de santé des armées, au même titre que Larrey. En 1807, promu au rang de médecin en chef de la Grande Armée, il participera à la majeure partie des conflits auprès de Napoléon. Lors de la campagne de Russie, il est fait prisonnier à Vilna, mais à la simple évocation de son nom, il est immédiatement relâché en signe de remerciement pour les soins prodigués aux soldats russes.⁴⁵⁸

A la chute de Napoléon, il conserve son titre de médecin du Val-de-Grâce et de professeur d'hygiène à la Faculté. De retour de l'île d'Elbe, l'Empereur le retrouve fidèlement à ses côtés lors de la bataille de Waterloo le 18 juin 1815. Après l'ultime défaite et l'exil de Napoléon, Louis XVIII récompense tout de même ses mérites en le maintenant à son poste de médecin au Val-de-Grâce.⁴⁵⁹

Boyer

Pierre-Alexis Boyer (1757-1833), ancien garçon barbier, puis préparateur de Dubois au Collège de chirurgie, sous la Terreur, pratique la chirurgie à l'Hôtel-Dieu et la Charité. Il y enseigne même lorsque Fourcroy s'aperçoit qu'il n'a aucun diplôme de doctorat d'aucune Faculté, même d'Ancien Régime. Le professeur doit régulariser sa situation et passer sa thèse de doctorat en chirurgie en 1803. C'est un médecin reconnu pour être



assidu, réfléchi, adroit, sûr, habile et travailleur. Pour éviter que le choix se fasse sur Dubois, sur qui il n'a aucun ascendant quoiqu'ils soient néanmoins amis, Corvisart présente Boyer à Napoléon, pour qu'il soit nommé 1^{er} chirurgien de l'Empereur. Ce dernier est rapidement séduit par ses qualités d'intégrité et de travailleur acharné⁴⁶⁰.

Il n'est pas chirurgien chef de l'armée mais en 1806 et 1807, il est présent aux côtés de l'Empereur lors de la Campagne de Prusse pour opérer des personnalités de l'armée. Peu de temps après, Napoléon l'envoie en Espagne opérer le Maréchal Suchet d'une fistule anale. Comme il est professeur à la Charité, Napoléon l'autorise à redonner des cours. Pour ses loyaux services, il est fait baron de l'Empire en 1810.

Percy

Pierre-François Percy (1754-1825), fils d'un chirurgien, médecin de la Faculté de Besançon, est d'abord chirurgien à l'armée du Nord à Valmy, à Hohenlinden. Puis à l'armée du Rhin en 1792, il expérimente lui aussi, parallèlement à Larrey, des équipes chirurgicales mobiles, sur une voiture un peu différente, plus lourde, le « würost », destinée à médicaliser l'avant.⁴⁶¹ Il invente également pour les chirurgiens un carquois en bandoulière, qui leur permette



de se déplacer plus rapidement en première ligne pour opérer. Cet artéfact contient notamment une scie et des couteaux. Moins connu que Larrey, il est également un grand chirurgien, essayant, lui, à l'inverse d'éviter l'amputation, il se montre humain, généreux et courageux. Il participera à toutes les campagnes militaires jusqu'à celle de Wagram où souffrant de cécité oculaire il se voit obligé de donner sa démission, et décide de se focaliser sur l'enseignement. ⁴⁶²

Au total :

Le bilan du service de santé est en définitive assez mitigé. Plusieurs exemples en témoignent :

-entre 1802 et 1806, Napoléon incite les chefs de corps et le médecin chef à encourager la vaccination contre la variole dans l'armée. A sa demande, Desgenettes vaccine son fils pour appuyer la démarche. Le résultat est maigre puisque début 1807, un peu plus de 2000 soldats seulement ont été vaccinés.*⁴⁶³

- en 1807, Larrey obtient de Napoléon, qui s'inquiète de voir de nombreux jeunes incorporés claudiquer lors de longues marches, le report de la conscription de 18 à 20 ans, après lui avoir expliqué qu'à 18 ans la consolidation osseuse notamment au niveau des hanches n'était pas totalement acquise ; mais la mesure sera éphémère, avec les Marie-Louise de 1812-1813.⁴⁶⁴

- en 1812, pendant la campagne Russie, il pointe du doigt le service de santé pour

défaut de direction et d'organisation dans le déploiement des ambulances et les évacuations, les commissaires de guerre étant le plus souvent absents du champ de bataille. ⁴⁶⁵

- l'une des conséquences de l'indépendance voulue de l'officier de santé, c'est qu'il n'y a pas véritablement de métier de médecin ou chirurgien militaire. C'est une fonction temporaire, qui est occupée par des étudiants qui préfèrent se porter volontaires pour le service de santé de l'armée plutôt que d'être tirés au sort comme soldats lors de la conscription. Le recrutement va devenir de plus en plus difficile. En 1813, le besoin est de 120 médecins et 400 chirurgiens ; les étudiants en médecine touchés par la levée sont automatiquement affectés dans le service de santé de l'armée. Des médecins et chirurgiens sont désignés par les préfets sur certains critères : âge dans la trentaine, célibataires et ayant déjà servi dans l'armée. Les demandes d'exemption sous de multiples prétextes sont nombreuses.

En définitive, ce qu'on retient souvent du système de santé de l'armée sous Napoléon, ce sont les figures illustres de quelques grands médecins, lesquelles cachent une réalité plus contrastée.

L'influence sur le chef de guerre

Le chef de guerre en campagne et ses décisions stratégiques

De son expérience personnelle du paludisme et de ses discussions avec le chirurgien Bienvélot, le chef militaire va garder toute sa vie l'obsession du « *mauvais air* » pour le soldat. Dès juin 1797, au siège de Mantoue située à l'estuaire du Pô, il adresse des recommandations de précautions pour bivouaquer vu le caractère « *marécageux et malsain du pays* » écrit-il à Lambert⁴⁶⁶, et quelques mois plus tard à Bernadotte : « *En cette saison, le principal ennemi que nous ayons à combattre sont le marais et la canicule* ». ⁴⁶⁷ En 1803, il écrit à Davout : « *Si on la place dans des lieux malsains, l'armée se fondra et se réduira à rien. C'est la première de toutes les considérations militaires* » ⁴⁶⁸; en 1805, à Jourdan, au camp de Boulogne : « *Le mauvais air est l'ennemi le plus dangereux.* » et encore à Eugène en 1806 : « *Surtout ne point laisser de troupes dans des endroits malsains.*

L'insouciance des généraux sur cet objet est incalculable ; ils seraient capables de laisser, une année entière, des troupes dans les marais sans bouger. Placez-les sur des montagnes et des endroits aérés... C'est parce que j'ai toujours porté le plus grand soin à ces détails que mes armées n'ont point eu de maladies proportionnelles aux autres » ⁴⁶⁹; et encore à Eugène en 1807 : « *On ne doit faire lever et exercer les conscrits qu'une heure après le lever du soleil. Il ne faut pas être grand médecin pour expliquer cette précaution, dans un pays où les cultivateurs inondent toute la nuit leurs rizières.* » ⁴⁷⁰

Cette expérience du paludisme et du « mauvais air » va même l'amener en 1809, alors qu'il est à Vienne, à prendre une décision stratégique qui sera gagnante. 15 000 Britanniques débarquent à Walkeren aux Pays-Bas. Panique à Paris : Cambacérès, archi-chancelier de l'Empire et Foucher, ministre de la police, incitent Napoléon à revenir de toute urgence. Celui-ci hausse les épaules et répond qu'il s'en remet aux

« moustiques ». Avant six semaines, sur les 15 000 hommes débarqués, ils n'en reste que 1 500 sur le terrain, les autres sont dans les hôpitaux. « *L'île de Walkeren a pour défense la fièvre et le mauvais air* », répète-t-il, et d'ajouter : « *Une armée de 100 000 hommes dans ces positions aurait fondu en un clin d'œil. Écrivez aux maréchaux que le plus grand ennemi que puisse avoir les troupes est le mauvais air. J'ai considéré l'expédition des Anglais comme une folie, surtout à cause de ce dangereux et implacable ennemi* » écrit-il à Clarke.⁴⁷¹

Durant la première Campagne d'Italie en 1796, son état de santé se dégrade : il rejoint l'Italie, amaigri, avec des quintes de toux, d'aspect maladif. Stendhal fait également part de l'hypothèse de récurrence de fièvre tierce, mais il est le seul et ne donne aucun argument.⁽⁴⁷²⁾⁽⁴⁷³⁾ On peut peut-être aussi situer à cette époque sa tuberculose pulmonaire. Même affaibli, Napoléon reste ferme dans ses engagements et mène jusqu'au bout tout ce qu'il entreprend. La victorieuse 1^{ère} Campagne d'Italie, pourtant menée avec une armée française dans le dénuement, est la preuve de sa part d'un exceptionnel génie militaire stratégique allié à une ténacité et un commandement sans faille, sans qu'apparaisse le moindre retentissement de son état de santé.

Le chef de guerre sur le champ de bataille et ses décisions tactiques

Pour Napoléon, « *la guerre est l'affaire du moment* »⁴⁷⁴. Il est convaincu du pragmatisme. Les décisions tactiques se prennent au dernier moment sur le terrain en fonction de l'évolution de la situation.

Il explique lui-même la supériorité qu'il a sur les autres généraux par la capacité qu'il a d'isoler sa pensée de tout phénomène extérieur : même au milieu du vacarme et de la cohue d'un champ de bataille, il reste capable de concentrer toute sa réflexion sur l'analyse de la situation, les conséquences à en tirer et donc les ordres à donner. Il dit que même tombant la tête la première de la tour de Pise, il continuerait à réfléchir au problème qui l'occupe.

La bataille d'Arcole

Au pont d'Arcole, le 15 novembre 1796, il s'expose en première ligne sur l'espace rétréci du pont, et est sauvé par le sacrifice de son aide de camp Muiron. Le général victorieux donne une signification héroïque à ce geste qui pourrait en fait correspondre à la conduite suicidaire d'un jeune homme en situation d'échec personnel.

Par ailleurs, sa perte de connaissance, puis sa chute à l'eau dans l'Adige où il risque de se noyer, ne semblent pas avoir altéré ses facultés immédiates.

La bataille de la Moskowa (ou Borodino)

Le 7 septembre 1812, à la veille de la bataille de la Moskowa, Napoléon est souffrant : il est fébrile, asthénique ; il a un rhume avec extinction de voix, un oedème des chevilles et une dysurie.⁴⁷⁵

L'extinction de voix l'empêche de parler donc de dicter ses instructions, ce qui complique les directives et les ordres à donner. Ces éléments et son état fiévreux l'auraient peut-être empêché de préparer les dispositions tactiques nécessaires pour l'engagement du lendemain alors qu'il se contentait d'envoyer ses troupes à l'assaut.⁴⁷⁶

Léon Tolstoj, dans « Guerre et Paix » dit non sans humour : « *Le rhume de cerveau, qui a eu une influence sur la volonté de Napoléon de livrer ou non la bataille, pouvait devenir la cause du salut de la Russie* ».⁴⁷⁷

Ce qui est certain c'est que la bataille de la Moskowa ne sera pas une victoire décisive, l'armée russe non détruite pouvant effectuer sa retraite en bon ordre. Il est évidemment facile a posteriori de dire que ceci est lié au fait que Napoléon semble avoir longtemps hésité pour finir par ne pas faire donner la Garde ce qui aurait permis de conclure le travail en fin de journée. Si cette hésitation s'explique avant tout par l'éloignement et la nécessité de préserver sa réserve, sa santé a possiblement pu jouer un rôle dans son indécision.

La bataille de Waterloo (ou Mont-Saint-Jean)

Les jours précédant le premier engagement contre les Prussiens à Ligny, Napoléon est pris de violentes douleurs épigastriques et de l'hypochondre droit, entraînant une insomnie ; il n'en dort pas de la nuit, et se retrouve somnolent le matin de la bataille. Le 16 juin au matin, à la bataille de Ligny, tout le corps d'armée reste dans l'attente des ordres. Mais Napoléon reste impassible, inactif dans son quartier général, hésitant, semblant ainsi perdre un temps précieux, ce qui étonne les généraux. C'est seulement au petit jour qu'il finit par prendre ses décisions et à donner ses ordres. La bataille va débiter tard à 3 heures de l'après midi.⁴⁷⁸

Le jour même de Waterloo, les témoignages divergent mais certains l'ont décrit apathique, inerte, loin du champ de bataille. Il se serait assoupi.⁴⁷⁹ De plus, Napoléon a pu souffrir de douleurs hémorroïdaires le jour même de la bataille de Waterloo. Les avis divergent concernant le retentissement de l'état de santé de Napoléon sur la bataille de Waterloo. D'après Charras, qui le tient de Bertrand et Gourgaud : *"...ces douleurs furent cause que, pendant la grande bataille, Napoléon resta presque toujours à pied, et y resta même lorsqu'il eût été nécessaire qu'il se portât, à cheval sur tel ou tel point »*,⁴⁸⁰ et il conclut en disant : *« Des trois maladies dont souffrait Napoléon pendant la campagne de Belgique, il n'en est pas une qui ne rende très pénible l'exercice du cheval. Aussi c'était une difficulté pour lui de se mettre en selle et une souffrance de s'y tenir. [...] Napoléon était très souffrant en Belgique, et ses souffrances furent telles qu'il resta souvent à pied lorsqu'il aurait fallu qu'il fût à cheval. Telle est la vérité. »*⁴⁸¹ Pour Charras, à Waterloo, Napoléon n'est plus au mieux de ses capacités, en raison d'une détérioration progressive de son état physique et psychologique, détérioration multifactorielle à laquelle participe son état de santé : *« Il était vieux avant l'âge le long d'un exercice du pouvoir absolu, les efforts prolongés d'une ambition sans limites, le travail excessif du cabinet et de la guerre, les émotions, les angoisses de 3 années de désastres inouïs, la chute soudaine de cet Empire (...) mais son corps alourdi, presque obèse, ses joues gonflés et pendantes indiquaient la venue de cette époque de la vie où la décadence physique de l'homme a commencé. Il*

subirait maintenant les exigences du sommeil, que naguère il maîtrisait à son gré. Les fatigues des longues journées à cheval, les courses rapides lui devenaient insupportables. (...) il sentait même, c'est lui qui l'avoue, un abattement d'esprit »⁴⁸²Pour Thiers, il n'apparaît pas amoindri : "Napoléon qui ne s'était couché qu'à deux heures après minuit, était debout à cinq heures du matin. Atteint dans ce moment d'une indisposition assez incommode, il n'en avait pas moins passé dix-huit heures à cheval dans la journée du 15, et il allait en passer encore autant dans la journée du 16, preuve assez frappante que son activité n'était point diminuée".⁴⁸³

En fait, concernant la bataille de Ligny, elle est une victoire non décisive puisque les Prussiens font retraite en bon ordre, pour revenir 2 jours plus tard, le 18 juin, faire la décision à Waterloo. Le début tardif de la bataille est un premier élément expliquant ce caractère inachevé de la victoire ; en fait, le retard n'est pas dû à Napoléon, mais à l'arrivée retardée du corps d'armée de Gérard dont la tête de colonne ne débouche qu'à une heure de l'après-midi.⁴⁸⁴ C'est aussi l'arrivée à Ligny tardive sur l'aile gauche du corps d'armée de Drouet d'Erlon, ayant passé la journée dans l'indécision entre les Quatre-Bras et Ligny, qui empêche l'écrasement de l'armée prussienne. Mais la manœuvre a été ordonnée à d'Erlon dès le début de la bataille vers 3 heures de l'après midi.

A Waterloo même, plusieurs éléments essentiels ont contribué à la défaite : la non-occupation des Quatre-Bras par Ney le 16 ce qui va retarder l'affrontement des Anglais au 18 et donner le temps aux Prussiens de les rejoindre ; le début tardif de la bataille qui laisse aussi le temps aux Prussiens de revenir ; la charge prématurée et isolée de Ney à la tête de toute la cavalerie sans l'appui de l'infanterie; la non-interposition de Grouchy entre l'armée prussienne en retraite et le champ de bataille de Waterloo.

Pour le 16, Ney avait ordre de Napoléon de pousser au-delà de Quatre-Bras. Le 18, le début tardif de l'engagement est lié à la nécessité d'attendre la mise en place de la grande batterie nécessaire au tir préalable à l'attaque mais qui est retardée en raison d'un sol détrempé par l'orage de la veille. C'est Ney seul sans l'ordre de Napoléon qui donne ordre de la charge de cavalerie. Concernant Grouchy, ses ordres impliquaient la nécessité impérative dans ses manœuvres d'empêcher la jonction de l'armée

prussienne : «il est important de pénétrer si Blücher veut se réunir à Wellington pour livrer bataille en avant de Bruxelles... » et Grouchy l'a compris qui répond le 17 au soir : « ...je suivrai Blücher dans la direction de Wavre afin de les séparer de Wellington. »

Quant au somme de Napoléon durant la bataille, il ne prouve rien : coutumier du fait, il avait fait de même à léna et Wagram.⁴⁸⁵ Il ne semble donc pas que ce soit l'état de santé de Napoléon qui ait joué un rôle déterminant sur l'issue de la bataille.

Au total, il est très difficile de savoir, même a posteriori, si l'état de santé de Napoléon a pu jouer un rôle déterminant dans l'issue des batailles de la Moskowa et de Waterloo comme certains l'ont laissé entendre. Bien d'autres facteurs sont intervenus qui expliquent les décisions tactiques prises, mais peut-être a-t-il quand même manqué au bon moment l'intuition du génie car comme le dit Napoléon : « *La science militaire consiste à bien calculer toutes les chances d'abord, et ensuite à faire exactement, presque mathématiquement la part du hasard. C'est sur ce point qu'il ne faut pas se tromper et qu'une décimale de plus ou de moins peut tout changer. Or ce partage de la science et du hasard ne peut se caser que dans une tête de génie...* »⁴⁸⁶ et « *Toutes ces questions de grande tactique sont des problèmes physico-mathématiques indéterminés, qui ont plusieurs solutions et qui ne peuvent être résolus par les formules de la géométrie élémentaire.* »⁴⁸⁷

Chapitre VIII

L'influence sur l'exilé politique de Sainte-Hélène

*« Si je ne me trompe, je suis. Car celui
qui n'est pas ne peut être trompé . »*

SAINT AUGUSTIN - Sermons

De nouveau exilé mais cette fois sur une île du bout du monde et captif, Napoléon va oeuvrer à la réalisation de 3 vœux :

- * un possible retour en Europe
- * la pérennité de sa dynastie
- * l'édification de l'image d'un personnage illustre dans l'Histoire

Dans la réalisation de ces 3 objectifs, sa santé va jouer un rôle que lui-même va utiliser en toute conscience.

L'espoir d'un possible retour en Europe

Au début de son séjour, il espère un retour à la suite d'un bouleversement politique en Angleterre ou en Europe. Il se tient informé de la presse anglaise (Morning Chronicle, Edimburgh Review) et reçoit régulièrement des voyageurs en escale à Jamestown en grande partie pour cette raison. Mais il comprend rapidement qu'il ne peut compter sur cette éventualité. Il évoque également à diverses reprises une hypothétique vie future aux Etats Unis. ^{488 489}

Plusieurs tentatives d'évasion lui sont proposées qu'il refuse par crainte d'un piège, d'un échec entraînant une aggravation de son sort, mais surtout parce que ce n'est pas une issue digne de l'image qu'il veut laisser à la postérité : « *Je ne vois en Amérique qu'assassinat ou oubli. J'aime mieux Sainte-Hélène.* »⁴⁹⁰

Il va alors utiliser la première période de sa maladie survenue en 1817 après un épisode de dysenterie et pour laquelle O'Meara porte le diagnostic « d'hépatite » pour solliciter des autorités britanniques son retour pour raison sanitaire, étant malade d'une affection liée au climat malsain de l'île. L'objectif est également d'obtenir de meilleures conditions de vie à Longwood. O'Meara transmet directement ses rapports à Lowe mais aussi par courrier à un fonctionnaire du ministère anglais de la Marine, Finlaison. En conflit avec Lowe et renvoyé en Angleterre, il y diffuse l'information du mauvais état de santé de Napoléon, information relayée par Las Cases, Madame Mère, le Pape même., lesquels interviennent auprès de Lord Castelreagh et du Tsar. En vain, en grande partie, semble-t-il à cause de Gourgaud, qui lui aussi revenu de Sainte-Hélène, tient des propos mettant en doute la véracité des dires d'O'Meara. Le 19 novembre 1819, au Congrès d'Aix-la-Chapelle, le sort de Napoléon à Sainte-Hélène n'est pas remis en cause, vu « *les rapports mensongers répandus sur le compte du prisonnier par une malveillance active.* »⁴⁹¹

La pérennité de sa dynastie

« *Il n'y a que mon martyr qui puisse rendre la couronne de France à ma dynastie* » dit-il à Montholon. ⁴⁹²La prolongation de la captivité en exil à Sainte-Hélène dans des conditions précaires et insalubres d'un adversaire malade que l'on a de plus privé de son médecin ne peut que renforcer l'image d'un martyr, victime d'une terrible injustice et ainsi conforter un courant de pensée bonapartiste favorable au retour au pouvoir de sa dynastie en France.

L'image d'un personnage illustre dans l'Histoire

Il sait qu'il n'aura pas une mort héroïque sur le champ de bataille comme celle du roi de Suède Charles XII, qu'il évoque devant Bertrand en septembre 1817.⁴⁹³ Ce n'est pourtant pas faute de s'être exposé à de nombreuses reprises, et comme il le dit à O'Meara en septembre 1817 : « *Si j'étais mort à Moscou, j'aurais eu, probablement, la réputation du plus grand conquérant qu'on eût jamais connu...jusque là, j'avais été invincible ; j'aurais dû mourir à Waterloo. Mais le malheur est que quand on cherche le plus la mort, on ne peut la trouver. Les hommes tombaient morts à mes côtés, devant, derrière, de toute part, mais pas une balle pour moi.* »⁴⁹⁴

Cependant, « *Tu es un homme antique, un homme de Plutarque* » lui aurait dit Pascal Paoli, qui voulait le rallier à lui, en 1790 à Ponte Novo.⁴⁹⁵ La référence à l'Histoire et à l'histoire de l'Antiquité est permanente dans l'oeuvre et les propos de Napoléon. Son destin est comparable à celui des grands conquérants, dit-il en évoquant César en mai 1818 à Bertrand : « *Depuis 1796, j'ai couru la carrière de conquérant...J'aurais dû mourir au Kremlin. Alors j'avais la plus grande gloire, la plus grande réputation qui eussent jamais existé...César n'eût pas approché de ma jarretière.* »⁴⁹⁶

Dans l'adresse qu'il envoie au Prince Régent de l'île d'Aix préalablement à son embarquement sur le Bellérophon, il se met déjà dans la posture d'un des hommes de Plutarque, Thémistocle⁴⁹⁷ : « *Je viens, comme Thémistocle, m'asseoir sur le foyer du peuple britannique.* »⁴⁹⁸

Tous les hommes illustres n'ont pas une mort héroïque sur le champ de bataille, notamment les deux auxquels il peut se comparer et que d'ailleurs Plutarque a mis « en parallèle » : Alexandre et César. Aussi, dans la pensée de Napoléon, y-a-t-il des points communs entre les morts d'Alexandre et de César, et sa propre mort.

Quelques jours avant sa mort, il dicte à Montholon un texte qu'il fait intituler « *Première rêverie* »⁴⁹⁹, puis à Marchand un autre texte qu'il intitule « *Seconde rêverie* »⁵⁰⁰, allusion à la mort d'Alexandre à Babylone au terme d'une maladie fébrile de trois semaines, annoncée par deux présages, vraisemblablement le paludisme, mais pour laquelle un empoisonnement sera ultérieurement suspecté.⁵⁰¹

Mais l'homme de Plutarque auquel il s'identifie particulièrement, c'est César avec lequel il existe un véritable parallèle avec de multiples points communs des parcours militaire et politique, au point que lui-même l'évoque à propos des détails de sa vie privée : il confie par exemple à Gourgaud qu'on surnommait Cléopâtre Madame Foures, l'épouse d'un officier, avec laquelle il avait eu une liaison en Egypte.⁵⁰² César fait l'objet de très nombreuses conversations à Sainte-Hélène, et il dicte à Marchand des commentaires sur les Guerres de César.⁵⁰³

Comme César, sa mort est annoncée par un présage, le passage d'une comète, et comme pour César, il s'agit d'un assassinat ; il déclare en effet dans le préambule de son testament à l'article 5 : « *Je meurs prématurément, assassiné par l'oligarchie anglaise et son sicaire* »⁽⁵⁰⁴⁾

Une première interprétation du terme « assassiné » peut être qu'il pense avoir été volontairement exilé sur une île lointaine au climat malsain dans des conditions précaires dans le but qu'il y contracte une maladie mortelle induite par ce climat, puis qu'il y croupisse en le privant intentionnellement de son médecin.

Dans une seconde interprétation, Napoléon sait ou suspecte avoir été empoisonné, d'où le parallèle qu'il fait plutôt avec César en identifiant comme lui, parmi ses assassins, celui qu'il considère comme son fils adoptif, premier légataire sur le testament pour « *ses soins filiaux* », et qu'il appelle sur son lit de mort « mon fils », Montholon.

Ainsi Napoléon va jusqu'à tenter de maîtriser sa fin de vie en utilisant sa santé, ici sa maladie terminale et sa mort pour forger l'image d'un personnage illustre, un conquérant à la carrière militaire et politique exceptionnelle, comparable seulement aux plus grands tels Alexandre ou César, ayant été lui-même d'une grande clémence pour les différents souverains qu'il avait si souvent vaincus, mais injustement victime de leur acharnement à vouloir l'humilier et le martyriser jusqu'à le tuer.

Cette image d'homme illustre, victime d'un acharnement injuste et d'un martyr, va grandement contribuer à construire dans l'opinion des masses, celle d'un homme d'exception, d'un homme de légende, à la hauteur des grands conquérants qu'étaient Alexandre et César.

Il y aura un fort courant politique bonapartiste en France au XIX^{ème} siècle, qui aboutira en 1848 à l'accession au pouvoir de son neveu Louis-Napoléon. Elle sous-tendra également en grande partie le mouvement littéraire du romantisme : Stendhal, Flaubert, Balzac, Dumas, Hugo...Ce sera même l'un des pères du romantisme, pourtant devenu grand adversaire de Napoléon, Chateaubriand qui, dans « *Les mémoires d'outre-tombe* » tout en faisant la comparaison avec Alexandre des conditions de sa mort, dresse le plus bel hommage qui soit du personnage :

*« Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce. Il disparut dans les lointains superbes de Babylone. Bonaparte n'est point sous les yeux de la France. Il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. Il dort comme un ermite ou comme un paria au bout d'un sentier désert. »*⁵⁰⁵

*« Enfin le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. »*⁵⁰⁶

CONCLUSION

Petit et mince, mais de constitution plutôt robuste dans sa jeunesse, ayant une hygiène de vie saine assez remarquable pour l'époque, Napoléon va souffrir au long de sa vie de différentes pathologies : jeune officier et jusqu'à la Campagne d'Italie d'un paludisme, possiblement aussi d'une tuberculose pulmonaire ; plus tard d'une lithiase vésicale, pour décéder à Sainte-Hélène au terme d'une longue maladie dont l'origine reste incertaine, mais pour laquelle les 2 diagnostics les plus probables sont un cancer de l'estomac, ou un empoisonnement chronique par l'arsenic.

En ce domaine comme dans tous les autres, son caractère par exemple, Napoléon va tenter de connaître au mieux pour les maîtriser ses problèmes de santé, de façon qu'ils ne puissent pas nuire à l'homme politique ou au chef militaire, et même à utiliser l'expérience qu'il en a à leur profit. Son expérience de la médiocrité de la médecine de l'époque le pousse à conforter les réformes de la formation médicale, de l'exercice de la médecine et de l'organisation du système de soins prônées par les médecins acquis à la méthode anatomo-clinique, base de la médecine moderne.

L'expérience personnelle qu'il a du paludisme et le rôle déterminant du « mauvais air » des marais dans la survenue de la maladie, lui fait prendre les bonnes décisions quant à l'implantation des cantonnements dans la plaine du Pô lors des campagnes d'Italie, et c'est elle seule qui le conduit à prendre la décision stratégique d'attente, inhabituelle pour lui, lors du débarquement des troupes anglaises dans l'île de Walkeren.

L'influence de problèmes de santé sur le champ de bataille, notamment à la Moskowa et à Waterloo évoquée par certains est très difficile à apprécier même a posteriori

Enfin, il semble bien que l'exilé de Sainte-Hélène, comme il avait su le faire dans de si nombreuses circonstances auparavant, ait su maîtriser et même utiliser sa maladie et sa mort pour l'aider à construire et à laisser dans l'Histoire l'image d'un homme illustre.

Annexes :

Les médecins de Napoléon

*« Il vaut mieux suivre le bon chemin en
boitant que le mauvais d'un pied ferme. »*

SAINT AUGUSTIN - Sermons

Il s'agit ici des médecins propres de Napoléon, de ceux qu'il a choisis pour assurer son suivi tout au long de sa vie de général, de Consul, d'Empereur, puis d'exilé. En même temps, c'est à eux, lors de leurs entretiens qu'il exprime son opinion sur la médecine, les médecins et les médicaments.

Les médecins du Consul et de l'Empereur

Scrupuleux, l'Empereur prend soin de désigner lui-même une équipe de médecins, chirurgiens, dentistes et pharmaciens pour lui-même ainsi que pour les membres de sa famille. Ce bataillon de corps médical est personnellement rattaché à Napoléon, présent à tout moment partout où il est, même sur les champs de bataille. Pour remédier à une urgence, certains médecins sont logés à ses côtés aux Tuileries

Jean Nicolas Corvisart (1775-1821)

Destiné au barreau pour suivre les traces de son père, Jean-Nicolas Corvisart se destine finalement à la médecine, et poursuit ses études à l'Université de Paris en 1777⁵⁰⁷.



Il est l'un des initiateurs de la médecine anatomo-clinique, expression d'une médecine plus scientifique, qui se développera et s'imposera sous son impulsion et ses élèves tout au long du XIX^e siècle. A l'instar de ses maîtres il prépare des pièces anatomiques dont il se sert pour ses dissections, c'est d'ailleurs lors de l'une d'elles qu'il se blesse à la main gauche, avec un risque important de perdre son bras, si son maître Desault ne l'avait pas soigné.

Jusqu'à là le diagnostic de la maladie se pratiquait sans se soucier de la personne et de son ressenti. Ainsi, il perfectionne la technique de la percussion inventée par Auenbrugger en 1761, dans le but de parfaire ses diagnostics. Il enseigne d'ailleurs pendant la révolution l'absolue nécessité d'observer les symptômes.⁵⁰⁸

A la fermeture des facultés de médecine en 1793, il accuse le coup, mais sera très vite récompensé par le poste de son ancien professeur, le docteur Petit qui décède la même année que la réouverture des facs. C'est à ce poste qu'il acquiert une notoriété internationale. Il occupera ce poste jusqu'en 1807.⁵⁰⁹

C'est en 1801 par l'entremise de Joséphine qu'il rencontre Napoléon. L'assurance de Corvisart et la sûreté de ses diagnostics séduisent Napoléon alors Premier Consul. Peu de temps après cette captivante rencontre, Napoléon s'attache ses services et le fait nommer médecin du gouvernement. Il aura pour fonction principale d'assurer la santé publique, en luttant notamment contre les épidémies et les maladies contagieuses. Il jouera alors le rôle de ce qu'on pourrait qualifier de Ministre de la santé⁵¹⁰.

Désormais au service du Consul, il refuse cependant de séjourner aux Tuileries comme tous les autres membres du personnel médical. Il s'y rend deux jours par semaine en consultation, assistant au lever et au coucher de l'Empereur.

Sceptique au sujet des progrès de la médecine, Napoléon aime régulièrement provoquer Corvisart au sujet de l'utilité des médecins. Aucunement impressionné par son patient hors normes, celui-ci ne manque pas de le rappeler à l'ordre lorsque Napoléon ne suit pas ses prescriptions à la lettre ⁵¹¹. La conversation porte souvent sur la médecine.⁵¹² Napoléon parle même à Las Cases de plusieurs « *cours* » d'anatomie, qui lui provoquent un certain « *dégoût* » et auxquels il met un terme le jour où Corvisart lui amène un estomac dans son mouchoir de poche. ⁵¹³

En 1804, Corvisart est nommé 1^{er} médecin de l'empereur et reçoit la légion d'honneur.⁵¹⁴ Il est le seul en qui Napoléon a eu réellement confiance. « *Je ne crois pas en la médecine, je crois en Corvisart, a-t-il déclaré*⁵¹⁵. »

Grâce à ses nouvelles fonctions, Corvisart réforme profondément la médecine, avec des préceptes encore d'actualité. Comme le diplôme de médecine sanctionné par des études, une police de la médecine et de la pharmacie, le concours de l'internat.

En 1808, Napoléon anoblit son médecin, il devient baron d'Empire avec pour dotation 10 000 francs.⁵¹⁶ Jean-Nicolas Corvisart en qualité de 1^{er} médecin de l'Empire a également en charge la famille impériale. C'est ainsi qu'il a le rôle austère d'attester la stérilité de Joséphine. Suite à de nombreux échecs, il lui administre des placebos à base de mie de pain. Il participe activement à la prise en charge de Joséphine lors de sa détresse suite à son divorce. À l'annonce de la nouvelle, elle simule en effet un malaise avec perte de connaissance.

En 1809, il a l'honneur d'annoncer à l'Empereur la grossesse de Marie Walewska. En 1810, il participe à l'accouchement de la désormais nouvelle Impératrice Marie-Louise d'Autriche auprès du docteur Dubois.

En 1814, l'Empereur abdique. Fidèle à son souverain déchu, Corvisart suit l'Impératrice ainsi que leurs fils jusqu'à Vienne pour prendre soin des monarques à présent exilés. ⁵¹⁷

Napoléon informé de sa loyauté auprès de son épouse et de son fils prononce : « *J'ai vu avec plaisir la bonne conduite que vous avez tenue dans ces derniers temps où*

*tant d'autres se sont mal conduits. Je vous en sais gré et cela confirme l'opinion que j'avais conçue de votre caractère. Donnez-moi des nouvelles de Marie-Louise et ne doutez jamais des sentiments que je vous porte ; ne vous livrez pas à des idées mélancoliques, et j'espère que vous vivrez encore pour rendre des services et pour vos amis. »*⁵¹⁸

Le 19 mars 1815, Napoléon, après son retour d'exil de l'île d'Elbe, forme un gouvernement. L'ex-premier médecin est rappelé à ses fonctions initiales. Il sert à nouveau l'Empereur pendant la période des 100 jours. Le 15 juillet 1815, Napoléon, de nouveau déchu est exilé à Sainte-Hélène. Jean Nicolas Corvisart, fidèle parmi les fidèles, aura en charge de choisir l'équipe médicale qui accompagnera l'Empereur sur ce bout de terre qui sera sa dernière demeure.⁵¹⁹

En 1816, il souffre d'hémiplégie l'obligeant à cesser toutes activités médicales, son état de santé décline progressivement jusqu'à son décès en septembre 1821, quelques mois après celui de son souverain bien-aimé.⁵²⁰

Alexandre Yvan (1765-1839)

Alexandre Urbain Yvan est un fidèle proche de Napoléon depuis ses débuts : il est chirurgien dans l'armée d'Italie. Il est nommé en 1805 chirurgien ordinaire de l'Empereur⁵²¹. Il est en charge de l'organisation de l'ambulance de Napoléon. Omniprésent aux côtés de l'Empereur, il loge régulièrement aux Tuileries afin de pouvoir être sollicité à tout moment⁵²². Il assiste tous les soirs et tous les matins au lever et au coucher de sa Majesté.⁵²³



Très conservateur, c'est un chirurgien très apprécié. Après chaque bataille, il rédige méticuleusement de nombreux rapports sur le nombre de blessés et tués. Il soignera notamment la blessure par balle au talon de Napoléon reçus au siège de Ratisbonne cité plus haut en 1809.⁵²⁴

Il abandonne brutalement sa fonction et fuit le 12 avril 1814 au moment de la tentative de suicide par empoisonnement de Napoléon à Fontainebleau juste après la première abdication⁵²⁵. Ce dernier a en effet ingéré le contenu d'un sachet de poison qu'Yvan lui avait fourni à sa demande pendant la retraite de Russie.⁵²⁶ Il avait en effet confectionné une décoction à base de belladone et d'ellébore blanc totalement inoffensif. Devant l'inefficacité du produit, Napoléon lui demandant d'achever son travail en lui donnant une dose supplémentaire, il proteste, refuse et se dérobe.⁵²⁷ Une autre version affirme que le produit aurait été efficace, mais Yvan pris de panique devant les conséquences de cet acte, aurait réussi à faire vomir Napoléon, et aurait prit la fuite. Ce dernier n'aurait jamais pardonné à Yvan cette fuite et n'a plus jamais fait mention ni appel à ses services, même lorsque celui ci tente de reprendre contact avec l'empereur pendant les 100 jours.⁵²⁸

Jean Noël Hallé (1754-1822)

Médecin érudit, Jean Noël Hallé est l'un des grands initiateurs de l'hygiène médicale. Il découvre l'anatomie lors de cours donnés par son père à l'école des beaux arts. Médecin altruiste il n'hésite pas à dispenser des soins gratuits ce qui lui vaudra le surnom de « médecin des pauvres ».⁵²⁹



Il participe activement à la lutte contre la variole plaidant activement pour la vaccine. Médecin prônant la médecine préventive, vision de la médecine qui séduit l'Empereur, lui-même adepte de cette pensée. C'est en 1802 qu'il initie en Italie son service pour celui qui sera son futur Empereur en prenant en charge Pauline, la sœur préférée de Napoléon.⁵³⁰

En 1804, il est rappelé auprès de Napoléon pour devenir le médecin ordinaire de Napoléon et de la famille impériale. Ami de Corvisart, alors débordé par sa fonction, il travaille en collaboration avec lui. Il succède par la suite à Corvisart au Collège de France, celui-ci étant trop pris par sa fonction impériale. Il a le plaisir d'y rencontrer l'illustre disciple de Corvisart, Laennec.⁵³¹ Il soutient les préceptes de son ami : « *La médecine du symptôme doit toujours être subordonnée à la médecine de la maladie* ».

Il soignera de nouveau Pauline Bonaparte en 1807 devant une crise de salpingite aiguë.⁵³²

Le médecin de l' Ile d'Elbe.

Foureau de Beauregard (1774-1848)

A l'île d'Elbe, Napoléon a pour médecin M. Foureau de Beauregard, qui vient le voir chaque matin au lever à sept heures. Napoléon lui parle de sa santé et de médecine. il est très apprécié par Napoléon. Le Dr Foureau lui amène notamment des planches d'anatomie. Durant le séjour, il est appelé à deux reprises pour des vomissements. Il est élu député pendant les Cent jours, et Napoléon lui demande de continuer son mandat en servant les intérêts du Roi de Rome.⁵³³ En 1818 à sainte Hélène devant le poste vacant, les anglais demandent un médecin pour Napoléon. Informé par Las case de ce poste, Foureau de Beauregard souhaite rejoindre Napoléon, mais devant ses revendications : 15 000 francs annuels, plus un domestique, et a condition d'être accompagné de son épouse, les anglais refusent et lui préfère Antomarchi moins exigeant et moins couteux financièrement.⁵³⁴

Les médecins de Sainte-Hélène

Avant son départ pour sainte Hélène, Napoléon a l'opportunité de constituer lui même l'équipe médicale qui l'accompagnera. Il confiera donc cette tâche au seul médecin en qui il a vraiment confiance : Corvisart aura donc la lourde responsabilité de choisir les médecins qui iront en exil avec l'Empereur déchu.

Louis-Pierre Maingault (1783-1839)

Au lendemain de sa seconde abdication, Napoléon demande à son Premier Médecin, Corvisart, de lui désigner un médecin jeune, capable et dévoué pour l'accompagner en exil. Le 28 juin 1815, la veille de son départ, il rencontre, présenté par Corvisart, le Dr Louis-Pierre Maingault 32 ans, installé à Paris depuis 2 ans, dont il accepte les services. Atteint du mal de mer sur le Bellerophon sur le trajet de Rochefort à Plymouth, il ne quitte pas sa chambre du voyage. Pensant au départ qu'il part pour les Amériques, Maingault démissionne lorsqu'il apprend la décision anglaise d'un exil de Napoléon à Sainte-Hélène sous les Tropiques. Il n'a aucune interaction avec celui qui aurait du être son patient. Choqué par son attitude, l'Empereur n'accepte pas de le rencontrer.⁵³⁵

Barry Edward O'Meara (1786-1836)

La démission de Maingault place Napoléon dans une situation délicate à quelques jours du départ pour Sainte-Hélène : il n'est plus temps de faire venir un autre médecin français et il risque de se voir imposer un médecin par les Anglais. Les Français suggèrent à Napoléon de proposer aux Anglais le choix du Dr Barry Edward O'Meara, le chirurgien du Bellerophon qui l'a amené de Rochefort à Plymouth.



Alors que Maingault est souffrant sur le navire, c'est donc O'Meara qui servira Napoléon. O'Meara, d'origine irlandaise, parlant assez bien le français et l'italien, il est chirurgien sur le Bellerophon depuis 1813. Durant la traversée depuis Rochefort, il a été amené à donner ses soins au colonel Planat de la Faye et à Gourgaud, et a donné toute satisfaction. La demande de Napoléon est acceptée par O'Meara et Lord Keith qui exige cependant que ce dernier garde son statut et son traitement d'officier de la marine anglaise, sans rémunération supplémentaire de Napoléon.⁵³⁶

Napoléon apprécie ce médecin au point que très vite, il devient un intime de l'Empereur venant vivre à Longwood. Sur l'île, c'est O'Meara qui effectue tous les soins de Napoléon en passant de l'extraction dentaire aux autres actes médicaux ou chirurgicaux.⁵³⁷ Il joue cependant un double jeu en informant Hudson Lowe de tout ce qui s'y passe. O'Meara est pris entre l'obéissance qu'il doit à sa hiérarchie comme officier et la loyauté qu'il doit à son patient comme médecin, au point de rompre le secret médical. Cependant grâce à lui, les contraintes imposées par l'autorité anglaise sur leur captif sont régulièrement bafouées et contournées. Conscient du rôle que joue O'Meara pour le gouverneur Hudson Lowe, Napoléon lui demande en mai 1816 de choisir son camp et de ne plus jouer double jeu. O'Meara choisit Napoléon, et ne rompra plus jamais le secret médical. Suite à cela Lowe ira chercher des informations auprès du docteur Baxter qui s'entretient régulièrement avec O'Meara.⁵³⁸ C'est d'ailleurs cette fidélité qu'il voue à Napoléon et la détérioration des relations entre le médecin et le gouverneur qui lui valent d'être congédié par Lowe le 25 juillet 1818.⁵³⁹

John Stokoe (1775-1852)

Le Dr John Stokoe, chirurgien anglais, arrive à Sainte-Hélène, le 29 juin 1817. Il est reçu par Napoléon par le biais de O'Meara, sans avoir eu l'accord préalable de Lowe comme le veut le protocole ; il est donc écarté de Napoléon par la suite. De ce fait au départ de O'Meara en 1818, Napoléon reste presque 1 an sans médecin



Jusqu'à ce que dans la nuit du 16 au 17 janvier 1819, Napoléon fasse un malaise suffisamment prononcé pour réveiller et angoisser son entourage. Stokoe est alors sollicité. Ayant retenu la leçon, le chirurgien britannique demande la permission au Gouverneur d'intervenir. Muni de l'autorisation de celui-ci et en présence du Dr Verling, il procède à l'examen du malade dès son arrivée le 17 à 5h00 du matin.

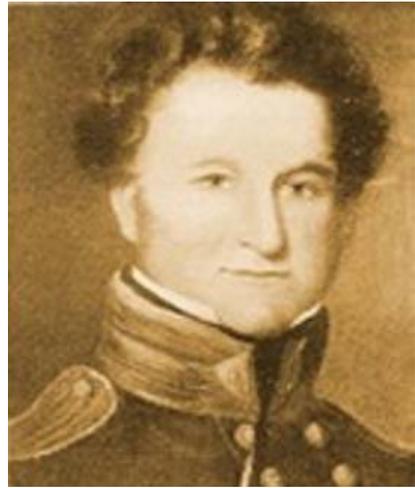
Il demande par la suite à remplir les fonctions laissées vacantes par O'Meara. Il retourne examiner Napoléon, et dans le rapport qu'il soumet à Lowe, il fait part de son inquiétude devant l'état de santé de l'illustre captif. Il lui diagnostique une hépatite. Il pratique une clystérisation, puis une saignée suivie d'une purgation. L'état général de Napoléon s'améliore nettement suite aux soins administrés par celui-ci.⁵⁴⁰

Lowe n'apprécie pas la proximité soudaine entre le médecin et son patient ; il soupçonne même Napoléon d'avoir feint la maladie afin de pouvoir choisir son médecin référent. Il n'aime pas ce Stockoe, ami de son prédécesseur O'Meara. Alors quand celui-ci annonce que le climat de l'île est délétère et a des répercussions sur la santé de Napoléon, Lowe décide de le révoquer et le renvoyer en Angleterre le 30 janvier 1819.⁵⁴¹

James Roch Verling (1787-1858)

Le Dr James Roch Verling, est un médecin choisi et imposé par Lowe parmi 2 autres concurrents, en raison de sa docilité. De ce fait, Napoléon, même s'il lui reconnaît une attitude de gentilhomme, poli et intelligent avec qui il lui arrive de discuter, le boycotte sans complexe et n'hésite pas à lui dire sa façon de penser.⁵⁴²

Au final, le Dr Verling ne voit Napoléon qu'occasionnellement ; il ne le soigne pas réellement ; il participe uniquement à l'examen clinique de Stokoe du 17 janvier 1819 et son rôle est limité au titre officiel de médecin de l'Empereur sur l'île de Sainte-Hélène.⁵⁴³



Francesco Antommarchi (1789-1838)

Le Dr Francesco Antommarchi est un corse, né à Marsiglia au cap Corse où son père est notaire.

Il arrive à Sainte-Hélène le 20 septembre 1819.⁵⁴⁴

Il est reçu par Napoléon le 23. L'impression est d'emblée défavorable : « *Le jeune est un écolier ; il est ridicule de le donner pour un médecin. Antommarchi est un professeur, mais cela n'est pas la pratique. Il peut être un excellent professeur d'anatomie, comme Cuvier l'est d'histoire naturelle et Berthollet de chimie, et être un fort mauvais médecin.* »⁵⁴⁵



Il prend alors en charge Napoléon jusqu'au décès de celui-ci le 5 mai 1821. Sa relation avec Napoléon se dégrade très vite. En effet, il se montre très indépendant, rebelle aussi bien à l'étiquette de Longwood qu'aux consignes imposées par le gouverneur ; il n'est pas disponible en permanence comme l'exige sa fonction ; il passe plus de temps à Jamestown à courir le jupon, plutôt qu'au chevet de Napoléon où il ne reste pas plus

de 10 minutes par jour. Il invente des histoires, fait preuve de mythomanie, il est arrogant et méprise le personnel.

Napoléon doute vite de sa compétence et déplore son inculture, constatant son manque d'intérêt envers sa personne, ne le fait plus demander ou chercher à Jamestown ; il refuse toutes les drogues que ne cesse de lui administrer le médecin renégat. ⁵⁴⁶

En avril 1821 Napoléon n'hésite pas à lui dire qu'il le trouve bête et lui bloque l'accès à sa chambre préférant les soins du Dr Arnott. Antommarchi se sent alors bafoué par ce revirement de situation et demande même à quitter l'île, ce qui lui est refusé. Il doit, malgré les relations tendues entre lui et Napoléon, réinvestir Longwood, où il finira même par emménager dans la bibliothèque le 30 avril, très vite rejoint par Arnott. ⁵⁴⁷

Au moment de la fin de vie de Napoléon, il s'efforce cependant de lui prodiguer les meilleurs soins, et c'est finalement Francesco Antommarchi, malgré tout, qui lui ferme les yeux le 5 mai à 5h49 du matin. Il réalise un masque mortuaire en plâtre, et, aidé du Dr Arnott, il réalise l'autopsie.⁵⁴⁸



Masque mortuaire en plâtre de Napoléon I^{er} réalisé en 1821, par le docteur Francesco Antommarchi, (© RMN/André Martin, 2009)

Archibald Arnott (1772-1855)

Le Dr Archibald Arnott est un chirurgien écossais. En 1820 Montholon demande à Arnott d'examiner Napoléon, mais devant la complexité des conditions, Arnott refuse.

Après de nombreux refus par Napoléon d'être soigné par un médecin anglais, il finit par prendre en charge le captif en avril 1821 devant l'incompétence d'Antommarchi et la relation tendue avec Napoléon. Celui-ci montre une profonde inquiétude face à l'état de santé du captif.



Napoléon se prend de sympathie pour ce médecin qui ne parle pas sa langue. Il doit cependant rendre des comptes quotidiennement à Lowe sur la présence de Napoléon à Longwood, car celui-ci ne sortant plus de sa maison prison, il n'est pas vu sur l'île.

Arnott est convaincu que l'origine de tous les maux de Napoléon sont liés à une maladie gastrique. Il se dévoue corps et âme pour son patient devant la gravité de sa maladie et son état de santé alarmant se dégradant de jour en jour. Arnott est présent quotidiennement, et emménage même dans la bibliothèque de Longwood jusqu'au décès de Napoléon. Il assiste Antommarchi pour l'autopsie de l'Empereur. Il aurait réalisé avec l'aide d'Antommarchi un masque funéraire en cire.⁵⁴⁹

Bibliographie

PREMIERE PARTIE : Le dossier médical du patient Napoléon Bonaparte

Chapitre I : Le carnet de santé de Napoléon

1. MASSON. F, La jeunesse de Napoléon, Albin Michel, Paris, 1908, I, 10
2. MASSON. F, ibidem, I, 15-16
3. LAMENDIN.H, Petites histoires de l'art dentaire d'hier et d'aujourd'hui (Anecdodotes), L'Harmattan Éd., Collection Éthique médicale, Paris, 2006, 11-12.
4. MASSON. F, op cit 1, I, 16-20
5. CHUQUET. A, La jeunesse de Napoléon, Armand Colin et Cie, Paris, 1857, tome I, II, 64-67
6. MASSON. F, op cit V, 5, 45
7. BARTEL. P, La jeunesse inédite de Napoléon, Amiot-Dumont, Paris, 1954, IV, 37-45
8. PAOLI. F, La jeunesse de Napoléon, Tallandier, Paris, 2005, XII, 103-105
9. MASSON. F, op cit, III, 26
10. MASSON. F, ibidem,VIII, 122-127
11. MASSON. F, ibidem, I, 375- 377
12. MASSON. F, ibidem,V, 45
13. MASSON. F, ibidem, X, 155
14. PAOLI. F, op. cit, XII, 105-106
15. BARTEL.P, op.cit, IV, 41-42
16. BARTEL. P, ibidem, II, 27
17. BARTEL. P, ibidem, II, 28
18. BARTEL. P, ibidem, appendice I, 243-252
19. BARTEL. P, ibidem, appendice I, 248-249
20. BARTEL. P, ibidem, appendice I, 248-249

-
21. CONSTANT. Wairy. L, Mémoires de Constant premier valet de chambre de l'Empereur sur la vie privée de Napoléon, sa famille et sa cour, Ed. De Camille, Genève, 1969, Tome I, 61-63
 22. FAIN. A-J-F, Mémoires, Ed. Arléa, Paris, 2001, 4ème partie, II, 214-216
 23. MAITLAND. F-L, Napoléon à bord du Bellérophon, Ed. Plon, Paris, 1933, 129-130
 24. CABANES. A. Dans l'intimité de l'Empereur, Jourdan, Paris, 2018, I-24
 25. BALCOMBE. B, Souvenirs de Betsy Balcombe à Sainte-Hélène, Tallandier, Paris, 2005, III, 47-48 et 57
 26. MARCHAND. L, Mémoires, Tallandier, Paris, 2003, XXVI, 574
 27. AISENE. D, Napoléon est-il mort empoisonné ? Thèse d'exercice de pharmacie, Faculté de Strasbourg
 28. CHOUARD. CH, MEYER. B, CHABOLLE. F, Napoléon souffrait-il du Syndrome d'Apnées du Sommeil ? Ann. Oto-Laryng, Paris. 1988, 105, 299-303.
 29. CHUQUET. A, op. cit, III, 78
 30. MASSON. F, op.cit, IV, 37
 31. PAOLI. F, op.cit, VII, 46
 32. BARTEL. P, op.cit, III, 3
 33. BARTEL. P, ibidem, IV, 33
 34. CHUQUET. A, op. cit, III, 76
 35. MARCAGGI.J.B, La genèse de Napoléon, Perrin Paris, 1902, III, 42-43
 36. MASSON.F, op.cit, IV, 37
 37. BARTEL. P, op.cit, III, 36
 38. MASSON. F, op cit, VI, 30
 39. CHUQUET.A, op. cit, III, 114
 40. BARTEL. P, op. cit, VIII, 69
 41. BARTEL. P, ibidem, VIII 70
 42. CHUQUET. A, op. cit, III, 115
 43. BARTEL. P, op. cit, appendice I, 243-252
 44. BARTEL.P, ibidem. Appendice I, 245

-
45. CHUQUET. A, op. cit, III,119
 46. BARTEL. P, op. cit. appendice I, 247
 47. BARTEL. P, ibidem, appendice II, 253-255
 48. CABANES. A. op cit, III,157
 49. CABANES. A, op cit, III,159
 50. FAIN. A-J-F, op.cit, 4ème Partie, III, 218-225
 51. MAITLAND. F. L, op. cit,130-131
 52. BALCOMBE. B, op. cit, XX,154-155
 53. MONTHOLON. A, , Souvenirs de Sainte-Hélène par la Comtesse de Montholon, Ed. Emile Paul, 1901, XVIII, 157-158
 54. MONTHOLON. A, ibidem, XVIII, 144
 55. MARCHAND. L, op. cit, III, 114-115
 56. NORVINS. M, de, Histoire de Napoléon, Ed. Méline, Cans et Cie, Bruxelles, 1838, XI, 4, 332
 57. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, F.Bourin, Paris, 1992, VIII, 206-21
 58. MASSIN. J, Napoléon Bonaparte, l'oeuvre et l'histoire, Club français du livre, Paris, 1969, vol.I, Ecrits personnels, tome 1, 274-276
 59. MASSON. J, BIAGI. G, Napoléon, manuscrits inédits 1786-1791, Soc. éd. lit. art, Paris,1908, XLIX 523-530
 60. MASSIN. J, op. cit, vol. I, Ecrits personnels, tome 1, 363-377
 61. CABANES. A. op cit, III, 172
 62. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 213-215
 63. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 2, 113
 64. CABANES. A, op cit, I, 6
 65. MORVAN. J, Le soldat impérial Paris 1904, II tiré de cabane I, 19
 66. CABANES. A. op cit, I, 19
 67. CABANES. A., ibidem, I, 22
 68. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 61-63
 69. FAIN. A-J-F,op. cit, II, 4ème partie, II, 216

-
70. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 63
 71. CABANES. A., op cit, III,167
 72. CABANES. A , ibidem, III, 168
 73. CABANES. A., ibidem, III, 169
 74. CABANES. A, ibidem, II, 41
 75. VIGNY. A de, Servitude et grandeur militaires, Alpina, Paris, 1961, 188-199
 76. MARCHAND.L, op.cit, III, 117
 77. CABANES. A, op cit II, 42
 78. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 70
 79. DELAGE. I, Une journée avec napoléon 1^{er}, août 2008. (page consulté le 18/02/2021), Fondation Napoléon <https://www.napoleon.org/jeunes-historiens/napodoc/une-journee-avec-napoleon-ier-1/>
 80. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 71
 81. LAMENDIN.H, op. cit,966/967 : 66-71
 82. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 62
 83. DUMAS. A, Les compagnons de Jésus, Phoebus Éd., Paris, 2006, p. 426.
 84. LAMENDIN. A, op. cit, 966/967 :66-71.
 85. CONSTANT. Wairy, L, op cit, tome1, 83
 86. CONSTANT. Wairy, L, ibidem, tome 1, 70
 87. CABANES. A. op. cit, II, 45
 88. CONSTANT. Wairy. , op cit, tome 1, 64
 89. CABANES. A, op. cit, II, 48
 90. CABANES. A, ibidem, II, 44
 91. CABANES. A, ibidem, II,51
 92. CABANES. A., ibidem,II, 52
 93. CONSTANT Wairy. L, op cit, tome 1, 63-66
 94. CABANES.A, op cit II, 45
 95. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 65-66
 96. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 1, 65-66

-
97. CABANES. A, op. cit, II, 44
98. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 65
99. MONTHOLON. C-T, Récits de la captivité de l'Empereur à Sainte-Hélène, Paulin, Paris,1847, tome 2, VII,499
100. CABANES. A. op. cit, II, 45
101. TURENNE. J-L, Bonaparte, cet illustre inconnu, Le Figaro, 27/11/1999.
102. CONSTANT. Wairy. L,, op. cit, tome 1, 65
103. TULARD. J, entretien téléphonique du 23/10/2019, à Lille.
104. MONTHOLON. C-T, op.cit, tome 1, IX, 300
105. CABANES. A op cit II, 59
106. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 2, 108
107. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 1, 72
108. CABANES. A, op cit, II, 59
109. CHARDIGNY. L. L'homme Napoléon. Perrin Éd.- Paris, 1987. page 13
110. CABANES. A. op cit II, 60
111. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 137
112. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 2, 116
113. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 1, 73
114. CONSTANT. Wairy, L,ibidem, tome 2, 56-57
115. CONSTANT. Wairy. L, ibidem tome 2, 75
116. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 1, 136
117. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 1, 137
118. CHOUARD. Ch, MEYER. B, CHABOLLE. F, Napoléon souffrait-il du Syndrome d'Apnées du Sommeil ? Ann. Oto-Laryng, Paris, 1988 ; 105 : 299-303
119. BARTEL. P, op, cit, III, 36
120. BARTEL. P, ibidem, app.II, 258-262
121. CABANES. A. op cit II, 43
122. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 75-78

-
123. CABANES. A. op cit, II, 43
 124. CABANES A. ibidem, II, 43
 125. FAIN. A-J-F, op. cit, 4ème Partie, II, 215-216
 126. CONSTANT. Wairy. L, op cit tome 1, 77
 127. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 840
 128. CONSTANT. Wairy. L, op cit, tome 1, 78

Chapitre II : Revue chronologique des différents problèmes de santé présentés par Napoléon tout au long de sa vie.

129. Riaud X, Napoléon 1^{er} et ses médecins, L'Harmattan, Paris, 2012, p :21 et 24
130. Riaud X, ibidem, p 21

131. MASSON. F, op cit, X, 99
132. MASSON. F, ibidem, X, 100
133. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 48
134. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 48
135. MASSON. F, op cit, VIII, 240
136. CHUQUET. A, op. cit, tome 1, V, 357
137. LEMAIRE. J-F, op.cit, II, 49
138. MASSON. F, op.cit, XIV, 142
139. Riaud X, op cit, p 21

140. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 49
141. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 62
142. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 105
143. CONSTANT. Wairy. L,op. cit, tome 1, 67
144. Riaud X, op ci, p 21
145. Riaud X, ibidem, p 24-25

146. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 57-58

-
147. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 67
148. La gale de Napoléon 1er [Internet]. Le Généraliste. [cited 2019 Déc. 16]. Available from:
https://www.legeneraliste.fr/actualites/article/2015/12/03/la-gale-de-Napoleon-1er_283571.
149. MONTHOLON.C-T, op. cit, II, 6, 413-414
150. Riaud X, op ci, p 25
151. Riaud X, ibidem p 21
152. THIERS. A, Histoire de Révolution française, Hauman, Bruxelles, 1845, tome 2, XXI, 334
153. STENDHAL, Napoléon, Stock, Paris, 1998, XXXIII, 48
154. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 50
155. Riaud X, op cit, p 21
156. Riaud X, ibidem, p 22
157. TRANIE.J, CARMIGNIANI. J.C, Bonaparte, la campagne d'Egypte, Pygmalion, Paris,
1988 ,VII, 199
158. Riaud X, op ci, p 25
159. LARREY. D-J, Mémoires de chirurgie militaire et campagnes, Smith, Paris, 1812, tome 1,
194-195
160. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 58
161. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 61
162. Riaud X, op ci, p 22
163. Riaud X, ibidem, p 22
164. Riaud X, ibdem p 25
165. Riaud X, op ci, p 25
166. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 671

-
167. Riaud X, op ci, p 22
168. TALLEYRAND, Mémoires du Prince de Talleyrand, Calmann Levy, Paris, 1891, tome 1,
3ème part, 295-296
169. Riaud X, op ci, p 22
170. Riaud X, ibidem, p 22
171. Riaud X, ibidem, p 25
172. CONSTANT. Wairy, L, op. cit, tome 1, 67-68
173. Riaud X, op ci, p 25
174. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 294
175. LEMAIRE. J-F, op. cit, II, 58
176. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 165
177. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 58
178. Riaud X, op ci, p 22
179. CONSTANT. Wairy. L , op. cit, tome 2, 39-40
180. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 60
181. SEGUR, Histoire et mémoires E. A. Mestivier, attestation du 24 janvier 1825 destinée à
Séguir, t. VI
182. LEMAIRE. J-F, op cit, II, 60
183. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 60
184. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 2, 46
185. Riaud X, op ci, p 23
186. LEMAIRE. J-F op cit, II, 60

-
187. GOZLAN. M , La vie et la mort de Napoléon racontées à travers ses problèmes urologiques, Le monde, 1 aout 2018,
188. LE CLERC. Q-C. L'urètre de Napoléon, un conduit vers la fin de l'Empire. Le monde 10 aout 2018 La vie et la mort de Napoléon racontées à travers ses problèmes urologiques
189. Riaud X, op ci, p 23
190. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 2, 131-132
191. Riaud X, op ci, p 23
192. BOIGEY. M, Les maux de Napoléon, in Chronologie - Sainte-Hélène : la maladie de l'Empereur,<http://www.napoleonprisonnier.com>, tiré de son article paru dans l'Almanach Napoléon, 1930, pp. 1-2.
193. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, VI, 418
194. CONSTANT. Wairy. L,op. cit, tome 6, VI
195. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 2, 220
196. CONSTANT. Wairy. L, ibidem, tome 2, 221
197. LEMAIRE. J-F, La médecine napoléonienne, Nouveau Monde Éd. /Fondation Napoléon, (page consulté le 18/02/2021) Paris, 2003.
198. GOLCHER. A, Autopsie commentée de Napoléon Bonaparte, communication personnelle, Saint-Maur-des Fossés, 2010,
199. Riaud X, op ci, p 23
200. Riaud X, ibidem, p 23
201. BOIGEY. M, « Les maux de Napoléon », in Chronologie – Sainte-Hélène : la maladie de l'Empereur, <http://www.napoleonprisonnier.com>, tiré de son article paru dans l'Almanach Napoléon, 1930,
202. Riaud X, op ci, p 23
203. THIERS. A, Histoire de l'Empire, Lheureux et Cie, Paris 1867, tome 4, livre 42, 516

-
204. CHARRAS, J.B.A, Histoire de la campagne de 1815. Waterloo, Lacroix, Verboecken et Cie, Bruxelles, 1863,4e édition revue et corrigée, augmentée de notes en réponse aux assertions de M. Thiers, (BNF-Gallica), note H, 512-514
205. Riaud X, op ci, p 23
206. Riaud X, ibidem p 23
207. Riaud X, ibidem p 23
208. MONTHOLON. C, op. cit, tome 2, II, 92-94
209. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, IX, 17
210. O'MEARA. B, op. cit, tome 1, 323
211. MARCHAND. L, op. cit, XVII, 399-400
212. MARCHAND. L, ibidem, XVII, 404
213. MARCHAND. L., ibidem, XVII, 404
214. Riaud X, op ci, p 23
215. Riaud X, ibidem, p 23
216. ANTOMMARCHI. F, op . cit, tome 1, 81
217. ANTOMMARCHI. F, ibidem, 1, 98-99
218. Riaud X, op ci, p 2 »-24
219. Riaud X, ibidem p 24
220. Riaud X, op ci, p 24
221. DI COSTANZO. J, Gastro intestinal diseases of Napoléon in saint Hélène : causes of death, Sci Prog, 2002
222. MARCHAND. L., op. cit, XXIII, 519-521
223. BERTRAND. H.G, Cahiers de Sainte-Hélène, Sulliver, Paris, 1950, tome 3, 40-41
224. AUBRY. O, Sainte-Hélène, Plon, Paris, 1938, 5ème partie, IV, 185
225. MARCHAND. L. op. cit, XXII, 528
226. BERTRAND . H. G, op, cit, tome 3, 173
227. Riaud X, op ci, p 24

-
228. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 138
229. FREMAUX P Les derniers jours de l'Empereur. Flammarion, Paris 1908 page consulté le 18/02/2021 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5421560t/texteBrut>
230. LOEPER. M, MICHEL. Ch, Formulaire pratique de Thérapeutique et de Pharmacologie, Doin. G, Paris, 1932, I, 72-73
231. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome II, II, 92-93
232. AN TOMMARCHI. F, op cit, tome 2, 157-166
233. LOEPER. M, MICHEL. Ch, ibidem 1, 341-342
234. MARCHAND.L. op. cit, XXV, 534
235. MARCHAND. L. ibidem, XXV, 561
236. MARCHAND. L. ibidem, XXV, 557
237. MAHIEU. B, Napoléon et l'euthanasie, thèse de doctorat en médecine, Lille, 2007, XIX, 121
238. MARCHAND. L, op. cit, XXVI, 578-579
239. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, IX, 557-559
240. BEN WEIDER, Napoléon est-il mort empoisonné ? Pygmalion, Paris, 1999, 259-262
241. BEN WEIDER, ibidem, 264-265
242. BEN WEIDER, ibidem, 266-267

Chapitre III : Synthèse critique des différents diagnostics probable

243. LEROUGE. T. Les traitements de la gale à travers les âges. Thèse d'exercice de pharmacie, Rouen,2015. page 94
244. Item 167 – UE 6 Ectoparasites cutanées : gale et pédiculose. Annales de Dermatologie et de Vénérologie. 2018 Mars;145:S108–13.
245. LEROUGE. T. op. cit page 35
246. LEMAIRE. J.F, Napoléon et la médecine, op. cit, II, 57
247. LEMAIRE. J.F, ibidem, II, 59
248. ÉPAULARD.O, LE BERRE. R, TATTEVIN, PILLY, Le paludisme, 26e édition, Paris, Alinéa, 2018, item 166
249. Développement et Santé, n°189, Le moustique, 2008, (page consultée le 05/11/2019) <https://devsante.org/articles/le-moustique>.
250. STENDHAL, op. cit, XXIII, 482
251. LEMAIRE, J.F, Napoléon et la médecine, op. cit, II, 48-50
252. MARQUETTE C-H, Trouble du sommeil de l'adulte, collège des enseignants de pneumologie, 6ème édition, 2017.
253. HAUTECOEUR. P, Napoléon et la médecine, association lilloise des internes en

neurologie, Lille, mai 1999.

254. CEP (Collège des Enseignants de Pneumologie), Tuberculose de l'adulte et de l'enfant, S-EDITION, Paris, Janvier 2019, Item 155
255. LAS CASES. E, op. cit, tome 2, 125
256. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 163-165
257. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, II, 60
258. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 166
259. GOZLAN. M. La vie et la mort de Napoléon racontées à travers ses problèmes urologiques, Le Monde, 10 aout 2018
260. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, II, 65
261. THIERS. A, Histoire de l'Empire, op. cit, tome 4, livre 42, 516
262. CHARRAS. J-B-A. op. cit, note H, 512-514
263. O'MEARA. B, op. cit, tome 2, appendice, 279-280
264. MONTHOLON. C.T, op. cit, tome 1, VII, 186
265. MARCHAND. L. ,op. cit, XXVI, 290
266. MARCHAND. L, ibidem, XVII, 405
267. MARCHAND. L, ibidem, XIX, 441-442 et XX, 454
268. MARCHAND. L, op. cit, XX, 452
269. MARCHAND, L, ibidem, XXIII, 526
270. MARCHAND. L, ibidem, XIX, 430
271. MARCHAND. L, ibidem, XXVI, 399 et 404
272. O'MEARA. B, op. cit, tome 1,323
273. MONTHOLON. C.T, op. cit, tome 2, II, 92-94
274. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 1, 9-17
275. AN TOMMARCHI. F, ibidem, tome 2, 162-163
276. KAUFFMAN. J-P, La chambre noire de Longwood, La table ronde, Paris, 1997
277. LAS CASES. E, op. cit, tome 2, 506
278. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, V, 154 et 160

-
279. LAS CASES. E, op. cit, I, 894-895
280. MONTHOLON. C.T, op. cit, tome 2, II, 126
281. CONSTANT. Wairy. L, op. cit
282. TALLEYRAND. op. cit, tome 1, 3ème partie, 295-296
283. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 225
284. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 95 et 97
285. TULARD. J, entretien téléphonique du 23/10/2019, à Lille
286. LEMAIRE. J.F, Napoléon et la médecine, op. cit, II, 69
287. PLUTARQUE, Vies parallèles des hommes illustres, Club français du livre, 1953, tome 2,

517

Chapitre IV : La cause de la mort

288. LERICHE. R, Souvenirs de ma vie morte, Paris, 1956.
289. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 166
290. LEMAIRE. J.F, Napoléon et la médecine, op. cit, VII, 235-236
291. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 162-163
292. BRETAGNE. JF, COBINAIS. S, GARIN. L, PAGENAULT. M, Les cancers gastriques familiaux, Hépatogastro, 2003, 10, n°4, 247-255
293. CALDAS. C, CARNEIRO.F, LYNCH. HT, YOKOTA. J,WIESNER. JL, et coll, Familial gastric cancer :overview and guidelines for management, J.Med. Genet, 1999, 36, 873-880
294. LYNCH. H.T,LYNCH.J, Genetics, natural history, surveillance, and gene mapping in the Lynch syndrome, Pathologie et biologie, 1995, 43, n°3, 151-15.
295. KUBBA. A-K, YOUNG. M, The Napoleonic cancer gene ? J Med Biogr. 1997 ; 7 : 175-181
296. GOLDEWSKI. G, Comment mourut Napoléon, Bulletin de l'Académie Nationale de Médecine. 1978 ; 162 :345-354
297. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 163-165
298. BEN WEIDER, op. cit, 265-266

-
299. ANTOMMARCHI, op. cit, tome 1, 98
300. BEN WEIDER, op. cit, 264
301. FAYCAL. J, BESSAGUET. C, NOUSBAUM. JB, CAUVIN. JM, CHOLET. F, BIDEAU. K, ROBASZKIEWICZ. M, GOUEROU. H, Epidemiology and long term survival of gastric carcinoma in the French district of Finistere between 1984 an 1995, Gastroenterol Clin Biol, 2005, 29, 23-32
302. MONTHOLON. CT, op. cit, tome 1, VII, 221-222
303. MONTHOLON. CT, ibidem, tome1, VIII, 246
304. MONTHOLON. CT, ibidem, tome 1, X, 328
305. BERTRAND. HG, op. cit, tome 1, 39
306. GOURGAUD. G, op. cit, tome2,II, 165
307. MONTHOLON. CT, op. cit, tome 2, VII, 499
308. FORSHUFVUD. S, Napoléon a-t-il été empoisonné ? Plon, Paris, 1961
309. MAURY. R, Albine le dernier amour de Napoléon, Camann-Lewy, Paris, 1998
310. MAURY. R, CANDE-MONTHOLON. F, L'énigme Napoléon résolue, Albin Michel, Paris, 2000
311. COPERMAN. P-R, BODENSTEIN. J-C. An investigation of cases of arsenical poisonin. J Forensic Med.1955 ; 2 ; 196-216
312. BISMUTH. C. Toxicologie clinique, médecine sciences, Flammmation. 2000 ; 57 : 564-569
313. EVREUX. J-C, MOTI. J, ROCHE.L, VINCENT. V. Précis de toxicologie clinique. Masson et Cie. Editions.1968 ; 8 : 249-252
314. FLAUBERT. G, Madame Bovary, Conard. L, Paris, 1910, VIII, 434-449
315. KINTZ. P, Toxicologie et pharmacologie médico légale. Broché. 1998 ; 6 : 190-195
316. CONRI. C-L, VARGUE. C-L, MOREAU. F. Arsenicisme chronique. Sem Hop. 1982 ; 58 : 242-245
317. BISMUTH. C. op. cit, 57, 564-569
318. ANTOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 227
319. GOURGAUD. G, Le retour des cendres de l'Empereur Napoléon, Arléa, Paris, 2003, 54-

-
320. FOSHUFVUD. S. op. cit , conclusion 247 et fac-similé 72-73
321. KINTZ . P, Toxicologie et pharmacologie médico-légale, 1998 ; 6 : page 190-195
322. HINDMARSH. J, CORSO. P-F Les cheveux de Napoléon, source externe ou ingestion d'arsenic. Ann.Toxicol. Anal. 2002 ; 14 : 132
323. LESLIE. A-C-D, SMITH. H. Napoléon Bonapart's exposure to arsenic during 1816. Arch Toxicol. 1978, 41, 163-167
324. SHELLY. M. Napoléon tué par le papier peint de Longwood house ? Plausible mais peu probable. Le quotidien du Médecin, 08/10/1982
325. KINTZ. P, op. cit, VI, 190-195
326. HENRI-ROBERT, Les grands procès de l'histoire, Payot, Paris, 1923, II, 9-54
327. DUMAS. A, Crimes célèbres, Administration de librairie, Paris, 1853, tome 1, 59-180
328. FUNCK-BRENTANO. F, Le drame des poissons, Hachette, Paris
329. MAURY. R, Albine le dernier amour de Napoléon, op. cit, rapport du Pr G. Gras 365-367
330. MARCHAND. L, op. cit, XXIII, 526
331. MARCHAND. L, ibidem, XXV, 561
332. MAURY. R, L'énigme Napoléon résolue, op. cit, VII, 149
333. CASTELOT. A. Napoléon a-t- il été empoisonné ? L'accusé Montholon. Historia. 1982 ; 428 : 38-48
334. VALODE. P, La terrible famille Borgia ; les grands empoisonnements de l'histoire. First ed, Paris. 2008. 103
335. FLEURY, Souvenirs de Sainte-Hélène par la comtesse de Montholon, E.Paul, Paris,1901, VI, 42-43
336. BEN WEIDER, op cit, 208
337. BEN WEIDER, ibidem, 208
338. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, VIII, 511
339. MARCHAND. L, op. cit, XX, 459
340. MAURY. R, op. cit, X,185
341. MONTHOLON. CT, op. cit, tome 2, VII, 499

-
342. GOURGAUD. G, Journal de Sainte-Hélène, tome 1, V,161
343. MAURY. R, op. cit, IV, 106
344. CODE PENAL, Garnéry, Paris,1810, Livre 1, chap 1, article 13, page 3
345. MONTHOLON. CT, op. cit,tome 2, VI, 473
346. MARCHAND. L, op. cit, XXIV, 540, 554, 555
347. ANTOMMARCHI. F, op. cit, tome 1, 267
348. MARCHAND. L, op. cit, XXIV, 533
349. MAURY. R, op. ,cit,V, 94-108
350. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 1, IX, 287
351. MONTHOLON. C-T, ibidem, tome 1, X, 328
352. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 1, 39
353. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, XII, 165
354. MONTHOLON, C-T,op. cit, tome 2, VI, 412
355. BERTRAND. H-G, op. ci, tome 3, 166
356. MARCHAND. L, op. cit, XXV, 559-561
357. MAURY. R, op. cit, IV, 79-80 et V, 111-117
358. KAUFFMANN. J-P, La chambre noire de Longwood, La table ronde, Paris, 1997
359. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, IV, 154 et V, 160
360. LAS CASES. E, op. cit, tome 2, 894-895
361. MASSON. F, BIAGI. G, op. cit, II, 5
362. MASSON. F, BIAGI. G, ibidem, XXVIII, 335-337
363. MASSIN. J, op. cit, Napoléon, écrits personnels, volume I, tome 1, 274-275
364. CONSTANT, op. cit, tome 2, 217-222
365. GOURGAUD.G, op. cit, tome 2, IX, 43
366. BERTRAND. HG, op. cit, tome 2, 126 et 344
367. MARCHAND. L, op. cit, XXI, 479
368. GOURGAUD. G, op. cit ,tome 2, XIV, 297

-
369. MONTHOLON.CT, op. cit, tome 2, III, 220-221
370. MARCHAND. L, op. cit, XX, 458
371. MARCHAND. L, ibidem, XXIII, 528
372. MARCHAND. L, ibidem, XXV, 549
373. MAURY. R, op. cit, X, 186
374. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, III, 156.
375. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, XII, 197

DEUXIEME PARTIE :

L'influence possible de la santé de Napoléon sur le personnage historique

376. TAINÉ. H, Les origines de la France contemporaine, Hachette, Paris, 1904, vol. 9, livre 1, I, 50-51

Chapitre V : Son opinion de la médecine

377. LAS CASES. E, op. cit, tome 2, 200-201
378. LAS CASES. E, ibidem, tome 1, 429-433
379. HAUTECOEUR. P, Napoléon et la médecine, Association lilloise des internes en neurologie, Lille, mai 1999
380. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 68
381. LAS CASES, op. cit, tome 1, 429-433
382. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 1, 46

Chapitre VI : L'influence sur l'homme d'Etat

383. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, I, 35-37
384. LEMAIRE. J-F, ibidem, introduction, 9
385. Riaud X, op ci, p 71
386. LEMAIRE. J-F, ibidem, I, 29
387. Riaud X, op ci, p 72
388. Riaud X, op ci, p 73
389. Riaud X, op ci, p 64
390. Riaud X, ibidem, p 65
391. Riaud X, ibidem, p 76-77
392. Riaud X, ibidem p 76-77
393. LEMAIRE. J-F, L'émulatrice faculté de médecine de Paris sous l'Empire, in Revue du Souvenir napoléonien, mars-avril 1994, n°394, pp. 14-35.
394. LENTZ. T, Napoléon dictionnaire historique. Paris, Place des éditeurs, 2020, 607
395. Didier Rabusson Corvisart, Avis au lecteur, in Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux par Corvisart J. N. (3ème édition de 1818), Pariente Éd., Paris, 1988, pp. 7-4

-
396. CODE PENAL, op. cit, livre III, titre II, chap 1, art. 318, page 71
397. CODE PENAL, ibidem, livre III, titre II, chap. 1, art. 378, page 84
398. CODE PENAL, ibidem, livre III, titre I, chap. 3, art. 160, page 37
399. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, V, 79
400. LEMAIRE. J-F, ibidem, V, 178-181
401. LEMAIRE. J-F, ibidem, V, 183
402. LEMAIRE. J-F, ibidem, V, 184
403. LEMAIRE. J-F, L'émulatrice faculté de médecine de Paris sous l'Empire, in Revue du Souvenir napoléonien, mars-avril 1994, n°394, 14-35.
404. LAS CASES. E, op. cit, tome 2, 107
405. LENTZ. T, Napoléon dictionnaire historique. Paris, Place des éditeurs, 2020. 606
406. LENTZ. T, ibidem, 606
407. TULARD. J, Quand la grippe sévissait dans le Paris de Napoléon, Valeurs actuelles, 2 avril 2020, 64-66
408. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, VIII, 246
409. LEMAIRE. J-F, ibidem, VIII, 244-245
410. JENNER. E, 1801. – The origin of the vaccine inoculation. – Londres, DN Shury, p12
411. LENTZ. T, Napoléon dictionnaire historique, op. cit, 606
412. FAURE. O, 1994. – Histoire sociale de la médecine (XVIIIe-XXe siècle). – Paris, Anthropos, p272
413. LENTZ. T, Napoléon dictionnaire historique, op. cit. 607
414. CASANOVA. A, Napoléon et la pensée de son temps, Boutique Histoire, Paris, 2001, 107-109, 204-20
415. ROLLET-ECHALIER. C, 1990. – La politique à l'égard de la petite enfance sous la IIIe République. – Paris, INED, PUF, 594 p. (Travaux et Documents, Cahier n° 127)
416. LENTZ.T, Napoléon dictionnaire historique, op. cit, 607

Chapitre VII : L'influence sur le chef militaire

417. PIGEARD. A, Le service de santé aux armées, édition de la Bisquine, Paris, 2016, III, 36
418. LARREY. D-J, Mémoires et Campagnes du baron Larrey, Rémanences Paris, 1983, tome1, 57-58
419. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, VII, 220
420. LEMAIRE. J-F, ibidem, annexes, 274-275
421. PIGEARD. A, op. cit, III, 35
422. LARREY. D-J, op. cit, tome 1, 57-58
423. PIGEARD. A, op. cit, II, 30
424. LARREY. D-J, op. cit, tome 1, 120
425. PIGEARD. A, op. cit, VI, 49-50
426. DUCOULOMBIER. H, Le baron Pierre-François Percy, Teissède, Paris, 2004, VII, 109-112
427. PIGEARD. A, op. cit, VI, 50
428. PIGEARD. A, ibidem, VI, 49-50
429. Riaud X, op ci, p 258
430. Riaud X, ibidem, p 253 -254

-
431. Dominique Larrey (1766-1842), Chirurgien militaire - Baron d'Empire, Des misères des batailles aux ors des palais par P. Vayre et J.J Ferrandis, Académie Nationale de Chirurgie.
432. Riaud X, op ci, p 256-257
433. Riaud X, ibidem, p 258
434. Dominique Larrey (1766-1842), op cit
435. Riaud X, op ci, p 260.
436. Riaud X, ibidem, p 261
437. LARREY. D-J, op. cit, tome 3, 272
438. Riaud X, op ci, p 262
439. Riaud X, ibidem, p 262-263
440. LARREY. D-J, op cit, tome 4, 171-175
441. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, VI, 213-214
442. Riaud X, op ci, p 264
443. LARREY. J-D, op. cit , tome 5, 11-14
444. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, III, 85
445. Riaud X, op ci, p 264
446. Riaud X, ibidem, p 264
447. MARCHAND. L, op. cit, XXVI, 600
448. Riaud X, op ci, p 99
449. Riaud X, ibidem, p 100
450. Riaud X, ibidem, p 100
451. Riaud X, ibidem, p 101
452. Riaud X, ibidem, p 101
453. DESGENETTES. R-N, Histoire médicale de l'armée d'Orient, Croullebois-Bossange-Masson-Besson, Paris,1802, 88-89
454. MAHIEU. B, Napoléon et l'euthanasie, op. cit, XVIII, 101-115
455. DESGENETTES. R , Histoire médicale de l'armée d'Orient, seconde édition augmentée

de notes, Firmin-Didot-Anselin- Baillière, Paris, 1830, notes, 1ère partie, 245-246

456. BONAPARTE. N, Campagne d'Egypte et de Syrie, Imprimerie nationale, Paris, 1998, X, 10, 253
457. Riaud X, op ci, p 102
458. Riaud X, ibidem p 103
459. Riaud X, ibidem, p 103-104
460. GANIERE. P, Antoine Dubois (1756-1837) médecin, Revue du Souvenir napoléonien, déc 1988, 362,51-52.
461. DUCOULOMBIER. H, op.cit, VII, 109-112
462. Riaud X, op ci, p 243 - 244
463. LEMAIRE .J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, VIII, 243
464. LEMAIRE. J-F, ibidem, VI,194-195
465. LEMAIRE. J-F, ibidem, VII, 228
466. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 50-51
467. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 52-54
468. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 52-54
469. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 52-54
470. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 52-54
471. LEMAIRE. J-F, ibidem, II, 52-54
472. STENDHAL, op. cit, XXXIII, 482
473. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op cit, II, 50
474. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 2, 322
475. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op cit, II, 60
476. BOIGEY. M, Les maux de Napoléon , in Chronologie – Sainte-Hélène : la maladie de l'Empereur, tiré deson article paru dans l'Almanach Napoléon, 1930, p. 1-2.
477. TOLSTOI. L, Guerre et Paix, Hachette, Paris, 1891, tome 3, I, 53-55
478. HOUSSAYE. H, 1815, tome 2, livre II, chap 2 , 163
479. HOUSSAYE, ibidem,tome 2, livre III, chap 8, 501-503

-
480. CHARRAS, J-B-A, op. cit, note H, 512-514
481. CHARRAS, ibidem, XIII, 347-348 et note H, 512-514
482. CHARRAS, ibidem, VI, 89-91
483. THIERS. A, Histoire de l' Empire, op. cit, tome 4, livre 42, 516
484. HOUSSAYE. H, op. cit, tome 2, livre II , chap 2 , 157
485. HOUSSAYE. H, ibidem, tome 2, livre III, chap 8, 487
486. REMUSAT. C-E-J, Mémoires de Mme de Rémusat, Calmann-Lewy, Paris,1880,
tome1,livre1,V, 333
487. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome IX, 296

Chapitre VIII : L' influence sur l'exilé politique de Sainte-Hélène

488. BERTRAND. H-G, op. cit, tome1, 93-94
489. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, III, 197
490. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, II,100-101 et VI, 433-435
491. GANIERE. P, Napoléon à Sainte-Hélène, Perrin, Paris, 1998, IX, 312-319
492. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, VI, 435
493. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 2, 273
494. O'MEARA. B, op. cit, tome 2, 71
495. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 2, 143
496. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 2, 134-135
497. PLUTARQUE, op. cit, tome 1, 223-256
498. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 29
499. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, 545
500. MARCHAND. L, op. cit, XXV, 554
501. PLUTARQUE, op. cit, tome 2, 462-466
502. GOURGAUD. G, op. cit, tome 2, XI,115
503. MARCHAND. L, op. cit, xx, 478

-
504. MARCHAND. L, ibidem, XXVII, 599
505. CHATEAUBRIAND. F-R, Mémoires d'outre-tombe, Garnier, Paris, 1910, tome 4, VI, 114
506. CHATEAUBRIAND. F-R, ibidem, tome 4, VI, 111

Annexe : Les médecins de Napoléon

507. Riaud X, op ci, p 55
508. Riaud X, ibidem, p 55-56
509. Riaud X, ibidem, p 55-56
510. Riaud X, ibidem, p 56
511. Didier Rabusson Corvisart, Avis au lecteur, *in* Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur et des gros vaisseaux *par Corvisart J. N.* (3ème édition de 1818), Pariente Éd., Paris, 1988, pp. 7-41.
512. LAS CASES. E, op. cit, tome 1, 431
513. LAS CASES. E, ibidem, tome 2, 201
514. Riaud X, op ci, p 58
515. Riaud X, ibidem, p 8
516. Riaud X, ibidem p 58
517. Riaud X, ibidem p 59
518. Riaud X, ibidem, p 59
519. Riaud X, ibidem p 60

-
520. Riaud X, op ci, p 60
521. Almanachs impériaux, Testu & Cie imprimeurs, Paris, 1805 à 1813.
522. Riaud X, op ci, p 269
523. CONSTANT. Wairy. L, op. cit, tome 1, 72
524. Riaud X, op ci, p 270
525. MARCHAND. L, op. cit, II, 90
526. MONTHOLON. C-T, op. cit, tome 2, VI, 418
527. CAULAINCOURT. A-A-J, Mémoires, dans MASSIN. J, Napoléon Bonaparte, l'oeuvre et l'histoire, Club français du livre, Paris, 1969, IV, Napoléon vu et jugé par ses collaborateurs, tome 11, 373-374
528. Riaud X, op ci, p 272-273
529. Riaud X, ibidem, p 81-82
530. Riaud X, ibidem, p 83
531. Riaud X, ibidem, p 84
532. LEMAIRE. J-F, Napoléon et la médecine, op. cit, III, 98
533. MARCHAND. L, op. cit, III, 119-120
534. Riaud X, op ci, p 347-348
535. Riaud X, ibidem, p 348
536. O'MEARA.B, op. cit, Introduction, I,17-20 et I, 69-73
537. LAMENDIN. H, op. cit, 66-71.
538. Riaud X, op ci, p 349
539. GOLDCHER. A, Autopsie commentée de Napoléon Bonaparte, communication personnelle, Saint-Maur-des-Fossés, 2010, 218
540. Riaud X, op ci, p 350-351
541. Riaud X, op ci, p 351-352
542. Riaud X, op ci, p 352
543. Riaud X, op ci, p 353
544. GANIERE. P, Napoléon à Sainte-Hélène, Perrin, Paris, 1998, 3ème partie, III, 351-358

-
545. BERTRAND. H-G, op. cit, tome 2, 397
546. Riaud X, op ci, p 354
547. Riaud X, op ci, p 355
548. AN TOMMARCHI. F, op. cit, tome 2, 157-166
549. Riaud X, op ci, p 357

AUTEUR(E) : Nom : Amyot du Mesnil Gaillard

Prénom : Augustin

Date de soutenance : 13/10/2021

Titre de la thèse : La santé de Napoléon Bonaparte et la naissance de la médecine moderne

Thèse - Médecine - Lille « 2021 »

Cadre de classement : *revue de littérature*

DES + spécialité : *Médecine générale*

Mots-clés : Napoléon, santé, médecine générale, médecine moderne, santé publique

Résumé :

Napoléon Bonaparte, né en Corse en 1769, de constitution, semble-t-il, assez solide dans l'enfance et la jeunesse, va tout au long de sa vie présenter de nombreux problèmes de santé, jusqu'à mourir en 1821 à 51 ans en exil à Sainte-Hélène au terme d'une longue maladie.

Après avoir revu à la lumière des connaissances actuelles les affections dont il a souffert, et spécialement celle qui l'a emporté, le travail montre que chez cet héritier des Lumières, curieux de tout et notamment des sciences, les problèmes de santé qu'il a eus et les rapports fréquents qu'il avait de ce fait avec les médecins ont eu sur le chef d'Etat un rôle déterminant l'ayant poussé à la mise en place sous le Consulat et l'Empire des réformes prônées par les médecins contemporains acquis à la méthode anatomo-clinique et l'enseignement hospitalo-universitaire bases de la médecine moderne.

De la même manière, le travail interroge sur le rôle qu'ont pu jouer ses problèmes de santé sur les décisions du chef militaire, organisateur de l'armée, stratège en campagne et tacticien sur le champ de bataille ; enfin sur le rôle qu'il a voulu faire jouer à sa maladie terminale dans l'image du personnage qu'il souhaitait laisser dans l'Histoire.

Composition du Jury :

Président : le professeur Valéry Hédouin

Assesseurs : le professeur Patrick Hautecoeur, le docteur Jan Baran, le professeur Michel Mahieu

Directeur de thèse : le docteur Bertrand Mahieu